This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

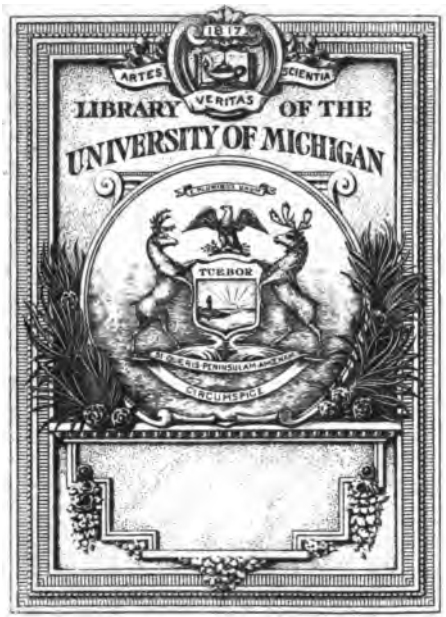
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

848
J861f

Gaubert de la Rue, Jn

Joubert de la Ke...

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ.

Contenant une Critique des Mœurs du Siècle, & des Réflexions sur des Matières de Religion & de Politique.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANCOIS JOLLY.
1738.

Rom Lang
Maisonneuve
8-6-30
2 a a 259
3-30-33

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE PREMIERE.

ZAKARA a KAROKAJO.

NOus voici parvenus au Jour du Nouvel An, où on ne parle que de préſens, d'étrennes, de ſouhaits heureux. Ce ſont les ſouhaits ſurtout qui ont la grande vogue; en ce cas-là on n'a pas tort. Il ſeroit ridicule d'être avare d'une choſe dont on peut être prodigue à l'extrême, ſans courir risque de ſe ruiner. Serois-je le ſeul qui reſterois oiſif? Ma bonne volonté, qui ne le cède à qui que ce ſoit, reſteroit-elle ren-

fermée dans le fond de mon cœur, ſans oſer ſe produire au dehors? Non! je ne ſaurois m'y réſoudre. Mais à qui m'adreſſer? je ſai bien qui mérite mes vœux: Mais..... il n'y a point de mais qui tienne! il faut les offrir à celui qui les mérite. Voilà un Principe de la Raiſon Sauvage, & ſi la Conſéquence doit ſuivre la nature du Principe, ce ſera vous SEIGNEUR PUBLIC, le Père Nourricier des Auteurs & des Libraires, à qui j'offrirai des Etrennes: & ſi les ſouhaits doivent ſuivre les préſens ſelon la Maxime d'aujourd'hui, je ſouhaitterai que ce préſent vous plaiſe.

VOUS aimez la Nouveauté, en voici une. Je vous offre les Réflexions d'un Sauvage, que le bien de vous connoître a fait ſortir des forêts de l'Amérique. Les Réflexions d'un Sauvage, direz-vous! Un Sauvage raiſonne-t-il? Oui, SEIGNEUR, il raiſonne; mais ſa Raiſon eſt bien différente de la vôtre. Vous avez une Raiſon Civiliſée, qui n'opère que des Merveilles. Vos Dogmes, vos Maximes, vos Pratiques en ſont pleines. Peut-être eſt-ce, parce que chez vous tout eſt plein de Merveilles, que vous ne vous appercevez pas qu'il y en a. SEIGNEUR PUBLIC, apprenez qu'il y en a pour le moins les trois quarts de trop ſelon les principes de notre Raiſon Sauvage, qui ne veut que très-peu de Merveilleux, ou qui n'en veut point du tout.

VOUS

VOUS ſavez que dans l'ancien Monde, où votre Raiſon Civiliſée a établi ſon Trône, on étoit autrefois dans le goût de ne vouloir pas beaucoup de Merveilleux. Vous ſavez que dans ces Espaces immenſes qui compoſent ſon enceinte, on n'y comptoit que ſept Merveilles tout au plus. Aujourd'hui on auroit bien de la peine à compter celles qui ſe font dans le plus petit Village de votre Continent. S'il y a un Seigneur de Paroiſſe, un Curé, une Dévote, quelques honnêtes Bourgeois, & des Païſans, il ſe fait plus de Merveilles dans ce petit Village, qu'il ne s'en faiſoit dans toute l'Amérique avant la naiſſance de *Chriſtofle Colomb*.

SEIGNEUR PUBLIC, n'en allez pas conclure, que le plus petit de vos Villages vaut plus que toute l'Amérique. Je prendrois la hardieſſe de vous dire, que vous faites une folie de vous donner tant de peines & de travaux, & de vous expoſer à tant de périls, pour tirer de l'Amérique un Métail jaune, que nous ne priſons pas beaucoup, mais qui vous ſert à faire une grande partie des Prodiges qu'on voit dans votre Païs.

Vous ſerez peut-être ſurpris de ce que notre Raiſon Sauvage oſe trouver à redire à la Multitude des Merveilles dont votre Païs abonde. Vous vous imaginerez peut-être, que les Sauvages ont la cervelle renverſée, ou qu'il faut que vous

ſoyez bien ſage, ſi on ne peut vous reprocher qu'un excès de Prodiges. Mais ne vous trompez pas. Il y a autant de ridicule à placer des Merveilles où il n'en faut point, qu'il y en a à les oter de la place où le bon-ſens les avoit miſes. Je me mettrois en devoir de prouver cette thèſe, ſi vous doutiez tant ſoit peu de la vérité de ce Principe d'un de vos Docteurs. C'eſt *qu'il ne faut point jetter les Perles devant les Pourceaux.* J'ai cru que cela vouloit dire, qu'il ne faut pas répandre des Merveilles par-tout. Je vous dirai qu'en Amérique, on y donneroit cette explication, ſans courir le risque de paſſer pour Hérétique.

JE ſai qu'il n'y a rien de plus affreux que l'Héréſie. C'eſt une Peſte, qui empoiſonne le corps & l'ame du petit Particulier qui s'en trouve attaqué; & quelques précautions qu'on prenne pour le purger, on n'eſt jamais aſſuré d'y avoir réuſſi. Votre Raiſon, toujours fertile en nouvelles découvertes, trouva bientôt un moyen aſſuré pour purifier l'Or & l'Argent que nous avons en Amérique. Ces Métaux auroient toujours reſté imparfaits, ſi votre Raiſon, infiniment plus habile que la Nature, cette Mère commune de toutes choſes, n'eut trouvé le ſecret de la perfectionner. Dès-qu'elle eut inventé des Fourneaux & des Creuſets, elle vint à-bout, à force de feu & de flammes, de détacher de ces Métaux

cette

cette imperfection naturelle, qui en ravaloit si fort le mérite & le prix. Votre Raison allant toujours croîssant en Découvertes, trouva le moyen de purifier les Ames des Hérétiques; & les Buchers, les Rouës, & les Gibets, firent à cet égard le même effet, que les Fourneaux & les Creusets avoient fait à l'égard de ces Métaux précieux, dont nous autres, qui en étions les propriétaires, n'en connoissions ni les vertus ni l'utilité.

QUE j'aurois de choses à dire, SEIGNEUR PUBLIC, si je voulois entreprendre de faire votre éloge! Vous faites la loi à la Raison, c'est votre goût qu'on recherche, vos privilèges sont grands. Vous êtes incorruptible, ou du-moins vous passez pour l'être. Si la Raison & le Bon-sens osoient s'emparer de quelque tête pleine de cervelle, qui vint malheureusement à s'éloigner de votre goût, sous prétexte qu'il est ridicule; en voilà assez pour vous porter à renvoyer aux Petites Maisons cette tête orgueilleuse, & les petits trésors qu'elle contient. Jamais il n'y a eu de Pape plus infaillible que vous, & vous êtes le seul à qui on n'ait pas contesté cette prérogative. S'il s'est trouvé quelques Génies d'importance, qui ayent voulu prendre l'essor, & s'élever au-dessus de vos Maximes, on les a vu se précipiter comme des *Icares* téméraires, qui s'é-

toient élevés trop haut. C'eſt envain qu'on a vu ces Ames orgueilleuſes s'humilier à vos pieds, & mendier votre approbation dans une Préface. Votre jugement inexorable leur a fait porter la peine de leur témérité. Vous n'avez pas voulu jetter les yeux ſur ces Auteurs, & ſur leurs Ouvrages: en voilà aſſez pour envoyer l'Auteur & le Libraire à l'Hôpital.

JE crois, SEIGNEUR PUBLIC, que la plus dangereuſe des Héréſies, c'eſt de s'éloigner de votre goût: car il eſt conſtant que vous ne vous trompez jamais, pas même lorsque vous-vous trouvez en contradiction avec vous-même. On vous voit Catholique en France, Huguenot en Angleterre, Luthérien en Allemagne, Schismatique en Ruſſie, & par-tout vous avez tort & raiſon, ſans qu'on puiſſe vous blâmer. Dans un Païs vos Maximes ſont ſages, dans un autre elles ſont folles; mais cela n'empêche pas que vous ne ſoyez toujours très-raiſonnables. Je ne trouve rien qui vous égale. Vous êtes un Original ſi extraordinaire, qu'on a bien de la peine à vous repréſenter. J'ai cru que le plus grand plaiſir que je pouvois faire à nos Sauvages de l'Amérique, c'étoit de les gratifier de votre Portrait. Vous avez établi pour Maxime, que le plus grand honneur que vous pouviez faire aux Ambaſſadeurs des Nations étrangères, c'étoit de les gra-

ti-

tifier du Portrait de vos Rois. Vous êtes, SEIGNEUR PUBLIC, Roi & Père des Auteurs & des Libraires. Nous vous appellons le Père de notre Patrie, & vous l'êtes à juste titre. Nous n'en reconnoissons point d'autre, & nous espérons que vous approuverez le zèle que nous avons, pour répandre au long & au large la Connoissance de votre auguste Personne.

NOTRE zèle est grand, il ne reconnoît point de bornes, nous n'échouërons point de ce côté-là, il n'y a rien que la dextérité qui puisse nous manquer. Nous savons qu'elle ne peut jamais égaler notre zèle: mais nous vous prions, SEIGNEUR PUBLIC, de jetter les yeux sur le Tableau que nous allons vous présenter, & de suspendre votre jugement jusqu'à ce que vous en ayez examiné toutes les parties. Vous êtes, SEIGNEUR, de toutes couleurs. Vous êtes bien plus difficile à peindre qu'un *Janus*. Cette Divinité auroit eu grand tort de blâmer un Peintre, & de mépriser son Tableau, si elle ne se fut pas donné la peine d'examiner les deux visages, & de voir s'ils représentoient ses deux faces au naturel. Ne vous imaginez pas, SEIGNEUR, que nous parlions pour faire valoir notre Ouvrage. C'est notre zèle seul que nous vantons, du reste nous vous en faisons le juge. Nous ne voulons point imiter ces Fous qui ont mérité votre dis-

gra-

grace, & qui ont reçu le châtiment que méritoit l'indiscrétion qu'ils ont eu de s'amuſer à vanter follement le mérite de leurs Oeuvres dans de miſérables Préfaces, presqu'auſſi grandes que le Livre. Si nous vous prions de jetter les yeux ſur ce Tableau, que des Mains Sauvages ont tâché de tracer au naturel, c'eſt pour ſavoir ce que vous en penſez. Et ſi jamais il nous prend envie d'en parler, nous ſouhaittons en pouvoir dire qu'il a eu le bonheur de vous plaîre.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FRANÇOIS JOLLI, Libraire dans le Pyl-Steeg.
1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE II.

ZAKARA à KAROKAJO.

IL y a en Europe deux ſortes de *Docteurs*, dont les ſentimens, la doctrine & le but ſont bien différens. Les uns s'appellent *Laïques*, & les autres *Eccléſiaſtiques*. Les premiers reſſemblent à ces anciens Demi-Dieux bienfaiſans, dont les actions tendoient à procurer aux Hommes la ſanté, la juſtice, la paix, & toutes les commodités de la Vie. Ils s'attachent à enrichir les Hommes par de nouvelles Découvertes. Ils ſe ſacrifient généreuſement

pour le Bien Public, & leur desintéressement donne du relief à l'estime qu'on leur doit. Comme il n'y a rien de parfait dans ce Monde, on trouve parmi eux quelques Mercénaires, qui en ternissent l'éclat.

Ce n'est pas pourtant ce Corps illustre, qui fait la plus belle figure dans le Monde. Ce Païs a quelque chose de singulier. Un Docteur fait rarement fortune, en enseignant ce qu'il entend bien, & ce qu'il peut faire concevoir aux autres. Il n'y a rien de tel que d'enseigner ce qu'on ne sait point, & ce dont on ne peut avoir ni donner aucune idée claire & distincte. Enfin pour être heureux, il faut enseigner ce que *l'oeil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point ouï, & ce qui n'est point monté dans le cœur de l'Homme.* Voilà le Principe sacré, le secret d'importance en Europe. C'est un Pérou inépuisable. C'est le secret du Corps le plus éclattant qu'on puisse voir dans cette belle partie du Monde. Ce Corps s'appelle Etat Ecclésiastique. Dans son commencement il étoit pauvre, vil, mépriſé; parce que ses prémiers Docteurs n'enseignoient que ce qu'ils savoient surement, & ce qu'ils avoient appris de leur Maître, qui n'avoit pas l'intention de leur mettre en main les Richesses de la Terre: au-contraire, il ne leur en avoit prêché que le mépris. Je ne sai pourquoi il le faisoit. Mais je sai que ses Successeurs se sont ravisés, & se trouvent fort bien d'avoir pris le contrepied. Et en enseignant ce qu'ils n'avoient jamais apris, ce qui choque la Raison, c'est-à-dire des Merveilles qui ne peuvent tomber sous les sens, ils sont parvenus au faîte des Grandeurs Humaines.

Leur

LEUR Chef eſt le Prémier Homme du Monde. Son Pouvoir eſt grand au Ciel, en Terre, aux Enfers, & par-delà. Ils ont un Dieu qui deſcendit du Ciel en Terre pour leur aprendre toutes choſes. Bien des Gens ont cru qu'il avoit oublié, qu'autrefois il avoit fait un Purgatoire, parce qu'il n'en a jamais parlé. D'autres croient que ce n'a pas été fait par oubli, mais que c'eſt la faute de *Ponce Pilate* Gouverneur des Romains en Judée, qui le fit mourir ſur la Croix, avant qu'il eût eu le tems de dire tout ce qu'on ſait aujourd'hui. La plus nouvelle Secte des Chrétiens dit, que le Purgatoire eſt un Lieu Chimérique, qui n'a jamais exiſté, & qu'il y a de l'impiété à attribuer à la Divinité des idées ſi ridicules. Je ne ſai pas encore aſſez bien ce qui en eſt pour en juger, mais je ſai qu'il y a bien de la différence entre le Maître & le Serviteur. Celui-ci ne ſe laiſſeroit pas fouetter comme l'autre. Un Officier des Céſars condamna le Maître au ſuplice, & aujourd'hui le Serviteur du Suplicié tient la place des Céſars mêmes. Les Rois & les Empereurs ſe trouvent fort honnorés de baiſer ſa pantoufle. Quelle différence de fortune! Ses Subdélégués ſont des Princes, & les Tréſors de la terre ſont entre les mains de ſon petit Peuple. Je n'ai pu voir qu'avec étonnement, que le menu Peuple de cet Etat s'étoit bâti des Maiſons, qui égalent, ou qui ſurpaſſent la magnificence des Palais des Princes & des Rois. On n'appelle pas ces Maiſons les *Maiſons des Gueux*, quoique leurs Propriétaires pour la plupart faſſent profeſſion de demander l'aumône: on les apelle *Monaſtères*, ou *Abbaïes*, c'eſt-à-dire tout le contraire de ce que

QUE penſes-tu de ce récit? Peut-être ſoupçonnes-tu ma ſincérité, ou que je ſuis imbu du Principe Sacré, & que je veux auſſi faire fortune, en enſeignant ce qu'il n'eſt pas poſſible de conçevoir. Et ſi tu me crois ſincère, que diras-tu? Qu'il en eſt comme d'*Ani* & *Ikan*. On ne penſe pourtant pas ici que le Serviteur ait eu plus d'eſprit que le Maître, on raiſonne ici tout autrement qu'en Amérique. Tu ſerois auſſi ſot & auſſi mépriſable en Europe, que tu as d'eſprit & de ſageſſe dans le lieu de ta naiſſance, où Dieu ne t'a placé, dit-on, que pour t'oter tout eſprit & toute intelligence, & te priver d'avoir part aux Merveilles que je te conte. Enfin tu es né Américain, pour être éternellement malheureux après ta mort. Le Dieu de l'Europe n'a fait naître juſques-à-préſent des hommes en Amérique, que pour les plonger dans un abîme de Malheurs qui n'auront jamais de fin.

TU as bien mérité ces Malheurs. Les Prêtres m'ont dit que je les ai mérité moi auſſi, & tous les habitans du Nouveau Monde; parce qu'un homme mangea une pomme en Aſie il y a 5 ou 6 mille ans. Sais-tu bien que depuis ce tems-là, en exerçant le Droit d'Hospitalité envers les Etrangers, en honnorant ton Père & ta Mère, & en faiſant des Oeuvres de Vertu, qui par Droit de Surérogation mettroient en droit un Chrétien d'entrer en Paradis, & d'y placer ſon Compagnon, quoiqu'il n'en fût pas bien digne. Ces mêmes Oeuvres qui auroient eu ici plus de vertu qu'il n'en faut pour retirer une demi-douzaine de Damnés du Purgatoire, qui eſt un des prémiers étages des Enfers; ces Oeuvres ne

ne te retireront point des portes de l'Abîme.

Voilà les Connoiſſances que tu m'as envoyé chercher en Europe. Tu m'as ordonné de te faire part de tout ce qui me paroîtroit ſurprenant, & digne de la curioſité d'un Philoſophe Sauvage. [c'eſt-là le nom qu'on nous donne]. Tu me charges d'une commiſſion que j'aurai bien de la peine à exécuter. Mais je veux t'obéir, quoiqu'il ſemble que la matière ſoit inépuiſable. Depuis que je ſuis ici, j'y ai vu tant de choſes extraordinaires, que je ne ſai par où commencer. Mais ce que je trouve encore de plus ſurprenant, c'eſt qu'on aſſure qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que je te dis. On dit que le plus grand bonheur qui pût m'arriver, ſeroit de me trouver à portée de m'inſtruire de ces grands Miſtères.

Si ce bonheur eſt ſi grand qu'on le dit, je t'en ferai part, & je le puis ſans rien perdre de mes droits. Ce Bien conſiſte dans la connoiſſance de ces Miſtères, & dans la foi qu'on y ajoute. On m'a même dit, que ceux qui en feroient part aux autres, bien loin d'y perdre quelque choſe, auroient une double portion de Gloire. L'eſpérance d'un avantage ſi grand, s'accorde fort heureuſement avec mes intentions. Je ne poſſèderai jamais des biens, ſans chercher à les partager avec toi. Je me ferai toujours un plaiſir de te faire part des nouvelles connoiſſances que je pourrai acquérir dans ce Païs.

On a raiſon de dire que c'eſt un autre Monde, réellement il diffère bien du nôtre. Tout y eſt extraordinaire. A-peine un Sauvage peut-il s'imaginer que ce ſoit la même Terre. Les

Productions ſont toutes différentes. Mais ce qui la rend encore plus méconnoiſſable, c'eſt que l'Art en a entièrement changé la ſurface. Si cet Hémiſphère conſerve encore quelque choſe de la figure extérieure que la Nature lui a donnée, c'eſt qu'il n'a pas été au pouvoir des Hommes de tout changer.

CEUX qui ont vécu pluſieurs Siècles avant nous, ne reconnoîtroient pas leur Patrie, s'ils pouvoient ſe relever d'entre les Morts. *Sémiramis* ſeroit bien ſurpriſe, ſi elle venoit pour prendre poſſeſſion de la Capitale de ſon Empire. Son étonnement ſeroit grand, ſi elle entendoit dire qu'on ſait qu'il y a eu une *Babilone la Grande*, qu'elle y a règné, & qu'elle y avoit placé une des ſept Merveilles du Monde; mais qu'on ne ſait plus le lieu où elle étoit ſituée, & que la *Babilone* d'aujourd'hui eſt toute nouvelle. Les Murs de Troye bâtis par les Dieux-mêmes, ont eu le même ſort. Enfin de la plupart de ces fameuſes Villes ſi célèbres autrefois, il n'en reſte à-préſent que le Nom. *Et nunc ſeges ubi Troja fuit.*

CE n'eſt pas-là le plus grand changement qui ſoit arrivé dans l'Ancien Monde. Les Maîtres & les Dominateurs de la Terre ont paſſé ſous le joug de leurs Eſclaves. Une Troupe de Bandits, aſſemblés ſous *Rémus* & *Romulus*, ſe ſont rendus les maîtres de tous les Rois de la Terre. Aujourd'hui leur Empire a paſſé en d'autres mains. La Grèce, autrefois ſi floriſſante par les Beaux Arts, eſt aujourd'hui plongée dans la craſſe de l'Ignorance. Le Langage des Hommes a changé. Il n'y a perſonne qui ſoit aſſuré de prononcer un ſeul Mot Hébreu avec le même ac-

accent, qui étoit propre aux Originaires de Jéruſalem du tems de *Salomon*. On en pourroit autant dire du Grec, & du Latin. Entre tous les Erudits en ces deux Langues, il n'y en a pas un qui ſoit ſûr de prononcer un Mot Grec, ou Latin, avec le même accent, qui étoit en uſage du tems de *Démoſthène* & de *Cicéron*. Les Herbières de ces tems-là pourroient bien lui dire comme à *Thucidide*. *Etranger tu n'auras pas ces choux pour ce prix-là.*

Ne t'imagine pas, cher KARAKAJO, que ce ſoient-là les plus viſibles Changemens qui ſoient arrivés dans l'Ancien Monde. Les Mœurs, la Doctrine, les Sentimens, la Religion, ont été expoſés au caprice du Sort. On ne voit dans ce Païs-ci aucune trace de l'Autorité des Druïdes, ou de leur Doctrine. *Apis* & *Iſis* ne ſont plus connus en Egypte, ni *Junon* à Samos, ni *Vénus* à Cithère. Mais cette Déeſſe a encore bien du crédit. Le Nom de *Minerve* eſt peut-être auſſi peu reſpecté à Athènes, que dans les Terres Auſtrales. Ce n'eſt plus pour *Jupiter* que l'encens brûle dans le Capitole. Dans l'Aſie, le Dieu des Juifs chaſſa le Dieu des Payens. Le Dieu des Chrétiens prit enſuite la place, & c'eſt *Mahomet* qui y tient aujourd'hui le ſiège de ſon Empire. En Europe, les Révolutions ont été grandes à cette occaſion.

Dans la Milice, tout eſt changé. *Jules-Céſar* ſeroit regardé comme un ſot & un lourdaut s'il venoit avec ſes flèches, ſes dards & ſes belliers, pour faire la conquête des Gaules. Si un Général d'aujourd'hui attaquoit une Place ſuivant le ſyſtême & la manœuvre de cet ancien Conquérant, crois-tu qu'il réuſſiroit? Oui: il n'y

n'y manqueroit pas, s'il vouloit se faire moquer de lui.

Dans le Droit, le Changement n'est pas si visible; quoiqu'on pourroit jurer, qu'il y en a un qui est le DROIT, & l'autre le GAUCHE, si on mettoit en parallèle la Jurisprudence d'autrefois avec celle d'aujourd'hui. La Médecine va à peu près son train ordinaire; elle fait à-présent autant de bien & de mal, qu'elle en a fait du tems d'*Hipocrate*. C'est dans la Philosophie qu'on voit des Changemens considérables, il n'en est resté que le nom.

Tu peux bien t'imaginer que tous ces Changemens ne sont point arrivés, sans qu'il y ait eu quelques Révolutions dans les Mœurs & dans les Coutumes des Peuples. Je crois qu'à cet égard le changement est si grand, que tout est nouveau, & se renouvelle tous les jours; quoiqu'il n'en soit pas tout-à-fait comme des Habillemens, où le changement est si visible, qu'un Habit est déjà hors de mode avant d'être à demi usé. Ne crois pas que tous ces Changemens ayent été faits pour le Bien de ces Peuples. Ils ne sont pas plus heureux que ceux de l'Amérique, quoiqu'ils s'imaginent être d'une Espèce bien différente de la nôtre. Porte-toi bien &c.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, savoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FRANÇOIS JOLLI, Libraire dans le Pyl-Steeg.

1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE III.

ZAKARA à KAROKAJO.

J'Ai fait connoiſſance avec un Dévot, qui s'eſt offert de lui-même à m'inſtruire. Je n'ai pas voulu le refuſer, on risque trop en choquant le zèle de ces gens-là. D'ailleurs il me paroît ſincère. Dites-moi de grace, lui dis-je, comment il s'eſt pu faire que l'Etat Eccléſiaſtique ſoit parvenu à ce point de Grandeur où on le voit. Il n'y a rien de ſurprenant dans cet évènement, me dit-il d'un air froid; ou s'il y a quelque choſe d'étrange, c'eſt de voir qu'il n'a pas monté plus haut: car cela

ſembloit immanquable par ſon ſiſtême, mais il eſt bien déchu depuis deux-cens ans. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'il fut à deux doigts de ſa perte, dans le tems le plus heureux pour parvenir à ſon plus haut point.

La Guerre des Princes Chrétiens avec les Infidelles a toujours beaucoup contribué à l'Agrandiſſement des Gens d'Egliſe. Il y a environ 200. ans, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, qu'il s'en offrit une belle occaſion. *Sélim*, Sultan des Turcs, après avoir conquis la Syrie, terraſſé la puiſſance d'*Ismaël Sophi*, & défait *Campſon* Soudan d'Egypte, ſe préparoit à faire une deſcente en Italie. *Léon X*, Pontife alors règnant, chercha tous les moyens poſſibles pour avoir de l'argent & des forces pour faire tête à cet Ennemi redoutable.

On publia que l'Egliſe étoit en péril. C'eſt-là le moyen ordinaire pour mettre tout en mouvement. L'Entrepriſe étoit belle, mais elle avoit ſes difficultés. Cet ancien zèle que les Chrétiens avoient pour ſe battre contre les Infidelles, étoit éteint depuis la Deſtruction des Templiers, que le Pape *Clément* avoit ſacrifié lâchement, pour ſauver l'honneur d'un Roi de France, à qui il étoit redevable de ſa fortune.

Qu'apellez-vous TEMPLIERS, lui dis-je? C'étoit un Ordre de Chevaliers dévoués au Service de l'Egliſe pour combattre contre les Infidelles, & qui relevoient immédiatement du Pape. Ils étoient répandus dans toute la Chrétienté. C'étoit une Milice riche, aguerrie, marchant à ſes propres frais, ſur laquelle le Pape pouvoit compter en cas de beſoin. Les Rois n'aiment pas à voir une Milice Etrangère dans leurs Etats. Ils étoient d'ailleurs

leurs puiſſamment riches, c'étoit-là un crime aſſez capital. On les accuſa de pluſieurs crimes énormes. Enfin le Pape conſentit à leur deſtruction, à la requiſition de PHILIPPE LE BEL Roi de France, qui avoit fait arrêter au même jour, & à la même heure, tous ceux qui étoient dans ſes Etats. Une partie de ces Malheureux fut livrée aux flammes, proteſtant de leur innocence juſqu'au dernier ſoupir.

Ce fut pour l'Etat Eccléſiaſtique une perte irréparable, dont il ne ſentoit pas la conſéquence dans ce tems-là. *Léon X.* ne pouvoit compter que ſur ſon induſtrie. Il étoit actif & induſtrieux, il n'en faut pas davantage à un Pontife pour bien faire ſes affaires. Celui-ci trouva bien-tôt un moyen pour remplir ſes Coffres, le ſuccès paſſa même ſes eſpérances. Il réſolut de vuider le Purgatoire, pour peupler le Paradis. Il fut plus loin, il voulut fermer les Portes de l'Enfer. Il fit publier le Bref des Indulgences pour la Remiſſion des Péchés. A-peine fut-il publié, qu'on vit une multitude de Dévots venir en foule acheter le Pardon de leurs Péchés, & de ceux de leurs Proches. L'un avoit un Père à délivrer des flammes du Purgatoire, l'autre un Grand-Père, l'autre ſa Mère, l'autre un Frère, une Sœur, un Couſin, un Ami, une Amie. Jamais on ne vit des marques d'une généroſité ſi éclatante, & ſi générale. On retiroit ces pauvres Ames à bons deniers comptans.

Le Particulier faiſoit argent de tout, pour contribuer à ces pieuſes Délivrances. Un Mourant laiſſoit tout ſon bien aux Moines par teſtament. On ne regardoit point ſi on ruinoit ſa Famille. On cherchoit à racheter ſon Ame. On ſacrifioit alors

l'argent avec plaiſir. Jamais le zèle ne fut ſi fervent. On étoit ſur le point de voir, comme autrefois, une multitude de pieux Soldats volontaires laver leurs Péchés dans le Sang des Infidelles. Jamais rien ne fut ſi heureuſement inventé pour le bien de l'Egliſe.

Les Moines eurent grande part à cet Evènement. Ils étoient les Banquiers du Pape : & la préférence qu'on fit des Jacobins en Allemagne, fut comme un Flambeau de Diſcorde qui alluma la jalouſie & l'envie parmi ces riches Mendians. *Luther*, indigné de voir paſſer ces Tréſors par d'autres mains que par celles de ſon Ordre, avant qu'ils pûſſent parvenir au Pape, réſolut de faire perdre aux autres ce qu'il ne pouvoit acquérir. Il leva l'étendard, il prêcha contre les Indulgences, il en découvrit l'abus ; & malheureuſement le Pape, qui eſt infaillible de ſa nature, ſe trompa. Il ne garda aucun ménagement avec un ſimple Prêtre révolté. La prudence & la bonne politique ne demandoit pas cela. Il condamna *Luther* au feu : mais avant de s'en être ſaiſi, il étoit pourtant de l'honneur du Pontife de ſe venger. Que faire? *Luther* s'étoit mis ſous la protection de FREDERIC Duc de Saxe, qui voyoit trop clair dans ſes intérêts, pour ne pas protéger un homme qui pouvoit lui être ſi utile.

Selon la Coutume de Rome, on livre aux Flammes ceux qui ſe révoltent contre ſon Autorité. Le Pape ne pouvant livrer *Luther* aux Flammes du Feu de ce Monde, le livra aux Flammes Eternelles de l'autre. *Luther* s'en moqua, & dit que le Pape avoit encore moins d'Autorité dans l'autre Monde que dans celui-ci. Enfin il trancha du Pape à ſon tour. En matière de Conſcience, il

ne

ne s'agit que de hardieſſe. Pour s'aproprier les Pouvoirs Spirituels, on n'a qu'à ôſer dire je les ai ou je les poſſède.

Voilà donc *Luther* érigé en Pape par lui-même, & plus que Pape. Il lui prescrit des Loix de Réformation, tant pour le Temporel que pour le Spirituel. Le Pape refuſe d'obéir, & toute l'Allemagne ſe ſoumet à *Luther*. On ſait que quand les Allemands tiennent pour un Parti, on ne les en fait pas aiſément démordre. Depuis ce tems-là le mal empira tous les jours. L'Héréſie, cette Peſte de l'Ame, ſe répandit dans les plus beaux Etats de l'Europe.

La France, dont la Doctrine avoit toujours été ſi pure, fut presqu'auſſi-tôt gâtée que l'Allemagne. Ne vit-on pas un ſimple Prêtre du Chapitre de Noyon (c'étoit *Jean Calvin*) âgé de 24 ans, qui ſe trouvoit déjà aſſez vieux pour s'offenſer de ce qu'on ne l'avoit pas fait Souverain Pontife, par Droit d'Antiquité ou de Mérite. C'étoit un homme qui avoit du mérite réellement. Mais l'Ambition eſt le Démon des Gens d'Egliſe. *Calvin* couvrant la ſienne d'un dehors modeſte, porta des coups encore plus forts, & penſa renverſer la Puiſſance de l'Etat Eccléſiaſtique. Il vouloit que les Prêtres ſe rendîſſent tous ſavans, & que leur principal but fût d'éclairer les Peuples, & de les édifier par leur conduite. Il vouloit qu'on retranchât tout cet Extérieur, qui n'avoit été inventé que pour éblouir le Peuple, & lui cacher l'Eſſentiel de la Religion. Il vouloit que tous les Prêtres fûſſent égaux. On vit d'abord une multitude de petits Prêtres, las d'obéir, jaloux de voir aller leurs Evêques en caroſſe, qui crièrent hautement qu'il étoit raiſonnable que les Apôtres al-

lâſſent à pied, & bien d'autres ſottiſes; jusques-là qu'ils dirent qu'il eſt écrit, *que celui qui vouloit être le plus grand ſeroit le plus petit.* Ils vouloient que cela fût, parce que le Bon Dieu l'a dit.

Je ne ſaurois vous dire ſans horreur tous les deſordres qui s'en enſuivirent. Peu s'en fallut que la France ne ſe ſoit ſoustraite à l'Obéiſſance du Pape, qui perdit dans très-peu de tems une partie de la Suiſſe, les Païs-Bas, l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Mais ne fites-vous rien, lui dis-je, pour maintenir votre Autorité? Nous employâmes toutes ſortes de moyens; & l'Egliſe, qui fait profeſſion de ne pas vouloir répandre le Sang, ſe trouva obligée, faute de raiſons aſſez convaincantes, à employer le Fer & le Feu. Elle fit faire des Maſſacres en France, en Irlande, & ailleurs où il étoit néceſſaire. On fit aſſaſſiner les Rois qu'on ſoupçonnoit d'Héréſie.

En Angleterre, on voulut faire ſauter le Parlement, & détruire tout d'un coup le Roi, & tout ce qu'il y avoit de Grand parmi les Proteſtans de ce Royaume. Mais la Conſpiration des Poudres fut découverte par l'imprudence d'un Conjuré, qui n'aimoit pas aſſez l'Egliſe pour ſacrifier le ſang d'un Ami qu'il avoit dans le Parlement.

Depuis ce tems-là nos Principes ſont fort décriés dans tous les lieux de la Terre, & nous n'avons point d'Ennemis plus dangereux que les Proteſtans, c'eſt-à-dire les Dévots de *Calvin* & de *Luther*. Ils nous épient ſans-ceſſe. Ils nous firent manquer un beau coup au Japon, il y a environ 100. ans. Les plus zèlés Partiſans du Pape avoient eu l'adreſſe de s'inſinuer dans les bonnes graces de l'Empereur. Ils étoient devenus Man-

da-

darins, chéris, honnorés, & diſtributeurs des graces dans ce Païs. Mais il eſt toujours bien dur d'être ſoumis à un Prince Payen ou Hérétique. Il fut réſolu de s'en défaire, & d'en placer un plus zèlé pour les intérêts de l'Egliſe. Il eſt conſtant qu'un Ennemi de notre Dieu ne mérite pas de règner ſur ſon Peuple.

Nous étions prêts à exécuter ce grand Deſſein, lorsqu'un Proteſtant révéla le ſecret. On ſe ſaiſit de nos Papiers, & les principaux Complices furent arrêtés. Un grand nombre des Conjurés avoua le fait, & la Foudre que nous avions préparée pour ces Infidelles tomba ſur nous. Quarante-mille Chrétiens furent mis à mort, ſans qu'il nous reſtât d'eſpérance de nous venger. Le Nom Chrétien eſt aujourd'hui en telle exécration chez ces Infidelles, qu'il ne faut qu'être ſoupçonné de le porter, pour être condamné aux plus cruels Suplices.

En 1640. les Portugais firent une Tentative pour ſe réconcilier avec ces Peuples Barbares. Ils y envoyèrent une Ambaſſade de 71. Perſonnes, à qui on fit trancher la tête, à la réſerve de quelques Domeſtiques du dernier rang, qu'on renvoya à *Monaco* porter la Réponſe de l'Ambaſſade; qui fut, que ſi le Roi de Portugal en perſonne, ſi le Dieu même des Chrétiens ôſoit mettre le pied dans le Japon, on lui feroit la même reception. Une autre fois je vous dirai le reſte, me dit mon Docteur.

Autrefois notre Dieu règnoit glorieuſement en Aſie, où on l'avoit crucifié. Son Etendard étoit arboré dans l'Afrique. Ces tems-là ſont bien changés. Qui ſait ce qui arrivera! Il ſera peut-être obligé de quitter entièrement le Païs, lui dis-

dis-je. Mon Docteur prit feu tout-à-coup. Ce n'étoit plus cet homme doux & paisible, dont j'admirois la tranquilité & la candeur. Il éclata en menaces terribles. J'eus bien de la peine à le calmer Excusez mon ignorance, lui dis-je. Vous savez que je ne suis point instruit de vos Mistères. J'ai cru que puisque votre Dieu s'étoit laissé chasser de tous les Païs que vous venez de nommer, il étoit de son honneur de quitter celui-ci avant qu'on lui fît affront. Vous savez que je suis un Sauvage, & que la Raison de notre Païs est bien différente de celle du vôtre. Mon Docteur fut touché de ma naïveté, & me promit de continuer ses instructions. Qui sait, s'il ne s'est pas flatté de faire de moi un Saint Sauvage! car je ne sache pas qu'ils en ayent de tels dans leur Calendrier, & il est de leur intérêt d'en avoir de toute espèce. Porte-toi bien, & sois assuré que je servirai toujours le Dieu paisible de mon Païs, si je n'en trouve pas de meilleur.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, savoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

1738.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE IV.

ZAKARA à KAROKAJO.

IL y a ici deux ſortes de Médecins. Les prémiers ſont les Diſciples d'*Hippocrate* & de *Gallien*. Ils emploient des remèdes phyſiques pour guérir le corps. Ils réuſſiſſent rarement. Mais ce n'eſt pas toujours leur faute, ou celle de leur Art. Il n'y a point de remède contre la Vieilleſſe. Les Hommes, & leurs Ouvrages, s'écroulent ſous le poids des années; & ſelon la Philoſophie de notre Païs, toute contraire à celle qu'on

enſeigne ici, nous croyons que l'Univers doe toujours durer en ſe renouvellant. La Natur n'a pas aſſigné le même terme à tous les Etres de la même eſpèce.

On voit des Animaux mourir de mort naturelle, avant ceux qui les ont engendrés. Les mêmes Fruits qu'on voit à l'Arbre, n'ont pas en eux un principe de vie également fort & puiſſant, pour réſiſter à la même durée de tems. L'un eſt déjà parvenu au terme fatal de la Vieilleſſe, qu'un autre n'eſt encore que dans ſon Printems.

Cette prémière Eſpèce de Médecins fait comme un ſage Jardinier, dont la prudence & les ſoins tendent à conſerver ſes Fruits, en empêchant que quelque principe ennemi ne corrompe ou n'altère l'eſprit de vie qui eſt dans le Fruit. On ne le blâme point, de ce que les Pommes de ſon Jardin ne durent pas dix ans, mais on ne fait pas cette même grace aux Médecins. On dit que leur Art eſt noble, qu'il eſt bien différent du Jardinage, & qu'il faut être gradué pour être Médecin.

Ces Meſſieurs ſe font bien payer. Souvent on leur donne au-delà de leur ſalaire. L'un reçoit une ſomme conſidérable, pour avoir guéri un Epoux chéri. L'autre reçoit le double, pour avoir expédié une vieille Grand-mère. Il eſt bien rare qu'ils perdent leurs droits; car les Riches & les Pauvres ſont fort ſcrupuleux ſur cet article. D'ailleurs ces Meſſieurs, pour la plupart, ne vont pas chez les Gueux. Leur ame ne leur paroît pas aſſez importante pour mériter qu'ils ſe donnent la peine de deſcendre dans une cave, ou de monter à un cinquième étage, qui eſt la demeure ordinaire des Pauvres.

Il y a quelque chose de singulier dans leur langage. Le Public le respecte, parce qu'il ne l'entend pas; il seroit pourtant bon de l'entendre quelquefois. Il y a quelque tems qu'il règnoit ici une Maladie qu'on ne connoissoit point, & comme on donnoit des remèdes à l'avanture, ils réussissoient fort mal. Le Corps de ces Savans craignant de se décrier, s'assembla dans un Hôpital pour y faire des essais sur des Pauvres, les remèdes étoient tout prêts. Un Moribond qui entendoit le Latin, & qui avoit sans-cesse les yeux fixés sur ces Docteurs, qui tenoient leurs conférences auprès de son lit, fut le prémier à qui un d'entr'eux vint apporter la drogue, en disant qu'il falloit faire l'epreuve *in hâc Animâ vili*, c'est-à-dire *sur cette Ame vile*. Le Mourant lui dit: *Quid! vilem Animam vocas, pro quâ Christus non dedignatus est mori!* Quoi! Tu appelles vile une Ame pour laquelle JESUS-CHRIST n'a pas dédaigné de mourir!

Nous ferons l'épreuve sur un autre, dit le Médecin, ne dites rien. Le Médecin lui tint parole, & lui donna peu après un remède éprouvé. Le Convalescent a babillé, & son caquet n'a pas fait grand bien au mistérieux Langage de la Médecine. Il n'y a point de Corps dont on fasse tant de railleries, & qui se soutienne si glorieusement. Ils ont cependant la satisfaction de voir leurs Railleurs humiliés, leur demander la vie & la santé; & soit qu'ils donnent l'une ou l'autre, on est toujours content.

La seconde Espèce de Médecins est bien autre chose. C'est à eux qu'il appartient de faire des Merveilles. Les prémiers ne font qu'un Mécanisme bien vil, en comparaison de ceux-ci. Il y

a bien de la différence entre le Médecin du Corps, & le Médecin de l'Ame. Il ne s'agit pas ici d'examiner qui eſt le plus utile des deux. C'eſt un crime digne du feu, que d'ôſer le mettre en problême.

Le Médecin du Corps eſt obligé de ſe proſterner aux pieds du Médecin de l'Ame, & de lui demander à genoux ces miſtérieux Remèdes, qui n'ont d'exiſtence que dans l'imagination de celui qui les donne ou qui les reçoit. Il ſeroit brûlé vif, s'il ôſoit dire qu'il y a de la Charlatanerie par-tout. Mais Dieu ſait ce qu'il en penſe. J'ai eu beſoin des prémiers. Dieu me préſerve de tomber entre les mains des ſeconds.

Tu ſais qu'il eſt ordinaire à un Etranger de payer le tribut au lieu qu'il vient habiter. Les fatigues d'un long voyage, la différente manière de vivre & de s'habiller, l'air, la différence du climat, occaſionnent un dérangement dans le Corps; & tels remèdes qui ſeroient infaillibles dans un Païs, ſont ſans vertu dans un autre. Il n'y a rien de plus préjudiciable que l'entêtement pour une Pratique de Médecine étrangère dans un climat où l'on en trouve une autre établie, qui a eu ſouvent des ſuccès heureux. Je m'abandonnai à un Médecin, qui m'a tiré d'affaire.

C'eſt lui qui m'a apris, qu'il y a des Médecins de l'Ame. Tu ne croyois pas non-plus qu'il y eut de telles gens. Peut-être conçois-tu encore moins qu'ils puiſſent être utiles dans un Païs où l'on croit que l'Ame eſt ſpirituelle. Pourrois-tu t'imaginer qu'on a pu inventer des remèdes aſſez déliés, pour les appliquer ſur une Ame immatérielle? Je vai te le dire; car tu ne le devinerois jamais.

Se-

Selon les Principes de ce Païs, l'Ame eſt immatérielle. Je ne ſai ſi je te ferai bien conçevoir cela à toi, qui crois que tous les Esprits ſont comme ceux de l'Amérique. L'Ame eſt une Subſtance ſi déliée, que toutes les Ames de ce Païs, & toutes celles qui pourront avoir l'exiſtence d'ici, juſqu'à la conſommation des ſiècles, pourroient ſe ranger dans un eſpace auſſi petit que la pointe d'une aiguille, ſans y être gênées. Ne vas pas croire que ce ſont tout autant de Riens, tu te tromperois groſſièrement; car chacune d'elles eſt un Etre réel, mais qui n'a point d'étenduë. Enfin c'eſt quelque choſe qu'on ne peut déterminer, mais qui a réellement deux qualités qu'on appelle l'Entendement & la Volonté; c'eſt-à-dire aſſez de compréhenſion pour choiſir ce qui eſt bon, & fuir ce qui eſt mauvais.

Si tu ne te fûſſes jamais mêlé de philoſopher à la manière de notre Païs, & que tu n'eûſſes jamais remarqué qu'on trouve dans les Brutes, qui ont l'eſprit auſſi matériel que le corps; ſi tu n'eûſſes jamais conſidéré qu'ils avoient ces deux Principes, qui leur font rechercher ce qui leur eſt bon, & fuir ce qui peut leur nuire, tu comprendrois plus facilement ce que je veux t'apprendre, ou du-moins tu pourrois plus facilement te le perſuader. Car j'ai remarqué que ceux qui n'ont jamais réfléchi ſur cette Matière, ſont ceux qui en doutent le moins.

Je te dirois bien ſur ce ſujet quelque choſe de fort raiſonnable, que dit un Homme * fort judicieux, & qui a le plus étudié la matière. Mais comme il eſt fort décrié chez les Médecins de

* *Locke.*

l'Ame, il ne convient guères de ſe ſervir de ſes armes, pour faire valoir les prétentions de ſes Ennemis. Ces Meſſieurs n'ont pas pris garde, qu'en établiſſant le fondement de leurs grands pouvoirs ſur un Principe auſſi incertain que celui de l'Immatérialité de l'Ame, leur empire ne tenoit à rien, ſi le Principe venoit à manquer. Ils pouvoient reſter Médecins de l'Ame, ſans ſe donner toutes ces peines. Eſt-il plus difficile d'allier la ſenſation avec une matière étenduë, que d'allier l'exiſtence avec une choſe qui n'a point abſolument d'étendue? Ne ſuffiſoit-il pas d'établir l'Immortalité de l'Ame, & celui qui avoit donné l'exiſtence à l'Ame, ne pouvoit-il pas la lui conſerver, ſoit qu'il l'ait créée Matérielle ou Spirituelle? Mais ce n'eut pas été aſſez miſtérieux. Il faut du miſtérieux à leurs Dévots; auſſi leur en donnent-ils tant & plus.

Ecoutez, Peuples, écoutez! diſent les Médecins de l'Ame. Nos pouvoirs ſont grands au Ciel, en Terre, & aux Enfers. Vous ne pouvez monter au Ciel, avant que nous vous ayons déchargés du poids énorme de vos iniquités, qui vous précipiteroit infailliblement dans les Enfers, ſi notre main charitable & puiſſante ne vous délivroit. Vous en connoiſſez la force & la vertu, vous ſavez que nous tenons la place de Dieu ici-bas.

Celui qui commande à la Mer, aux Tempêtes, & aux Elémens, eſt docile à notre voix. Quand il nous plaît, moyennant quatre mots nous le faiſons deſcendre ſur nos Autels. C'eſt-là que nous l'expoſons à vos adorations. Le voyez-vous ce Dieu enveloppé ſous des apparences de Pain?

car

car ce n'eſt plus du Pain. Quatre mots ont opéré ces merveilles. Vous n'y voyez rien, je le ſai. Il n'eſt pas-là pour être vu de vos yeux. Mais ſavez-vous bien ce que vous voyez? Vous voyez ce que vous ne voyez pas, vous voyez ..... oui vous voyez comme des aveugles. Je ſuis ſûr que tu le dirois, toi qui es un Clairvoyant de l'Amérique. Mais je ne ſuis pas ſi hardi que toi, Cher KAROKAJO, je n'ôſe raiſonner avec eux, ce ſeroit aſſez pour me faire griller comme un St. *Laurent*. Sans cela mon parti étoit pris, j'allois leur dire tout de grand: Mortels! le Dieu de l'Amérique m'envoie ici pour vous desabuſer, & pour vous fendre ſages. Vous allez vous expoſer aux tempêtes & aux vents. Vous renoncez aux délices & au repos dont vous pouvez jouir dans votre Patrie, ſans battre follement les mers, pour aller chercher dans le Nouveau Monde quelque choſe de jaune dont vous faites des Ducats, des Cruſades, & des Louïs-d'Or. Détrompez-vous, Mortels! Ce que vous voyez & que vous apportez de l'Amérique, qui a le poids, la condenſité, la couleur & toutes les propriétés de l'Or, n'eſt pourtant pas de l'Or. C'étoit a-la-vérité de l'Or il y a mille ans, mais depuis ce tems-là le Dieu de notre Païs a donné quatre mots à ſes Prêtres, il les ont prononcés ſur cette matière qui garde encore toutes ſes propriétés. Je ſuis Prêtre du Dieu de l'Amérique, j'ai dit les quatre mots, j'en ſuis bien ſûr, ce n'eſt plus de l'Or. Et qu'eſt-ce donc? C'eſt de la ..... ou quelque choſe de plus précieux. Ce ne ſeroit pas tant mal-à-propos, ſi l'on pouvoit leur perſuader ces merveilles.

Heu-

Heureuſes nos Contrées! ſi avant la naiſſance de *Chriſtofle Colomb* on avoit pu les perſuader aux Européens: ils n'auroient pas maſſacré un million d'Ames de notre Païs, pour les envoyer dans le Païs des Eſpagnols, pour nous affoiblir, & nous enlever ces Tréſors que l'Auteur de la Nature nous avoit donné en partage. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ſois aſſuré que ſi on obſervoit ici la ſage Maxime des Chinois, qui ne donnent de ſalaire qu'aux Médecins qui ont guéri leurs Malades, les trois quarts des Médecins du Corps mourroient de faim, & le risque ſeroit bien plus grand pour les Médecins de l'Ame.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
1738.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE V.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE t'ai donné, dans ma dernière Lettre, une fauſſe idée de la Divinité des Chrétiens. Leur Religion eſt comme un Labirynthe qu'on ne peut aſſez bien connoître, pour en juger dès-qu'on n'en a vu que les dehors. Tout ce que je t'en ai dit eſt vrai, mais cela ſeul ne ſerviroit qu'à te tromper ſur cet article. Un Théologien, après dix ans d'étude, ne ſait pas encore aſſez bien ſon Catéchisme.

Il y a toujours quelque choſe qu'on a paſſé trop légèrement, l'expérience le démontre tous les jours. On voit ſans-ceſſe ſortir du fond de ce Labirynthe une multitude de Sectes, qui naiſſent on ne ſait comment, à-peu-près comme des champignons. Je ne t'ai pas promis en partant que je te dirois tout, tu es trop raiſonnable pour exiger cela d'un ſimple Mortel. Mais je t'ai promis de te faire part de toutes les Découvertes que je pourrai faire, & je te le tiendrai.

Comme il y a deux Principales Sectes de Chrétiens, il y a auſſi deux Sortes de Dieux. L'un eſt un Dieu qui règne glorieuſement au Ciel, après avoir triomphé de la Mort: il ne quite point ce ſéjour glorieux, & ne viendra qu'à la conſommation des Siècles dans le plus pompeux appareil de Gloire & de Majeſté, pour juger les Vivans & les Morts. L'imagination a bien de la peine à ſe repréſenter toutes les merveilles de ce grand Jour. Il fera ſortir de la pouſſière tous ceux qu'aura moiſſonné la Mort, depuis le commencement des Siècles. Il appellera tous les Hommes en jugement. Les Rois, les Arbitres de la Terre, ſeront confondus & mis au même rang que les Petits. Alors les Hommes ne paroîtront grands que par leurs Vertus. Ce Dieu eſt le Dieu de *Luther* de *Calvin*, & de tous leurs Sectateurs connus ſous le nom de *Proteſtans*.

L'autre Dieu ſe plaît à faire des tours qui l'ont expoſé à bien des affronts; & ſi on n'avoit pas ſoin de le renfermer dans de petites Boëtes d'Or & d'Argent, les Rats & les Souris pourroient le manger: & qui peut aſſurer que cela n'eſt pas ar-

ri-

rivé? mais pour sûr ce seroit sa propre faute. Ce Dieu oubliant sa puissance s'est assujetti au caprice de ses Domestiques. Il a fait une convention avec eux: c'est que toutes les fois qu'ils diroient quatre mots & une particule, il descendroit cent mille millions de fois plus vite qu'un éclair, pour prendre la place d'un Morceau de pain, qui par le plus étrange de tous les phénomènes rentre dans le néant.

Ce Dieu victorieux, honteux de sa victoire, se saisit des aparences du Pain, c'est-à-dire de sa couleur, de sa figure & de son goût; il se contente du plaisir insensé de tromper les yeux des Humains, & de s'offrir à l'adoration des Hommes revêtu des dépouilles d'un Morceau de pain qu'il vient d'anéantir. Son plaisir est de se faire manger, après s'être fait adorer. Il est si adroit, il a le corps si souple, que d'abord qu'on le met sous la dent, il se replie de telle façon qu'on ne peut le mordre. Quoique sa taille soit égale à celle qu'il avoit lorsqu'il mourut sur la Croix, il ne faut pourtant pas avoir le gosier fort large pour l'avaler tout entier. Jamais *Protbée* n'a fait plus de tours de passe-passe, qu'en fait ce Dieu pour arriver à son but.

Il se trouve des Impies, qui font sur ce sujet des questions ridicules, & qui disent. Comment fait-il pour sortir d'un estomac lorsqu'il y est entré? Belle demande, disent les autres! nous n'en savons rien. Je trouve cette réponse plus sensée qu'on ne s'imagine; & je crois que si on veut bien le savoir, il faudroit le lui demander à lui-même. Peut-être que c'est par haut, peut-être

par bas, peut-être encore d'une manière plus extraordinaire.

Si je trouvois quelque chose à reprendre en ce Dieu, ce seroit d'être un peu mal avisé, ne lui en déplaise. Je sai qu'il ne sied pas à un petit Mortel de controller les Actions des Dieux reconnus pour tels, quels qu'ils puissent être. Mais il est constant que si *Jupiter*, le Dieu jadis tonnant au Ciel, eût voulu écouter la Raison Sauvage de l'Amérique, il n'auroit pas fait avec les Filles, les Femmes & les Garçons, ces grosses sottises qui ont fait évanouir son empire éclattant.

Voilà ce qui me met presque au cœur de donner un éveil au Dieu subtil de ce Païs. J'ai envie de lui dire, SEIGNEUR vous-vous y prenez mal, excusez si je vous le dis. Tous les tours que vous faites sont beaux, mais le but de tout cela est ridicule. Vous avez fait les Corps *Matériels*, & les Ames *Immatérielles*. Vous devriez nourrir les Corps de *Matérialité*, & les Ames de *Spiritualité*, & vous faites tout le contraire. Vous nourrissez le Corps avec quelque chose qui n'est point matière, c'est-à-dire avec ces dépouilles immatérielles qui restent du Pain que vous avez anéanti; & pour nourrir l'Ame, vous descendez en Corps, en Ame & en Divinité, dans l'estomac de votre Dévot. Cela me semble mal avisé, sauf le respect qui vous est dû. L'Histoire des Dieux que j'ai lue d'un bout à l'autre, est une preuve évidente de cette vérité de l'Amérique. C'est qu'il ne faut pas qu'un Dieu fasse de sottises, s'il veut règner long-tems. Mais peut-être ne seroit-ce pas une preuve évidente de la vérité de ce Païs-ci.

Les

Les *Juifs*, les *Mahométans*, les *Protestans*, ont horreur d'un Dieu si mépriſable. Pluſieurs d'entr'eux ont mieux aimé être brûlés vifs, que de l'adorer. Il y a une autre Espèce de Gens, qui font profeſſion de n'avoir pour tout Prêtre, Moine & Docteur, que la ſimple Raiſon. Tous ces Gens-là refuſent l'encens à ce Dieu, qu'ils appellent inſenſé. Mais ce Dieu eſt peut-être plus ſage qu'ils ne s'imaginent. Ses intentions étoient peut-être bonnes. Peut-être voit-il qu'on l'a trompé, & que jaloux de tenir la parole d'honneur qu'il a donnée à ſes Miniſtres & à ſes Prêtres, il veut pouſſer jusqu'à la fin, eſpérant qu'il reſtera après eux, & prendra de meilleures précautions pour l'avenir.

Tu ſais qu'il n'y a rien de plus facile à tromper qu'un cœur droit & ſans malice. Peut-être avoit-il le cœur trop bon, pour ſe règler par politique. Et qui ſait, ſi ce qu'on en dit eſt bien vrai? car on ne voit rien de tout cela. Jamais on n'a vu qu'il ait fait de mal à perſonne. S'il y a eu des Torrens de Sang répandus à ſon occaſion, ce n'eſt pas par ſes mains, c'eſt par celles de ſes Dévots. Qui ſait ſi ce n'eſt pas un Dieu de Paix, qui trouve plus grand de ſouffrir le mal que d'en faire. On dit que ſes Ennemis l'ont foulé aux pieds, il n'en a rien dit, il n'a pas ſeulement fait mine de s'en venger, quoiqu'on lui ait fait ce défi: *Si Baal eſt Dieu, qu'il ſe défende.*

Un bon Roi peut avoir de mauvais Miniſtres. Ce ſont les Miniſtres de ce Dieu qui débitent tout ce qu'on en dit. Il faudroit examiner la cauſe, avant de le condamner ſi légèrement. Pour moi,

je ne saurois croire qu'il ait tout le tort. J'oubliois à te dire, qu'il a comme l'autre des Adorateurs, des Apostats, des Prosélites & des Martirs. Avant que je devienne l'un ou l'autre, je veux des preuves aussi évidentes que des Démonstrations de Mathématique. Je ne suis qu'un simple Américain, qui n'ai en partage qu'une pauvre Raison Sauvage, qui m'ordonne d'être très-circonspect sur l'Article de l'Adoration; je veux dire ce Culte respectueux qui n'est dû qu'à l'Etre Suprême, le Souverain Maître des Cieux & de la Terre.

Je crois, comme toi, qu'il ne demande pas que nous armions nos bras pour sa querelle; & que s'il veut se venger de nos forfaits, il seroit indigne de sa grandeur d'emprunter des armes étrangères. Que nous ne pouvons lui résister s'il veut nous détruire, & que d'un seul coup il peut nous confondre nous & les élémens.

Quelle différence, Cher KAROKAJO, entre le Génie Tutélaire de notre Païs, & le Dieu dont je viens de te parler! Porte-toi bien, & fais-moi part de tes réflexions sur ces importantes Matières. Je brûle de savoir à qui des deux tu donnerois la préférence, si tu devois choisir entre ces deux Divinités, qui se disputent l'encens de l'Europe depuis plus de deux Siècles.

Je viens d'apprendre qu'il s'est avisé d'un stratagême tout nouveau. Il a inspiré à un de ses Dévots, de faire éclater ses jugemens sur des Personnes de conséquence. Comme les trois quarts & demi de ses Adorateurs ne peuvent se passer d'un Almanac, & que ce Livre passe depuis

puis le Souverain jusqu'au ſimple Particulier, & qu'il y a beaucoup de gens qui n'en liſent pas d'autre, il a ordonné qu'on feroit une Chronologie depuis le tems de ſon origine, & qu'on obſerveroit à l'égard des Perſonnes Auguſtes la même pratique que les Marchands obſervent dans leurs Juriſdictions Conſulaires, où ils repréſentent en buſte tous les Marchands accrédités, que leur mérite ou leur fortune a élevés ſur les Sièges de ce Tribunal. Si un de ces Juges-Marchands vient à faire la cabriolle, on n'ote point ſon portrait de la Sale de cette Cour Souveraine juſqu'à la ſomme de cinq-cent livres; mais on le balafre, c'eſt-à-dire qu'on fait avec un pinceau une marque qui lui traverſe le viſage.

L'Auteur de l'Almanac de Mille Ans [imprimé à Bruxelles chez *Jean Léonard* Libraire, Ruë de la Cour 1738. &c.] y a inſéré un Article pour la gloire de ſon Dieu, mais bien flétriſſant pour celle d'un grand Prince. *Léon I. de ce nom, dit le* Viel *ou le* Grand, *parvint à l'Empire le 7. Février de l'An* 457. *On le met au nombre des bons Empereurs, & rien ne diminue la gloire de ſa Vertu, que l'indulgence qu'il eut pour les Hérétiques qui vivoient dans ſa Cour.* Le Portrait de ce Roi étoit beau, mais l'indulgence qu'il eut pour les Hérétiques, eſt la balafre qui le défigure. Il y a ici des Perſonnes qui trouvent à redire, qu'un Dévot de ce Dieu ait ôſé balafrer un grand Prince, qui a été aſſez ſenſé pour ne ſe pas ſignaller par un zèle furieux.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, savoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez Jean François Jolly, Libraire dans le Pyl-Steeg.
1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE VI.

ZAKARA à KAROKAJO.

TU sais, Cher KAROKAJO, que nous tenons pour une Maxime certaine, que l'Honnête-Homme doit toujours dire la Vérité sans aucun détour, & que nous regardons comme lâche & infame, celui qui reçoit un Mensonge avec le respect qui n'est dû qu'à la Vérité. Cette Maxime, qui est si sage dans notre Païs, est dans celui-ci la plus sotte chose du monde. C'est de toutes les impolitesses la plus grossière. C'est encore plus que cela: c'est un crime qui ne se lave que dans le sang. Tu n'aimes pas à mentir toi qui es un Sauvage, & tu ne saurois souffrir qu'on vînt te conter des fables, sans dire tout-au-moins que cela n'est pas vrai. Tu trouves ce procédé raisonnable, peut-être crois-tu qu'il y a-

là de la grandeur d'Ame. Mais aprens qu'il n'y en a point-du-tout, & que cela n'eſt bon que pour des Impolis, pour la Canaille & les Malhonnêtes Gens. La Raiſon Civiliſée, qui ſait perfectionner la Nature, a ſçu établir de plus beaux Principes. Elle a fait un Dogme d'Honneur pour les Honnêtes-Gens, & non pour d'autres. Mais comme tout ſe fait & s'exécute ici d'une manière extraordinaire, ce Dogme favoriſe plus le Scélérat que l'Honnête-Homme.

Si un Menteur, un Fripon, ou même un Honnête-Homme élevé au-deſſus du Petit-Peuple, vient à dire un menſonge, il faut bien ſe garder de lui dire, *cela n'eſt pas vrai*, & encore moins *qu'il a menti*. C'eſt-là le plus grand crime qu'on puiſſe commettre en Europe, tous les autres ne ſont que des bagatelles en comparaiſon. Un Homme de la claſſe de ceux qu'on appelle Honnêtes-Gens, ſe fera gloire de cacher ſon Ami, & de lui ſauver la vie s'il a mérité de la perdre pour quelque Crime Capital, comme Meurtre, Félonie, & autres ſemblables. Il y a de l'honneur à épargner le ſang d'un Homme, lorſque la rigueur de la Juſtice cherche à le répandre. Mais il y auroit de la baſſeſſe & de la lâcheté à balancer un moment, ſi l'on doit épargner celui d'un Honnête-Homme, d'un Ami qui n'auroit jamais commis d'autre Crime, que celui d'avoir trop aimé la Vérité pour ne pas dire à un Menteur qu'il a menti.

Voilà le plus grand & le plus irrémiſſible de tous les péchés. Il n'y a que le Petit-Peuple, & les Idiots qu'on appelle bons Chrétiens, qui puiſſent le pardonner. Un Honnête-Homme doit fouler aux pieds les Préceptes du Dieu Fondateur du Chriſtianiſme, ou du-moins lui en laiſſer la pra-

pratique, lorsqu'il s'agit du Point-d'honneur. Car les Honnêtes-Gens ne sont bons Chrétiens, que lorsque les Dogmes de leur Religion ne s'opposent point à ce Dogme chéri. Voilà ce qui les distingue de ce misérable Peuple, qu'un Prédicateur appelloit autrefois *Canaille Chrétienne*.

Il y a ici une troupe de Docteurs qui font grand bruit, ils fulminent & anathématisent le Dogme du Point-d'honneur. Ils ont raison, il n'y auroit rien de plus terrible que ce Dogme, si on venoit à les y assujettir. Un Janséniste pourroit perdre mille vies, si on venoit à lui en oter une toutes les fois qu'il donne un Démenti. Ce n'est pas à eux que l'on va dire à Pâques, qu'on a eu raison d'une insulte faite à son honneur. Il y a une autre troupe de Casuistes, qui ont la grande vogue. Tu serois étonné sans-doute, si tu voyois un Sauvage s'humilier au pieds d'un Prêtre, qui donne au Furibond le droit de tuër un Honnête-Homme qui lui diroit cruëment qu'il n'a pas dit la vérité. Mais ne t'abuse pas, & ne vas pas croire qu'un petit Sauvage comme toi sait bien mettre le prix aux choses.

Cette Espèce de Casuistes que tu détesterois, est ici la plus brillante. Ce sont eux qui purgent la Conscience des Rois & des Grands Seigneurs. C'est à ces Messieurs que l'on confie l'élite de la Jeunesse. Ils ont les trois quarts & demi des Colléges, où l'on élève les Jeunes-gens qu'on destine aux Emplois honorables. Ces Casuistes sont appellés *Jéjuites*, en France, en Italie, & au Pérou; tandis-qu'à Genève, en Hollande & en Angleterre, on les appelle les *Sauterelles* sorties du fond du puits d'un grand Abîme.

Le reste des Théologiens a tâché depuis longtems de foudroyer cette Maxime, & on s'est mo-

qué d'eux. On les regarde comme des Géans inſenſés, qui s'efforcent de mettre Pélion ſur Olympe pour détrôner *Jupiter*. J'ai pris plaiſir à voir la tranquilité des Jéſuites. Ils ſe contentent de regarder du lieu ſublime où la Fortune les a élevés, les efforts impuiſſans de leurs Ennemis, qui ne ſervent tout au plus qu'à donner un nouvel éclat à leurs Maximes.

Les Militaires ſont les plus zèlés Obſervateurs du Dogme de l'Honneur, que tu appellerois autrement, toi qui n'es qu'un Sauvage qui n'as que le Bon-ſens, & qui juges ſur cette règle de la juſteſſe ou de la fauſſeté des Principes établis. En cela je ne te blâme point, tu as raiſon, il t'eſt permis d'avoir de telles idées en Amérique, mais ici tu aurois grand tort. Chaque Hémiſphère a ſa manière de raiſonner, & tu n'as pas plus de droit de te moquer de la logique de ce Païs-ci, qu'eux de ſe moquer de la tienne. Tu ne dois pas ſi fort te recrier contre les Maximes Européennes. Si on te dit par exemple, le Dogme du Point-d'honneur eſt raiſonnable, parce qu'il eſt oppoſé au Bon-ſens, il ne faut point contredire; car on te le prouveroit d'une manière à te couvrir de confuſion, on te feroit ſentir qu'il eſt fondé ſur le rocher inébranlable de la Raiſon Civiliſée.

Un brave Officier qui ſe ſera toujours comporté en honnête-homme, ſe trouvera dans une aſſemblée ou dans un cercle, ou peut-être dans un tête-à-tête avec ſon Ami. Il fera un récit fidelle d'un fait extraordinaire, qui paſſera l'intelligence de celui qui l'écoute: le récit ſera peut-être faux, mais tout cela ne fait rien à l'affaire. L'Auditeur dira que cela n'eſt pas vrai, ou que c'eſt un menſonge. Voilà l'honneur du brave Officier attaqué,

& même ſappé juſques dans ſes fondemens. Cet honneur ſi pur & ſi incorruptible va dégénérer en lâcheté ou en ignominie, ſi on ne court vite au remède. Voilà une tache qu'il faut laver dans le ſang. Allons, vite l'épée à la main! Il faut tuer un Honnête-Homme pour une bagatelle, ou peut-être ſe faire tuer par un Etourdi, qui vaudroit tout-au-plus la peine qu'on pourroit prendre à lui donner des coups de bâton.

Quelles ſeront les ſuites de cette belle Réparation d'honneur. Le brave Officier ſera peut-être tué par un Faquin qui ne mérite pas de vivre. Son Roi, ſa Patrie, ſa Famille, tout y perdra; & s'il ſort victorieux du combat, la Couronne de gloire l'attend. Il faut qu'il prenne la fuite, qu'il ſe cache, ſans cela le voilà perdu. S'il tomboit entre les mains de la Juſtice avant que d'avoir ſes Lettres de grace, il ſeroit pendu comme un Voleur de grands chemins. Voilà la récompenſe de l'obſervation du Principe ſacré des Honnêtes-Gens. Tu ne te ſerois jamais imaginé, que des Gens qui ſont gloire de n'avoir que des ſentimens nobles & généreux, pûſſent donner dans des travers ſi ridicules. Mais qu'y faire! La Mode a ſanctifié cet Abus, & par conſéquent il eſt raiſonnable.

Tu ſais à-préſent en quoi conſiſte le Dogme de l'Honneur. Mais j'y joindrai encore quelques traits, qui ne te ſeront pas inutiles pour en avoir une idée plus diſtincte. On pourroit paſſer à un Officier une faute, une indiſcrétion, qui auroit fait enlever quelques Quartiers ou quelques Détachemens conſidérables. Il ſe ſera même rendu à l'Ennemi, dans un tems où il auroit encore pu ſe défendre. Ce n'eſt pas-là un grand mal, il n'y a point de lâcheté, ſon honneur n'en reçoit

que de légères atteintes, & peut-être point-du-tout: ce ſera ſeulement une imprudence, qu'on a ſouvent pardonnée aux Héros.

Mais s'il s'eſt porté à débiter des menſonges groſſiers, & qu'il ait ſouffert qu'un autre ait pris la hardieſſe de le contredire, & de lui dire tout net qu'on ne le prend pas ſi facilement pour dupe, & que cela n'eſt pas vrai, ou que c'eſt un pur menſonge, ce qui me paroît être très-naturel: car je ne puis comprendre qu'il puiſſe plus être permis à un Menteur de mentir, qu'à un Homme Intègre de lui dire qu'il a menti. Mais on ne raiſonne point ſur les Dogmes. Il faut que le brave Officier prenne ſon parti ſur le champ. Il faut s'expoſer à être tué, ou à tuër un Homme à qui on ne peut reprocher qu'un excès de zèle pour la Vérité.

Il n'y a point de milieu. Il faut tuër, ou paſſer pour un lâche. Il faudra quiter ſa Compagnie ou ſon Emploi, & aller ſe releguer dans une Chaumière avec des Païſans, qui ne ſavent ce que c'eſt que le Point-d'honneur, ou ſe réfugier chez les Huguenots, & changer de religion pour avoir droit d'être petit Maître d'Ecole dans quelques lieux écartés à Londres, ou ſur un Canal magnifique dans quelques Villes de Hollande, ou peut-être dans un miſérable Village. Mais il y a bien de la différence pour notre *Céſar*. Il aime mieux vivre la férule à la main, que de mourir l'épée hors du fourreau.

Tu pourrois peut-être t'imaginer que le Dogme du Point-d'honneur n'eſt qu'une fauſſe illuſion, qui a ébloui le Noble Corps des Guerriers, ſans avoir paſſé au-delà. Mais tu te tromperois groſſièrement. Un Magiſtrat ſe ſera rendu reſpectable par ſon intégrité, & par ſa juſtice; il aura peut-

peut-être encore ces habits qui le distinguent des autres Mortels, & l'élèvent au-dessus d'eux. Son Egal ne trouvant pas vrai une chose qu'il vient d'avancer, dira sans circonlocution *cela n'est pas vrai.* Le Magistrat oubliéra sur le champ qu'il est le Ministre de la Justice, dont le Trône est fondé sur la Vérité. Il sait qu'il s'étoit écarté de son devoir, un autre l'y rappelle sans prendre de détour, ce service va être payé selon ses mérites.

La Raison Civilisée, toujours féconde en prodiges, va faire de ce Magistrat un Enragé, qui court s'abreuver du sang d'un Homme qui n'aura pas eu l'adresse d'un *Nathan*, pour faire dire à ce Juge élevé sur le Trône, & assis sur les Fleurs de Lis, qu'il est précisément celui qu'il condamne. J'ai vu de tels exemples. Je connois un sage Magistrat, qui se maintient glorieusement sur le Trône de la Justice, quoiqu'il ait été obligé d'en descendre pour un cas pareil. Son Egal pour une vetille d'Honneur l'obligea à mettre l'épée à la main. Celui-ci, après avoir été dangereusement blessé, tua son Confrère dans le tems qu'il tiroit l'épée pour se venger entièrement d'un Démenti.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que si la Corruption a pénétré jusques dans le Sanctuaire de la Justice, il faut qu'elle soit devenuë bien générale. C'est-là une Maladie Epidémique, qui s'est répanduë parmi les Gens distingués par leur rang, par leur naissance, & par leurs biens. Il n'y a que la Canaille qui soit exemte de ce Vice, qu'on appelle la Vertu des Honnêtes-Gens. Je souhaiterois pour le bien de ces Peuples, qu'ils voulûssent donner audience à notre Raison Sauvage. Elle leur aprendroit que leurs Maximes sur cet article ne peuvent avoir été introduites que par des Scélérats, & qu'elles ne tendent qu'à proté-

ger

ger la Scélérateſſe & le Menſonge, & à oppri-mer la Juſtice & la Vérité.

Il y a pourtant ici des moyens pour dire à un Homme qu'il a menti, ſans courir risque de ſa vie. Il faut avoir un certain eſprit, & ſavoir mentir un peu plus adroitement que les Menteurs de profeſ-ſion. Si un Voyageur vient te dire, qu'il a vu chez les Topinambous un Chou d'une groſſeur ſi prodigieuſe qu'il eut pu nourrir une Armée de cent-mille hommes pendant huit jours, il ne faut pas nier le fait: il faut dire que lans avoir été ſi loin, tu as vu faire une Chaudière d'une ſi pro-digieuſe circonférence, que les Ouvriers qui é-toient au milieu n'entendoient pas les coups de marteau que frappoient les Forgerons qui étoient à côté. Et s'il te demande à quel deſſein on faiſoit cette Chaudière, il faut répondre, pour cui-re votre Chou. Si tu n'as pas cette dextérité, il faut te taire, & encenſer à un Sot qui te conte des ſottiſes. Voilà le ſeul moyen qu'on puiſſe trouver pour ne pas choquer l'honneur des Honnêtes-Gens. Il eſt appuyé ſur un ſi petit point d'équili-bre, qu'il ne faut qu'un rien pour le faire trébu-cher ou pour l'abbattre. Il n'en eſt pas de-même du tien, & de celui des Sauvages. Il eſt fondé ſur la pratique conſtante des Actions Louables & Raiſonnables; & ce qui eſt pour nous un moyen ſûr de le conſerver, eſt ici un moyen immanquable pour le perdre. Porte-toi bien, & ſouviens-toi qu'il y a un Païs où l'Honneur oblige à laiſſer mentir les autres en repos. FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE VII.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE ſai une nouvelle, Cher KAROKAJO, & je vai t'en faire part. L'Homme eſt libre, d'où je conclus qu'il lui faut un Maître. Voilà un Argument invincible, ſelon les principes de la Raiſon Civiliſée; & ſi tu n'en ſens pas d'abord toute la force & toute l'évidence, c'eſt à ton ignorance que tu dois t'en prendre, car ce Raiſonnement eſt juſte & ſans replique dans ce Païs; & quand il ne ſeroit pas également vrai dans le nôtre, cela n'en peut diminuer la force; il eſt fait pour cet Hémiſphère, & non pour celui où nous ſommes nés.

Je ſai que ce Raiſonnement te paroîtra ridicule

au prémier coup d'œil; parce que tu n'as jamais été à d'autre Ecole qu'à celle de la Raiſon Sauvage, qui ne veut écouter d'autre Docteur que le Bon-Sens, & qui rejette tout ce que ce grand Maître n'aprouve pas. Jusques-là tu as raiſon: mais ne t'imagine pas que les Gens de ce Païs ayent tort, parce qu'ils penſent le contraire.

Tu ne ſaurois disconvenir que ton Bon-Sens ne doive céder à l'Expérience, ſi elle vient à lui démontrer le contraire, *Experientia rerum magiſtra.* C'eſt devant cette Souveraine que le Bon-Sens doit baiſſer la lance. Cette Expérience fut-elle cent fois plus funeſte qu'une *Ignorance invincible*, qu'on ne connoit que chez les Docteurs Scholaſtiques, il faut céder, elle ne veut point qu'on lui replique.

Ne viens point me citer pour exemple les Peuples inſenſés du Pérou & du Mexique, ou d'autres ſemblables Nations de l'Amérique, plus folles mille fois que toutes les autres Nations de la Terre; parce qu'elles ont renoncé aux Maximes de notre Raiſon Sauvage, & qu'elles n'ont imité celles des Nations Civiliſées, que comme les Singes imitent les Actions des Hommes. Ce n'eſt point d'elles qu'il s'agit dans cette thèſe. La Raiſon Civiliſée ne penſoit point à elles, quand elle a fait ce beau raiſonnement pour le Bonheur de ſes Peuples. L'Homme eſt libre, & par-là il lui faut un Maître.

Il y a en Europe une Nation qui s'aviſa follement de trouver à redire à cet Argument, elle ne balança pas à dire qu'il étoit ridicule, elle voulut ſe ſignaler en raiſonnant tout au rebours des autres. *L'Homme eſt libre*, dit-elle, *& par conſéquent il n'a pas beſoin de Maître.* Sottiſe toute pure! Cela ſeroit bien raiſonné pour des Sauvages

ges qui habitent nos Forêts. Cette Nation a apris à ſes dépens, que ce qui étoit bon pour nous étoit un poiſon pour elle. Voici ce que j'en ai ouï dire.

Les Corſes ſont la Nation dont je te parle. Ils habitent un Païs que la Nature avoit ſéparé du Continent de l'Europe. Mais aujourd'hui toutes les Nations de la Terre ſont auſſi voiſines, que ſi elles étoient jointes les unes aux autres. L'Océan n'eſt plus une barrière qui ſépare les Peuples, ou qui les rend inconnus les uns aux autres. Au contraire, ce ſont les Mers qui ſe trouvent entre les Peuples qui les rendent voiſins.

Tu ſais déjà que les Européens ont trouvé le merveilleux ſecret d'aller d'un Hémisphère à l'autre ſans ſortir de leurs maiſons, on ne ſauroit inventer rien de plus commode pour voyager. Que les Phyſiciens vantent tant qu'ils voudront l'avantage qu'a la Tortuë au-deſſus des autres Animaux, il n'égale pas celui que les Européens ont ſur cet Animal amphibie. Il y a bien de la différence entre porter ſa maiſon pour voyager, ou faire un voyage en ſe faiſant porter dans ſa maiſon.

Tu peux bien croire qu'un Peuple Inſulaire n'ignoroit pas ce beau ſecret, & qu'il devoit être plus fait que qui que ce ſoit à cette manière de raiſonner. La Mer ſépare cette Nation des autres, & par conſéquent les Nations dont elle eſt ſéparée par les Mers ſont ſes voiſines, & peuvent mettre le pied chez elle quand elles voudront. Mais la Fureur de ſe diſtinguer par de nouvelles manières de raiſonner, fait faire de grandes ſottiſes. Voilà un Principe que tu ne dois jamais perdre de vuë, s'il te prend envie de paſſer en Europe. Les Corſes ont appris qu'il ne faut point

s'en écarter. Je pourrois bien t'en nommer d'autres, mais il suffit de te dire que l'expérience a rendu ce Principe inconteſtable dans l'Ancien Monde.

Mille idées bizarres vinrent à rouler dans l'eſprit de ce Peuple Inſulaire. La Mer nous ſert de rampart. Nous avons droit de Sceptre & de Couronne, & nous ſerons les eſclaves d'une troupe de Particuliers qui forment un Sénat, qui doit lui-même baiſſer la voile devant toute Nation qui porte Pavillon Royal! Nous avons droit de nous élire un Maître, & nous ſouffrirons qu'on nous en donne une centaine, & qu'on ne s'informe pas ſeulement s'ils nous plaiſent!

Ancienne valeur de nos Pères où es tu! dit l'Orateur. La voilà, dit le Petit-Peuple en ſe montrant: on fait des fêtes, on ſe réjouit de l'avoir trouvée: tout eſt Maître comme rat en paille, depuis le plus grand juſqu'au plus petit: on arbore l'étendard de la Rebellion, on ſe maſſacre, le bonheur commence ordinairement par-là. C'eſt un vilain commencement, diras-tu. Je n'en diſconviendrai point, mais les ſuites ſont encore plus funeſtes.

Tous les malheurs viennent fondre à-la-fois ſur ce Peuple infortuné, pour le ranger à ſon devoir, & lui apprendre à ne plus raiſonner que conformément aux Lois de la Raiſon Civiliſée. Enfin tout ce qu'on put trouver alors de plus raiſonnable, fut de le faire paſſer de-nouveau ſous le joug de ſes anciens Maîtres, qu'il venoit d'appeller ſes tyrans.

Lorſqu'on s'eſt fait à une manière de raiſonner, on ne s'en défait pas facilement. On a vu de jeunes Huguenots, qu'on avoit enlevé à leurs Parens pour les fourrer dans des Cloîtres; on a vu,

vû, dis-je, ces Génies puériles faire tourner la cervelle à de vieux Docteurs, qui s'étoient mis en tête d'en faire de bons Catholiques. Ne vas pas t'imaginer que cela ne regarde que la Religion; cela s'étend jusques dans la Politique. Un Peuple qui a respiré l'air Républicain, Démocratique, ne se fait pas facilement à une autre forme de Gouvernement.

Le même tems qui vit ce Peuple soumis, le vit de-nouveau révolté. A-peine avoit-il mis bas les armes, qu'il les reprit. Des malheurs nouveaux suivirent encore de près la nouvelle manière de raisonner. Ce Peuple ouvre enfin les yeux, & s'écrie. La Raison n'a pas tort, il nous faut un Maître, c'est-là le moyen de nous affranchir de nos malheurs. On tourne toute son activité de ce côté-là. On cherche un Maître par toute l'Europe, sans en trouver. J'ai eu bien de la peine à croire qu'on pût craindre d'en manquer. Mais sans faire un voyage en Corse, j'ai pu me convaincre de cette vérité. J'ai vu au bas des degrés du Palais une multitude de Misérables qui cherchent des Maîtres, & qui ne craignent rien tant que de n'en pas trouver.

L'Anarchie est de tous les Etats le plus malheureux; parce que chacun veut être Maître, sous prétexte de n'en vouloir point-du-tout. Tu peux t'imaginer la confusion que cela doit occasionner dans un Etat. Rien n'égaloit le malheur de ce Peuple, lorsqu'il se vit sans Maître. Il lui en falloit un à quelque prix que ce fût, & la nécessité fut si grande qu'il en chercha dans des Païs si barbares, qu'on ne leur donne pas d'autre nom que celui de Barbarie, c'est-à-dire un Païs où l'on ne doit jamais aller chercher un Maître. Mais la Raison de l'Ancien Monde a dirigé les choses de telle fa-

façon, qu'il vaut mieux avoir un méchant Maître, que de n'en point avoir.

On reçut en Corse un secours de Barbarie. La Fortune, à qui on creva autrefois les yeux, l'avoit fait à la hâte, & presque sans savoir ce qu'elle faisoit. Elle y avoit mis par hazard un Homme, que son courage avoit fait captif, lorsque cette Déesse s'étoit déclarée pour les Barbares. Comme elle se plaît à faire de tems en tems des coups d'éclat, elle éleva sur le Trône de cette Ile celui qu'elle venoit de mettre aux fers en Barbarie, & donna à ce Peuple une nouvelle face, en lui donnant une nouvelle forme de Gouvernement.

Ce nouveau Roi s'est signalé par son courage; il a battu ses Ennemis en plusieurs rencontres; le nom de THEODORE I. est dans l'Ile de Corse, ce que celui de DION étoit autrefois à Syracuse; & si ses progrès n'ont pas été si subits & si extraordinaires que ceux de ce grand Capitaine qui conquit un Royaume avec deux Vaisseaux, ne vas pas croire que l'Amour de ses Peuples en soit moins vif que celui des Syracusiens le fut pour DION. Il faut attendre la suite des évènemens, pour dire jusqu'à quel point peut aller le parallèle qu'on en peut faire.

Selon toutes les apparences ce Peuple ne manquera pas de Maître, on arme de toutes parts pour lui en donner: & ne t'imagine pas qu'on consultera son goût pour le satisfaire, on n'a pas tant de complaisance pour un Peuple révolté, & cela ne se doit pas pour de bonnes raisons. Ce nouveau Roi sera fort heureux, s'il reste victorieux; & s'il vient à être vaincu, il ne faut pas qu'il se plaigne si on lui fait grace de la vie, car cela ne se pratique guères: mais je ne crois pas

qu'il

qu'il s'y attende; car on a voulu l'empêcher de se tromper sur cet article. La Raison de ce Païs a pris de si sures précautions pour le détruire, que je serai bien surpris si sa valeur & son courage peuvent le sauver.

La Bravoure ne peut tenir contre des Assassins. Une expérience journalière avoit apris ce malheureux secret aux Italiens bien long-tems avant qu'on sçût qu'il y avoit un Roi THEODORE, & c'est à ce secret que ses Ennemis ont recours. Ils ont mis sa tête à prix. Les Prétoriens mirent bien autrefois l'Empire à l'encan, & le vendirent sans en être les Maîtres. Il n'y a rien de tel que les tours extraordinaires, les conséquences qui s'en ensuivent le sont aussi. On va voir un Sujet qui vient de faire serment de fidélité à son Roi, tremper ses mains dans le sang de son Souverain, sans craindre le châtiment des Parjures & des Parricides. On verra bien autre chose, le Crime aura la récompense de la Vertu. Je sai bien que d'un Héros on n'en peut pas faire un Assassin, mais d'un Assassin on en va faire un Héros. Nos Sauvages ne savent pas ces secrets, mais il est bon d'ignorer quelque chose.

Si ce Roi eut eu le bonheur de se trouver à la tête d'un Peuple que son Dieu a abandonné pour ses crimes, & qui se trouve aujourd'hui répandu par toute la terre, où on ne le tolère que pour le rençonner & humilier son orgueil; si dis-je THEODORE se fut trouvé à la tête des Juifs, son règne eût été bien plus tranquile. Un Roi élu par ce Peuple étoit Roi dans les formes, on ne lui demandoit pas plus s'il étoit fils de Roi qu'on le demande aujourd'hui à l'Empereur des Perses. DAVID étoit aussi réellement Roi que SALOMON. Mais cette loi a resté en Asie, & a été

a été abrogée en Europe, pour faire place à une nouvelle, qui ne favorise pas l'Election Populaire. Je pourrois te citer une foule de Rois malheureux, parce que leurs Droits étoient fondés sur ce vieux Dicton. *Vox Populi Vox Dei.* Ce n'eſt qu'en Corſe que ce Proverbe eſt en uſage, on va leur apprendre à parler un langage nouveau, & leur montrer que la Voix de Dieu & celle du Peuple ſont deux. Je ne ſuis qu'un ſimple Sauvage moi, & j'y trouve une grande différence.

Je n'entens parler ici que des affaires des Corſes. On trouve du myſtère dans tous ces évènemens, on en trouve jusques dans le nom de leur Roi, chacun raiſonne à ſa fantaiſie ſur cet article, les uns le louënt, & les autres le blâment. Pour moi je fais comme les anciens Eſpagnols, j'attens l'évènement, pour dire un tel fut ſage en tel tems, & fou en tel autre. Tout ce que je puis t'en dire pour le préſent, c'eſt que ce Roi s'eſt montré intrépide, rien n'a pu ébranler ſon courage. *Qui craint la mort n'eſt pas digne de vivre*, c'eſt la réponſe qu'il a fait à quelques Amis, qui lui conſeilloient de préférer une vie tranquile à une vie pleine d'agitations & de troubles. Le fameux PYRRHUS mépriſa un ſemblable conſeil, que lui donnoit un de ſes Confidens, & fut ſe faire caſſer la tête par une Femme dans Argos. Qui ſait ce qui arrivera au Guerrier dont je te parle? Porte-toi bien.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE VIII.

ZAKARA à KAROKAJO.

DAns ma V. *Lettre* je t'ai dépeint d'après nature les deux Divinités qui ſe diſputent l'encens de l'Europe depuis deux-cens Ans, qu'elles ont arboré leurs étendars l'une à l'oppoſite de l'autre. Il y a dans leur procédé quelque choſe d'extraordinaire. Elles ſe gouvernent toutes deux par une eſpèce de pôlitique, dont je ne puis découvrir les reſſorts. Ce ſeroit-là une découverte d'importance, mais malheureuſement je ne

puis m'adreſſer qu'à des gens qui n'en ſavent pas plus que moi.

On a vu bien des fois leurs Dévots ſe battre comme des Enragés, & s'égorger les uns les autres dans un Champ de bataille pour la gloire de leurs Dieux, ſans qu'on ait vû ces Dieux ſe préſenter à leur tête pour prendre part à leur querelle. Toujours animés d'un zèle furieux, les Partis, tantôt victorieux & tantôt vaincus, ont porté le fer & le feu dans les Temples que ces Dieux avoient fait bâtir pour y faire leur réſidence, afin d'être plus à portée d'écouter les plaintes & les requêtes de leurs Dévots, & d'y répondre ſelon qu'ils y aviſeroient.

Ces Lieux reſpectables où réſidoit la Divinité, ont ſupporté le plus grand poids de la fureur de leurs Ennemis victorieux, on les a profanés, on a renverſé leurs Autels, & détruit entièrement les Temples mêmes, ou ſi on en a conſervé quelque choſe, ce ſont des Maſures ſuperbes, qui ne ſubſiſtent que pour inſulter à la gloire du Dieu du Parti vaincu. Peut-être te figures-tu de voir ces Dieux éperdus chercher, au milieu des flammes, un paſſage pour ſe dérober à la rage de leurs Ennemis. Rien moins que cela. Tout eſt ici extraordinaire. Rien ne ſe fait dans l'ordre naturel que nous voyons en Amérique.

Tu n'as que des yeux foibles, qui ne ſauroient voir les prodiges que j'ai vu ici. Je veux te faire préſent d'une paire de ces yeux perçans qu'on a inventé en Europe; on les appelle *Microscopes*, & *Téleſcopes*. Tu pourras voir alors ce qui ſe paſſe dans la Lune, & découvrir bien des choſes au Firmament, que tes ſimples yeux n'auroient jamais pu

pû y voir. Tu pourras voir l'ame d'un Ciron dans le corps de ce petit animal. Tu la verras attentive à renvoyer les esprits vitaux dans les endroits où il en eſt beſoin. C'eſt avec ces yeux perçans, que des Curieux ont contemplé les embraſemens de ces Temples, pour voir s'ils n'en verroient pas ſortir les Génies tutélaires. Il faut encore travailler à nouveaux frais avec ces yeux perçans. On n'a rien vu, & pour voir la Divinité ils n'ont pas plus de force que les tiens.

Ces orgueilleux Savans ont dit tout net, *Je n'ai rien vu ſortir, donc il n'y avoit rien.* Cela ſeroit bien raiſonné pour un Juge du Palais, qui ne reçoit que les preuves *de viſu & auditu*, c'eſt-à-dire des témoignages ſurs & certains. On auroit beau dire à ces Meſſieurs, un tel a commis un meurtre en tel tems & en tel endroit, j'en ſuis aſſuré. Tout le monde regarde pour voir ſi l'Accuſé étoit alors dans l'endroit marqué: on n'y trouve, ni Meurtrier ni Homme aſſaſſiné, & l'on ſait qu'ils ſont vivans ailleurs. Mais tout cela ne fait rien. Mon témoignage eſt certain, je l'ai vu par les yeux de la Foi, qui ſont bien plus infaillibles que ceux du Corps. Ces judicieux Magiſtrats regarderoient comme fou cet Illuminé de la Foi, & il ſeroit fort heureux s'il en étoit quite pour cela.

Mais il n'en eſt pas de-même du Tribunal de la Religion. J'ai penſé être brûlé vif moi pauvre ignorant Américain, pour m'être imaginé qu'on pouvoit faire valoir en tout tems un témoignage *de viſu*. J'ai été à l'Egliſe, pour voir ſi j'y verrois ce Dieu de la Meſſe que tout le monde y voit & n'y voit pas. J'ai dit avec cette naïveté natu-

relle de notre Païs, je n'y vois rien, je n'y vois point de Dieu. Jusques-là on plaignit mon triste sort. C'eſt dommage, dirent les Dévots, que ce pauvre homme ne ſoit pas illuminé.

J'ai été plus loin, j'ai voulu faire le raiſonneur, j'ai dit, *Je n'y vois point de Dieu, donc il n'y en a point.* Il faut que vous ſoyez fous vous autres pour..... On ne me donna pas le tems d'achever, on ſe jetta ſur moi, j'allois être mis en pièces ou réduit en cendres, lorſqu'un Huguenot Catholique me donna le meilleur conſeil du monde. Dites ſeulement que vous étiez aveugle, mais qu'à-préſent vous voyez.

Tu ſais, Cher KAROKAJO, que je n'aime pas à mentir; j'aimerois mieux mourir, que de dire une menterie entière; enfin, dis-je à mon Avocat, qui l'étoit réellement & bon Avocat, quoiqu'il ne fût pas gradué, s'il ne faloit qu'une demi-menterie pour me ſauver, je m'y déterminerois. Il n'en faut pas davantage, me dit-il: Dites ſeulement *j'y vois*, & dans le cœur achevez *comme dans un four*. Le conſeil a réuſſi.

J'ai depuis remercié cent fois cet Auteur de mon ſalut, je lui ai avoué que je n'étois venu ici que pour ſatisfaire ma curioſité & la tienne, & je l'ai prié de vouloir me donner quelques éclairciſſemens. C'en fut aſſez pour le porter à rompre avec moi. Je ſai ce que je ſai, me dit-il, & je n'en fais part à perſonne pour de bonnes raiſons: Mais allez en Hollande ou en Angleterre, vous y trouverez des Docteurs payés pour enſeigner publiquement ce que nous penſons. Cher Ami, me dit-il, je ne puis plus avoir de fréquentation avec vous, je me perdrois, & vous perdrois peut-être vous-

vous-même, nous ne nous sommes plus vu depuis ce tems-là.

Voilà un étrange Païs, & ce que je trouve encore plus étrange, c'est que je ne puis me résoudre à le quiter. Je veux cependant m'instruire pour t'instruire ensuite toi-même, mais je ne puis avoir aucun éclaircissement certain avec les Vivans, par où je me vois obligé d'en chercher parmi les Morts. C'est-là encore une énigme pour toi, mais facile à deviner. Après que les Mortels eurent trouvé l'Art de coucher par écrit leurs pensées dans le même ordre qu'ils les concevoient, non par des Hiéroglifes, mais avec les Caractères dont nous-nous servons, ils firent un Corps d'Histoire pour laisser à la Postérité la connoissance de ce qui s'étoit passé dans les tems antérieurs. C'est bien dommage qu'on n'en ait pas laissé la commission aux Américains, ou bien à des gens qui leur ressemblent, & qui se feroient scrupule de dire plus de la moitié d'une Menterie: on ne seroit pas si incertain, pour porter un jugement sur les choses mêmes les plus récentes. On peut cependant parvenir à une certitude morale, pourvu-qu'on veuille regarder tout sans prévention. C'est ce qui me reste encore; car pour de la hardiesse & de la liberté, je n'en ai plus qu'avec toi.

On seroit trop heureux dans ce Païs, si l'on y jouïssoit de cette Liberté de conscience dont on jouït en Amérique. Rien n'égaleroit la gloire des François, s'ils pouvoient secouër le joug pesant de la Superstition. Toutes les preuves que je pourrois t'en donner, n'égaleroient pas celles que tu pourrois avoir d'un coup d'oeil, si tu étois

à Paris. Leur induſtrie étale par-tout des Chefs d'Oeuvre, qui ſemblent avoir été travaillés par des Mains Divines.

Le Marbre, le Bronze, la Toile y ſont travaillés avec tant d'art, qu'il ſemble n'y manquer que la parole. La Magnificence, l'Ordre, & la Commodité de leurs Bâtimens, ſurpaſſent tout ce que les plus habiles Architectes ont inventé en Amérique. Un Sauvage n'eſt pas capable de faire la deſcription de toutes les Merveilles qu'on voit ici. Il ſemble que la Nature & les Elémens obéiſſent à la main de ce Peuple, il fait remonter les torrens à leur ſource, & ſe ſert de leur propre force pour les faire paſſer par-deſſus les montagnes.

Les François ont un eſprit vif, pénétrant, qui vient à bout de découvrir ce qu'il y a de plus caché dans les Secrets de la Nature. Il n'y avoit que la Superſtition & la Prévention pour de vieilles Maximes, qui pûſſent donner une entorſe à leur eſprit, & les rendre ridicules à toutes les Nations de la terre. Il n'y a point de Peuple au monde en qui on voie un mêlange ſi extraordinaire de Sageſſe & de Folie.

Les Nations futures ne pourront jamais croire, que ce Peuple ait été ſi ſage & ſi fou tout-à-la-fois. Ils reſſemblent aux Egyptiens du tems de SESOSTRIS, qui faiſoient trembler les Nations les plus reculées, tandis-qu'eux-mêmes trembloient aux pieds de la Figure d'un Animal élevée ſur leurs Autels. On voit ici ce Peuple inſenſé ſe proſterner aux pieds d'un Autel, qui n'eſt enrichi que de la Figure de St. Roch & de ſon Chien. Là une foule de Dévots viennent manger

ger un Dieu caché ſous la Figure d'un Morceau de Pain avec le même appétit, que les Egytiens mangoient un Dieu caché ſous la Figure d'un Oignon. Et ceux-ci, encore plus fous que les Anciens, ôſent apeller les autres inſenſés: comme s'il étoit plus ridicule d'adorer un Dieu caché ſous la Figure d'un Oignon, que de le manger ſous la Figure d'un Morceau de Pain, ou de placer ſur des Autels la Figure d'un Chat, que d'y mettre celle du Chien de St. *Roch* ou celle du Cochon de St. *Antoine*.

Les Egyptiens firent écorcher tout vif un Soldat Romain, pour avoir donné un coup de fouët à un Chat; & ce Peuple brûle vif un Huguenot, qui dit ſimplement qu'il eſt ridicule de placer ſur un Autel la Figure d'un Animal, ou quelqu'autre Image, parce que le Dieu d'*Abraham*, d'*Iſac* & de *Jacob*, a fait un Commandement exprès à ſon Peuple, & qu'il lui a dit. „ Tu ne te feras aucune image taillée des choſes qui ſont là-haut au Ciel, ou ici-bas ſur la „ Terre, ni de celles qui ſont au-deſſous de la „ Terre. Tu ne te proſterneras point devant elles, ni ne les ſerviras. Car je ſuis l'Eternel „ ton Dieu, le Dieu fort qui eſt jaloux, puniſſant l'iniquité des Pères ſur les Enfans, & faiſant miſéricorde en mille Générations à ceux „ qui m'aiment & qui gardent mes Commandemens ".

Ta ſurpriſe ſera bien plus grande, lorſque tu ſauras que ceux qui placent la Figure d'un Chien & d'un Cochon ſur les Autels, ſont les prémiers à dire que c'eſt leur Dieu qui a fait ce Commandement, & non le Dieu des Huguenots. Cela veut

veut dire que le Dieu des François fait des Commandemens, & que ſes Ennemis les obſervent. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & dis-moi ſi l'on doit faire plus de cas de la Religion d'un Peuple qui desobéït à ſon Dieu, que de la Fidélité d'un Sujet qui mépriſeroit les Ordres de ſon Roi.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire
dans le Pyl-Steeg.
1758.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE IX.

ZAKARA à KAROKAJO,

IEs Femmes de ce Païs ſont auſſi belles qu'elles veulent l'être, elles ont un teint de lis & de roſe lorſqu'elles veulent, il ne leur en coute que deux heures de tems pour faire ces prodiges. Si tu avois vu une Femme du bel air avant de s'être miſe à ſa toilette, tu ne pourrois t'imaginer que ce fût-là cette Beauté dont on parle tant: & ſi tu la voyois deux heures après, ta ſurpriſe ſeroit bien plus grande encore, tu ne pourrois croire que l'Art fût capable de faire des changemens ſi extraordinaires.

Un Homme de condition ſe couche le ſoir avec une Femme qui l'eut diſputé à la fameuſe *Hélène*, dont la beauté fut ſi fatale au Royaume de *Priam*. Mais quelle doit être ſa ſurpriſe, quand il voit à ſon réveil cette Beauté changée en un Monſtre hideux, plus horrible que la tête de *Méduſe* gravée ſur l'égide de *Pallas*! Tu te repréſentes peut-être cet Homme épouvanté fuir dans les appartemens les plus reculés de ſa maiſon, s'imaginer que quelque *Jupiter* lui a joué un tour ſemblable à celui d'*Ixion*, ou qu'il a embraſſé quelque choſe de plus ridicule qu'un nuage. Voilà les idées qui ſe préſentent d'abord à un Sauvage, qui n'eſt point habitué à voir des prodiges, & qui n'a jamais rien vu que ce qui ſe paſſe dans l'ordre naturel. Il n'a jamais reconnu aucun changement dans le teint ou dans la couleur d'une Américaine à ſon lever: s'il y trouve quelque choſe d'extraordinaire, c'eſt que la ſatisfaction de ſa nouvelle Mariée répand de nouvelles graces ſur ſon viſage à ſon réveil. Un Européen ſeroit auſſi ſurpris de trouver ſa nouvelle Epouſe plus belle à ſon lever, qu'un Américain pourroit l'être de voir une belle Femme métamorphoſée en guenon pendant l'obſcurité de la nuit.

Ne vas pas t'imaginer que ce ſoit-là une règle ſi générale, qu'elle n'ait point d'exception. Toutes les Femmes ne ſont pas également habiles. Elles ne ſavent pas toutes ſe faire un nouveau viſage, & réparer le dommage que les années ont fait à l'éclat de leur teint. Il n'y a que les Dames du bel air qui ſachent faire de telles merveilles. La Femme d'un Artiſan, la Villageoiſe, ne ſavent ce que c'eſt de paroître plus belles que la Nature ne les a faites. Elles manquent de ces agrémens empruntés, parce qu'elles n'ont pas

pas dequoi les payer. S'il s'en trouve parmi elles quelques-unes qui imitent les Dames du bel air, c'eſt que leur ambition les porte à vouloir plaire à d'autres qu'au Petit-Peuple.

Un Homme de qualité ne refuſe jamais d'encens à la Beauté. Si la Griſette eſt plus belle que la Dame de Cour, elle aura la Pomme d'Or, *detur pulchriori.* On ne ſe deshonnore point ici en voltigeant de Belle en Belle. L'inconſtance des Hommes porte le titre honnorable de Galanterie, & c'eſt pour fixer leur légèreté, que les Femmes ont inventé le moyen extraordinaire de ſe faire tous les jours un nouveau viſage. Voilà les armes qu'elles ont coutume d'employer, pour faire des conquêtes & pour les conſerver.

Un Héros ne perd rien de ſa gloire, s'il ſe laiſſe vaincre par des armes ſi foibles. On a vu des *Hercules* de nos jours s'en faire autant de céder aux charmes d'une *Omphale* plâtrée, que d'abbattre les têtes renaiſſantes de l'*Hydre.* On trouveroit ridicule qu'un Juge fît plus de cas des raiſons d'un Avocat, que du coup d'œil gracieux d'une belle Femme. Si un Homme élevé en Dignité veut faire le fort, & réſiſter à la puiſſance des attraits qu'une habile Femme a ſçu placer ſur ſon viſage, ne t'imagine pas qu'on lui faſſe beaucoup de grace: on dit qu'il n'a jamais été homme, ou qu'il a ceſſé de l'être. Je ne ſai ſi ce raiſonnement eſt bien juſte: mais tout le monde convient, que le plus ſûr moyen d'obtenir une Charge, un Bénéfice, c'eſt de les faire ſolliciter par une Femme qui ſort de ſa toilette: l'expérience a ſi ſouvent démontré ce fait, qu'il ſeroit ridicule de s'amuſer à le prouver.

La Beauté a eu de tout tems un grand aſcendant ſur l'eſprit & ſur le cœur des Hommes, ils

ont toujours fait plus de cas des attraits de *Vénus* que de la ſageſſe de *Minerve*. Les Femmes ont trop ſenti la force de leurs charmes, pour négliger de les cultiver. Elles ont tourné toute la force de leur eſprit de ce côté-là. Elles ſe ſont attachées à ſe rendre belles, & ont porté cet art au plus haut point de perfection. Ce trait ſeul eſt capable de démontrer, qu'il n'y auroit rien qui pût réſiſter à l'activité de leur génie, ſi elles vouloient faire eſſai de leurs forces.

Quoique par les Lois du Gouvernement de ce Païs les Femmes n'ayent point l'avantage de monter ſur le Trône, & de s'aſſeoir ſur les Sièges de la Juſtice, ou de commander à la tête des Armées, leur pouvoir n'en eſt pas moins grand, elles ont part aux plus grands Evènemens. Tu pourras facilement le concevoir, ſi tu viens à conſidérer qu'une Femme qui s'eſt renduë maîtreſſe de l'eſprit & du cœur d'un Général, ou d'un Homme qui eſt à la tête des Affaires, doit avoir autant d'influence ſur leurs actions, qu'un Joueur de Marionettes en a ſur les mouvemens extraordinaires de ſes poupées.

On voit de tems en tems un petit nombre de Sages, ſe recrier contre de tels abus. On les entend chanter victoire, parce qu'ils s'imaginent que nous ſommes venus à ces tems heureux qu'a prédit *Virgile* dans ſes *Eglogues*. Ils diſent que le Siècle d'Or, qu'on a ſi long-tems attendu, eſt enfin venu. Cette illuſion vient de ce que ces tems-ci ſont plus heureux que les tems paſſés, & qu'on voit quelques-uns de ces Arbitres de la Terre s'élever au-deſſus de la ſageſſe de SALOMON, & en avoir les vertus ſans en avoir les défauts. On les voit ſuivre un ſiſtême nouveau. Les intrigues des Femmes n'ont plus d'influence

dans

dans les grand desseins de l'Etat. Voilà, dit-on, pourquoi tout réussit.

Les desseins des Grands sont cachés, Cher KAROKAJO, & les plus Clairvoyans ne peuvent en sonder les profondeurs, on n'en voit que les effets, voici tout ce qui en paroît actuellement. La sagesse de ceux qui sont à la tête du Gouvernement, exécute des desseins que tous les Héros du tems passé, & des Armées de 700000. hommes entreprennent sans succès. C'est-là la moindre des merveilles qu'on voie aujourd'hui. La Face du Royaume a changé du tout au tout. On a rétabli le Commerce, la Navigation, les Finances. Enfin ce Royaume où les Affaires paroissoient si délabrées, a passé tout-à-coup au point le plus florissant où puisse parvenir une Monarchie. Il se soutiendroit toujours dans ce point d'élevation & de gloire, si les Auteurs de son bonheur ne cessoient jamais de vivre, ou qu'ils tinssent toujours la même conduite.

Ne crois pas, Cher KAROKAJO, que je te déguise la vérité. Je te parle en véritable Sauvage, & si je te raconte des choses extraordinaires, sache qu'elles n'en sont pas moins vraies pour cela. Je regarde toujours les choses avec un œil desintéressé. Et si je m'attache si fort à détruire les soupçons que tu pourrois avoir de ma sincérité, c'est que je te raconte des choses qui sont réellement vraies sans avoir beaucoup de vraisemblance. Les Sages célèbrent le bonheur de leur siècle, ils s'imaginent de voir bientôt le bon exemple de leurs Chefs, faire des changemens aussi extraordinaires dans le cœur & dans la conduite des autres Membres de l'Etat, qu'ils en ont fait dans la situation extérieure des Affaires du Royaume. Mais ces Sages se trompent. Il est

vrai que la conduite des Grands d'un Etat a une grande influence ſur celle des Particuliers, mais c'eſt lorſqu'elle n'eſt pas bien règlée. Si elle eſt ſans reproche, on admire des modèles ſi extraordinaires, mais on ne les imite point.

Les Dames vont toujours leur train. Elles ſeroient bien fâchées d'épargner un peu de Blanc ou un peu de Rouge, pour appaiſer ces caquets. Elles ſe moquent des ſottes réflexions des Philoſophes, & diſent que c'eſt pour ſe venger du mépris que le Beau Sexe a pour eux, qu'ils philoſophent aujourd'hui ſi ridiculement ſur les cauſes & ſur leurs effets. Il faut être Philoſophe, diſent-elles, pour s'imaginer que la Proſpérité d'un Etat vient de ce que les Intrigues des Femmes n'y ont aucune part. Elles ſentent bien toute la malice de ces Obſervations Philoſophiques. C'eſt leur reprocher indirectement de n'avoir pas aſſez de beauté, ou de n'être pas aſſez habiles pour ſe rendre belles. Mais j'en ſai mieux la véritable raiſon, que tous ces gens-là. C'eſt que les vrais Sages, & les véritables Maîtres, n'en ont pas beſoin.

Il n'y a point de Peuples ſi ennemis l'un de l'autre, que les Femmes & les Philoſophes. Une Femme ne ſauroit trouver rien de plus injurieux que le nom de Philoſophe, pour marquer le mépris qu'elle a pour ceux qui ont fait l'Obſervation dont je te parle. Les autres diſent ſeulement, ce ſont des Femmes qui parlent, c'eſt tout dire. Je t'avouérai que je ne trouve rien de plus glorieux que ces deux titres; & je ne puis comprendre comment il ſe peut faire qu'on emploie des termes reſpectables pour s'injurier. La Langue du Païs eſt pourtant aſſez riche, pour en fournir de plus ſignificatifs.

Je

Je ſai que les Dames ne les ignorent pas. Il y a quelque tems que je fis un petit voyage avec *Lucius*. Nous arrêtâmes nos places dans le Coche, & partîmes avec une Dame & une Nourriſſe. C'eſt-là que j'apris la différence des viſages poſtiches, & des viſages naturels. La Villageoiſe n'avoit rien de desagréable, mais auſſi elle n'avoit rien de parfaitement beau, parce qu'elle n'avoit rien d'artificiel. La Dame avoit un de ces viſages faits au pinceau, qui ne le cèdent en rien à la beauté même. Son génie ſembloit le diſputer à la beauté de ſon viſage. J'étois tout étonné, de voir tant de perfections raſſemblées dans une ſeule perſonne. Mais je ne fus pas longtems à m'appercevoir, que tout eſt poſtiche dans ce Païs. Les Beautés de l'Eſprit le ſont comme celles du Corps. Lorſque nous fumes arrivés à l'Auberge, nous paſſâmes une partie de la nuit ſans penſer que nous devions partir de grand matin. A-peine étois-je endormi, qu'on vint me réveiller. On eut bien de la peine à faire lever la belle Dame, parce que les Belles de ce Païs ſont accoutumées à ſe coucher tard, & qu'elles ne le ſont point-du-tout à ſe lever matin. On lui dit que le Coche ne pouvoit plus attendre. Elle eut beau faire & beau dire, il fallut partir avant de ſe mettre à ſa toilette, il n'en fallut pas davantage pour lui renverſer la cervelle.

Cette bouche, qui le jour avant ne s'ouvroit que pour dire des ſaillies d'eſprit, ne s'ouvrit alors que pour dire des injures & des groſſièretés de Harangères. Elle inſulta la Servante, l'Hoteſſe & le Cocher, & entra dans le Coche ſans nous ſaluer, quoique nous lui eûſſions fait cette politeſſe de cérémonie, qui eſt fort différente de nos uſages. Nous avions déja fait une lieuë dans cette

te eſpèce de maiſon mouvante, ſans nous dire un ſeul mot. Je ne pouvois pénétrer la cauſe d'un changement ſi extraordinaire, j'allois me riſquer à le demander lorſque le jour me l'apprit. Ce fut alors, Cher KARQKAJO, que ma ſurpriſe fut grande. La belle Dame reſſembloit à un Spectre qui ſort du tombeau. Un mot lâché imprudemment fit encore une métamorphoſe plus extraordinaire. Où a reſté la belle Dame que nous avions hièr, dit la Villageoiſe, nous ne la voyons plus? Ce fut alors que nous vîmes cette Beauté transformée en Furie d'Enfer. Elle vomit contre la Villageoiſe les injures les plus groſſières & les plus indécentes. La querelle alla ſi loin, que nous eûmes bien de la peine à les empêcher de ſe détignonner. La rage & le deſeſpoir faillirent à ſuffoquer cette Femme déſolée. Elle s'évanouit, & nous eûmes bien de la peine à la faire revenir. Elle fut obligée de reſter à la prémière Auberge. Nous continuâmes notre route, ſans nous occuper d'autre choſe que des métamorphoſes extraordinaires qu'on voit ici dans les viſages des Femmes. Porte-toi bien, Cher KARQKAJO, & n'imite jamais les Gens de ce Païs, qui offrent à un beau Maſque l'encens qui n'eſt dû qu'à la Beauté.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE X.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE suis enfin parvenu à savoir la différence qu'il y a entre les Grands & les Petits. C'est une connoissance où l'on ne parvient pas si facilement. Tu ne pourrois distinguer ces Géans d'entre les Pigmées, s'ils n'étoient plus dans le lieu qui les élève. Tu ne saurois même en avoir une idée juste, qu'en renonçant à ces idées de Grandeur que la Raison de l'Amérique te donne.

Ce n'eſt ni dans la taille du Corps, ni dans celle de l'Ame, que conſiſte la Grandeur de ce Païs; car il arrive fort ſouvent que les Grands ont les plus petits corps, & les Ames ſont ici toutes égales. Si l'on dit quelquefois, un tel a fait cela par grandeur d'ame, il faut entendre qu'un tel a fait cela par une grandeur d'ame qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur; car la plus grande de toutes les Ames de ce Païs n'a aucune de ces grandeurs, & ne paſſe pas celle d'un point indiviſible.

Ne t'imagine pas non-plus que la Grandeur des Grands conſiſte communément dans le Mérite ou dans la Vertu. Il y en a grand nombre qui n'ont ni l'un, ni l'autre: mais ceux qui ont ces qualités, ſont des Hommes réellement plus grands que tous les Grands de l'Amérique, quand même ils ſeroient montés les uns ſur les autres, comme ceux qui enlevèrent les Sabines. Il faut ſéparer de ce calcul quelques Grands, que leur ſageſſe a élevés, & qui du lieu ſublime où ils ſont, règlent & conduiſent le reſte de la troupe des Grands & des Petits. La Nature ne produit que rarement des gens de cet ordre. Ne t'aviſe pas d'y trouver à redire, car il n'y a rien de plus ſagement conduit. Un ſeul Grand de cette eſpèce ſuffit dans un Royaume, & s'il y en avoit deux ou trois, il y en auroit pour le moins un de trop. Il ne s'agit pas à-préſent de te prouver cette vérité, que l'expérience a démontrée ſi ſouvent. Rome fut malheureuſe ſous le TRIUMVIRAT, & au comble de ſa gloire & de ſon bonheur ſous AUGUSTE.

La Grandeur des Grands dont je parle, a toute

te l'encolure de la Petiteſſe, que nous reconnoiſſons dans les Hommes de l'Amérique. Tu es grand toi! parce que tu as une taille avantageuſe, & que tu ſais te ſervir de la force & de la vigueur de tes membres. Ici tu ſerois petit, ſi tu t'aviſois d'uſer de tes bras pour t'habiller, de tes pieds pour marcher, on ne te prendroit alors, tout au plus, que pour un petit Bourgeois. Pour être Homme d'importance, il ne faut point avoir de membres pour les employer aux uſages auxquels la Nature les a deſtinés. Il faut avoir une Ame qui ne ſache ce que c'eſt que l'aplication d'eſprit à des choſes utiles, mais qui reſte plongée toute ſa vie dans une molle indolence, & qui ignore même l'uſage de ſes facultés. Il faut trouver des bras étrangers, qui faſſent ce que tu devrois faire toi-même. Il faut payer des jambes, qui puiſſent te porter ou te traîner auſſi vite que tu voudras. Il faut avoir une Ame qui ne faſſe rien, mais qui ſoit aſſez heureuſe pour en trouver d'autres qui lui prêtent leur eſprit. Il faut qu'elle ignore les Sciences, pourvu-qu'elle en trouve d'autres qui puiſſent les aprendre pour elle. Il n'y auroit pas grand mal quand on ſeroit réellement ſot, cela n'eſt rien, pourvu-qu'on trouve des Eſprits à gages qui vendent leurs lumières. Enfin pour être Homme d'importance, au-delà même de ce qu'il faut, ce ſera aſſez de ſavoir lire paſſablement, & de ſavoir aſſez écrire pour ſigner ſon nom d'une manière que les plus habiles ayent de la peine à le déchifrer. Voilà le portrait de la Grandeur des trois quarts & demi des Grands de ce Païs.

La Raiſon Civiliſée n'en reconnoit pas d'autres pour l'ordinaire, & ſi ta Raiſon Sauvage n'eſt pas encore en état de juger de l'excellence des Grands de ce Païs, j'y joindrai encore quelques traits, pour te faire ſentir au-moins une partie de leur importance. Les Grands de ce Païs ſavent bien boire, & bien manger. Ils emploient pour cela une multitude de Docteurs, qu'on appelle Cuiſiniers, Docteurs en ſoupe ſalée: mais ils ſavent bien plus que cela; car ils ſavent aprêter pour une ſeule perſonne, une diverſité prodigieuſe de mets, qui pourroient ſuffire à nourrir une Compagnie de Grenadiers, bons baffreurs pour l'ordinaire. Tu vois que c'eſt aſſez bien s'y prendre, pour empêcher leur Maître de mourir de faim, auſſi ſont-ils bien payés pour cela. On leur donne de bons gages, & non cinq ou ſix ſous par jour, comme à un Grenadier, qui ne ſait qu'expoſer ſa vie pour le ſalut de ſon Roi & de ſa Patrie.

Ne vas pas t'imaginer qu'on néglige l'éducation des Grands. On leur aprend de belles choſes, ſans compter celles qu'ils aprennent d'eux-mêmes. On leur enſeigne à ſe ſervir de leurs bras & de leurs jambes, pour des uſages que la Nature, après des milliers de ſiècles, n'auroit pas eu l'eſprit d'imaginer. Elle avoit apris aux Hommes l'Art de marcher, de courir, de ſauter: mais y a-t-il-là quelque choſe qui diſtingue l'excellence des Grands d'avec la baſſeſſe des Petits? On a bien redreſſé la Nature. On lui a apris que les Grands ne devoient pas marcher mais danſer, & je trouve cela fort raiſonnable; car il y a bien de

de la différence, entre marcher uniment comme un ſimple Bourgeois, ou ſe mouvoir par méthode, & ne ſavoir que faire le Pas du Menuët ou du Rigaudon. Je préfère cette manière à l'autre. J'ai pris un Maître qui m'enſeigne à me défaire des allures de la Nature. C'eſt dommage que tu ne ſaches pas cela toi, car c'eſt fort divertiſſant, & il faut le ſavoir abſolument pour être de miſe. Les Docteurs de cette Science ſont tous de pauvres Quiſtres, mais ils portent l'épée, parce que cette Profeſſion eſt une branche de la Science noble; car il y en a ici de deux ſortes. Tout ce que j'y trouve de mal, c'eſt que le Bourgeois & l'Artiſan un peu aiſé s'aviſe auſſi de trancher du Grand Seigneur à cet égard. Si j'avois du crédit ici, je m'oppoſerois bien à cet abus, qui ne tend qu'à confondre l'excellence des Grands avec la baſſeſſe des Petits.

Mais ce n'eſt pas-là le plus beau caractère des Grands. Ils ſont polis entr'eux, & même à l'égard du Bourgeois, lorſqu'ils veulent lui emprunter de l'argent. Entr'eux ils ſe font mille complimens ſur leurs belles qualités. Mr. danſe bien par-dà... Mr. vous bûtes hier comme un d... Vous faites bien les honneurs de la table; tous vos Conviés étoient ſi ivres qu'ils ne pouvoient déſerrer les dents, & vous n'aviez qu'une petite pointe de vin: je donnerois mille écus mord.. mille écus! de pouvoir boire comme vous. Mais avec leurs Inférieurs, ils ſavent ſe faire valoir d'une autre manière. Un Homme de bon ſens demande-t-il à leur parler; c'eſt beaucoup s'il y parvient, quoique la choſe ſoit facile pour ceux qui ſavent

les allures. Il n'y a qu'à graiſſer la patte à des laquais, ce ſont-là les habiles gens qui vous font valoir; car vous n'avez auprès de leur Maître, que le crédit & le mérite qu'ils voudront bien vous prêter. L'Homme de bon-ſens eſt admis, on lui dit fièrement, *Dites vite ce que vous avez à dire, car je ſuis preſſé.* Le Grand vous écoute, ou fait ſemblant de vous écouter, & pour ne pas dire oui ou non mal-à-propos, il vous quite, & dit, *nous verrons.* Il va chercher ſon eſprit dans un autre Apartement, & il le trouve juſtement dans ſon Bureau. Cet eſprit s'apelle Mr. le Sécretaire, qui de tous les eſprits eſt le plus pénétrant, & qui ſait mieux que ſon Maître ce qu'il venoit lui dire. Il ſe charge de tout, le Grand y conſent, & le tout s'exécute avec prudence. Que Mr. tel eſt un Grand-Homme, dit-on, dans le Public! Qu'il y a de différence entre lui & M. un tel! Veux-tu ſavoir la différence qu'il y a? Le prémier a un Sécretaire qui a de l'eſprit, & l'autre a un Sécretaire qui n'eſt qu'un ſot. Voilà tout le miſtère, il n'y a rien que cela.

Qu'il y a de douceur à être Grand! on peut être ſage & ſavant à bon marché. Il n'y a qu'à ne pas regarder à une dizaine de piſtolles de plus ou de moins, lorſqu'il s'agit d'acheter l'eſprit d'un Sécretaire, & rien n'eſt à ſi bas prix aujourd'hui. Il y a une multitude de ces ſortes d'Eſprits, qui meurent de faim. Il en eſt de ces Gens-là comme des Chevaux; ce ne ſont pas toujours les meilleurs qui mangent l'avoine. Je conſeillerois aux Grands de ne pas prendre ceci comme une comparaiſon, & de conſidérer que la différence n'eſt

n'eſt pas ſi grande d'un Sécretaire à un Cheval. Hé bien! Qu'y a-t-il-là d'extraordinaire? Un Cheval porte le corps de ſon Maître, & quelquefois lui fait faire la culbute. Le Sécretaire porte l'eſprit de ſon Maître, & quelquefois lui en fait faire autant. Si tu étois ici, toi qui es un hardi Sauvage d'Amérique, tu dirois. Allons Mrs. les Grands Seigneurs, voici un avis d'importance qui vaut de l'or. Je ſai que vous ne regardez pas à dix ou vingt piſtolles pour avoir un beau & bon Cheval, faites en autant à l'égard de vos Sécretaires, & jamais on ne dira que votre eſprit a fait la culbute.

Si je ne ſuis pas ſi hardi que toi, Cher KAROKAJO, ne vas pas croire que je ne ſuis pas encore un peu Américain. Quoique je donne à pur & à plein dans les Manières Européennes, j'ai pris comme eux une chevelure poſtiche, qui a peut-être crû ſur la tête d'un Pendu; car ce ſont des cheveux ramaſſés des quatre coins de l'Univers, qu'un Perruquier a ajuſtés ſur une Marotte: mais cela fait bien, & cent fois mieux que la chevelure mal peignée d'un Sauvage. Je paſſe à préſent pour joli homme, parce que j'ai comme les autres des agrémens poſtiches, & que je me ſuis défait des difformités que la Nature avoit attaché à mon viſage. J'ai un Barbier, qui fait m'ôter adroitement la barbe que j'ai au menton; dont je faiſois tant de cas dans mon Païs. Je croyois ſottement que cela donnoit à l'Homme un air mâle, mais préſentement je ne ſuis pas ſi ſot de m'en rapporter à la Nature. Je veux reſſembler à une Femme, moi, & non pas à un Bouc, ou à une Chèvre, qui ont une longue barbe.

barbe. L'Art perfectionne la Nature, cela eſt vrai. Quel dommage qu'elle n'ait pas conſulté le goût préſent de l'Europe, avant de ſe mettre en beſogne! nous ſerions tous plus jolis & plus agréables, que nous ne le ſommes naturellement. Il y a ici une troupe de gens qui ſont très-ignorans, & qui ſont gloire de l'être. Ils ſe nomment eux-mêmes *Capucins indigneux*. Ces gens-là font peur aux Femmes & aux petits Enfans; parce qu'ils portent de longues barbes, & vont pieds nuds, ſans être poudrés & friſés, & ſentent plus le Bouc que l'Ambre-Gris. Ces Miſérables ſont mépriſés. Ils renoncent à l'Amour, & ils ſont bien; car qui en voudroit? à-moins que ce ne fût de vieilles Bigottes, qui n'ont jamais eu de Galands. Mais qu'ils s'aviſent d'en conter à une Fille de l'Opera, on leur préférera un... je ne veux point le dire, il faut ménager ces Meſſieurs.

F. P. N.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire
dans le Pyl-Steeg.
1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XI.

ZAKARA à KAROKAJO.

MA joie eſt grande, Cher KAROKAJO, je crois que je deviendrai ſavant. Il n'y a point de Païs où la Science ſoit ſi généralement répanduë que dans celui-ci. On peut choiſir le genre de Science qu'on veut, ſi on n'eſt pas ſous tutelle. Les Maîtres paſſés dans tous les Arts, ne demandent qu'à trouver des Sujets qui ſoient curieux de les aprendre. Ils ſont aſſez d'accord entr'eux ſur la manière de s'y prendre pour faire des Erudits. Ils demandent

dent en prémier lieu d'être bien payés, cet article ſeul procure bien des agrémens à un Diſciple: celui qui paye le mieux eſt le plus conſidéré, c'eſt à quoi on doit pourvoir ſur toute choſe. Un Maître qui enſeigne un Pauvre Ecolier *gratis*, s'y porte avec autant d'ardeur, qu'un Chirurgien qui feroit la barbe à un Gueux par *charité*.

On demande enſuite de la docilité. Un Maître veut qu'on l'écoute ſans le contredire; & ſi on ne voit pas toujours qu'il a raiſon, il veut qu'on le ſuppoſe, & qu'on ne raiſonne point. Il faut mettre la main à l'œuvre, ne point craindre la peine & le travail, & fréquenter les Experts. Voilà les éclairciſſemens que m'a donné un Docteur, il m'a dit que tous les autres ne m'en donneront pas davantage. Je paſſerois volontiers tous ces articles; mais pour celui-ci, *qu'on ne raiſonne point*, je ne le trouve pas ſi clair que les autres; mais peut-être le prend-on dans un bon ſens.

Si cela eſt, & qu'il n'en faille pas davantage, je retournerai dans mon Païs auſſi chargé de Science, qu'un Hériſſon s'en retourne chargé de Pommes quand il paſſe ſous un Pommier abondant, qui laiſſe tomber une partie des fruits dont l'Automne l'avoit imprudemment ſurchargé, lorsqu'elle ne cherchoit qu'à l'orner & qu'à l'enrichir. Ce Païs-ci eſt l'Automne de l'Erudition & de la Science Ne vas pas croire qu'il n'y ait qu'à ſe baiſſer & en prendre, tu te tromperois groſſièrement. On voit ici des Ignorans, comme en Amérique. Tout ce qu'on en dit, c'eſt que ce ſont des Tentales, qui ſont au milieu du Fleuve ſans pouvoir boire; ou qu'ils s'y ſont pris comme ce ſot Oiſeau de la Fable, qui

qui mourut de faim pour avoir négligé de manger les petits Poissons qu'il pouvoit prendre, sans s'amuser à courir après les gros qu'il ne pouvoit atteindre.

L'Ambition nous fait souvent donner dans des travers ridicules, on veut forcer ses talens. Tel que la Nature avoit fait naître pour une Profession vile, en prend une plus relevée. Voilà le grand abus qui a répandu tant d'Ignorans dans tous les Arts. Les Anciens Egyptiens, & les Chinois, ont voulu éviter cet écueil, & ils sont tombés dans un autre. Ces Peuples vouloient que le Fils du Cordonnier fut Cordonnier comme son Père, & que le Fils de l'Avocat brillât au Barreau. Mais la Nature qui avoit fait *Cicéron* pour être le modelle de tous les Orateurs, fit un *Tusculon*, qui n'a pas resſemblé à son Père.

Je sai que la Nature veut que le Fils d'un Ane soit Ane, & qu'elle ne manque guères à donner des cornes au Fils d'un Taureau. Mais cette Loi ne regarde que les Animaux Brutes. Elle laisse à l'éducation le soin de faire être les Hommes quelque chose de plus, que ce qu'elle les avoit faits. L'évidence de ce principe attire ici des Etrangers des quatre coins de l'Univers, la Science n'y manque pas, il y en a de toute sorte de façons, & le plus difficile seroit d'en compter toutes les espèces subalternes.

Je me suis apperçu que la Science la plus utile à la Société, & celle qui passe pour la plus vile, c'est une Science qu'on a au bout des doigts, & la seule presque dont on puisse voir les productions: c'est la Science du bas étage, ou de ceux qui ne sont pas nobles. L'autre Science est noble, elle opère presque toujours

des merveilles qu'on ne voit pas; & ſans l'autre, c'eſt-à-dire ſans la Science mécanique, la prémière feroit des conquêtes auſſi brillantes que des *Alexandres*, ou des *Hercules*, qui n'auroient ni Soldats ni maſſues.

C'eſt cette Science noble, qui eſt ici eſtimée: mais comme tout y eſt extraordinaire, & que rien presque ne s'y paſſe comme en Amérique, ſi un Savant du bas étage eſt porté dans les Pais étrangers par la fureur des vents & des tempêtes, il ne ſe trouve pas fort en peine: il met la main à l'oeuvre, & c'eſt aſſez pour le tirer d'affaire. Il n'en eſt pas de-même d'un Maître en Science noble. Si le vent de la Fortune le prend ſur les côtes de ſa Patrie & le transporte ailleurs, de quels troubles ſon ame richement parée ne ſe trouve-t-elle pas aſſaillie dans le fort de la tempête! elle ne peut ſe conſoler. Quel dommage en effet, ſi les flots venoient à engloutir des ornemens qui leur ſeroient ſi inutiles! Ah! ſi j'arrivois, dit cette Ame, ſi je mettois ſeulement pied à terre, je ferois des prodiges. Des plaintes ſi touchantes ſeroient capables de calmer la fureur des flots de la Mer, ils ſe calment en effet, l'Ame riche arrive. Tu crois qu'elle va faire des prodiges & des merveilles, & tu ne te trompes pas. L'Ame riche, l'Ame ſpirituelle arrive, & elle meurt de faim.

Il faut bien du tems pour acquérir une ſeule branche de ces ſortes de Sciences, c'eſt-là ce que j'y trouve de plus fâcheux. Dans la Science même du bas étage, après ſix ou ſept ans d'Apprentiſſage, on parvient enfin à être *Compagnon*, c'eſt-à-dire capable de travailler dans la Boutique d'un Maître, & de gagner la nourriture qu'il

qu'il faut pour entretenir la vie de ce Corps mécanique, qui a ſouvent plus d'eſprit que l'Ame noble des autres, s'il eſt vrai qu'on doive juger de l'excellence des Cauſes par les Effets. Contens de pouvoir gagner pour faire bouillir ſon petit pot, un Compagnon chante comme une Calandre depuis le matin juſqu'au ſoir: ſon ame ſe réjouit, tandis-que ſon corps ſe fatigue: il mépriſe alors les Aprentifs, & leur rend parfois quelques tapes que ſon Maître lui avoit prêtées. Morveux d'Aprentif! qui es-tu pour raiſonner? ſais-tu que je ſuis libre moi? Il l'eſt réellement, il peut quitter ſon Maître, & il arrive ſouvent que ſon Maître le prévient, & lui fait l'honneur de le mettre à la porte.

C'eſt alors que le Compagnon réfléchit ſur le néant de ſes grands privilèges; & s'il ne trouve point de Boutique pour y ſervir de Compagnon, il faut s'attacher à une autre branche de Science, & aller vite ſe faire rendre chez un ſecond Maître les tapes qui l'avoient fait chaſſer de chez le prémier. Voilà communément le ſort des Savans mécaniques, ils ne ſont jamais malheureux que par leur faute; & je crois qu'on ne feroit pas mal d'imiter les Anglois, qui font aprendre à leurs Enfans un peu de Science baſſe, au cas que la haute vînt à leur manquer.

Les Savans en Science noble, qu'on apelle Arts Libéraux, ſont en auſſi grand nombre que les autres, & voici l'ordre qu'ils tiennent. Les Eccléſiaſtiques marchent les prémiers. Les Militaires & les Juriſconſultes ont enſuite le pas, ſelon le caprice de la Fortune. Les Médecins du corps viennent immédiatement après, & à leur ſuite viennent les Philoſophes, qui enragés d'avoir le

pas au-dessous de ces gens-là, disent que la Raison les a mis à la suite des autres, à peu près comme elle a mis le Meunier derrière son Ane, pour le redresser s'il s'écarte. Les autres illustres Corps ne se piquent pas de ces traits mordans, parce qu'ils ont tous le titre de Philosophes, & qu'il n'y a qu'un petit nombre de gens faufilés parmi eux, qui n'y ont jamais été placés par la Raison: mais par le caprice bizarre de la Fortune, ce sont ces derniers qui font les sottises qu'on impute souvent à tout le Corps où ils se trouvent malheureusement immatriculés.

Tu ne dois pas être surpris de voir marcher les Ecclésiastiques à la tête de ces Corps illustres, il n'y a-là rien que de naturel. Des gens qui commandent à leur Dieu, qui ont la complaisance de le porter ici, & où il en est besoin. Des gens enfin qui le préservent si prudemment de tous les malheurs qui pourroient lui arriver: car qui sait si les Voleurs, avides des Vases d'Or & d'Argent où ils le renferment, ne l'emporteroient point je ne sai où? & ce malheur est arrivé. Il n'y a pas fort long-tems qu'un nommé *Justus*, Musicien de profession, & qui étoit employé pour règler la Musique d'un Temple du Dieu du Païs, & qui aprenoit dit-on aux Enfans de Chœur bien autre chose que la Musique, fut cassé aux gages pour cela. Il fut chez un Curé de Saintonge, qui l'acceuillit fort charitablement. Cet Ingrat porta la scélérateſſe à un point d'énormité qui passe l'esprit humain: il entra de nuit dans l'Eglise du Curé, força la porte du Tabernacle où résidoit le Dieu de la Paroisse, & emporta les Vases Sacrés, & le Dieu qui y étoit. Le Voleur fut pris, ayant en-

encore le Dieu dans ſa poche de veſte: on le traduiſit dans les priſons du Parlement de Bourdeaux, d'où il ne ſortit que pour être brûlé vif. Il le méritoit, il n'y a perſonne qui puiſſe le nier. Mais le Dieu n'avoit-il pas un peu tort?

Quoi! il pourra régir la Terre & les Cieux! il pourra commander aux Foudres & aux Tempêtes! il pourra, s'il veut, confondre les Elémens, & il n'ôſera réſiſter à la main d'un Voleur, qui vient l'inſulter d'une façon ſi impie! Quoi! ce ſera ce Dieu Fort qui faiſoit dire autrefois à ſes Prophètes. „ Allez! oppoſez-„ vous à ces Dieux qui ne ſont point Dieux, „ qui ont des yeux & qui ne voient point, qui „ ont des oreilles & qui n'entendent point, „ qui ont des bras & qui ne peuvent les lever „ pour ſe défendre! Allez! & dites à leurs Ado-„ rateurs, ces Dieux-là ne ſont point des Dieux, „ & s'ils le ſont qu'ils parlent, qu'ils ſe vengent, „ qu'ils ſe défendent!

Si c'eſt-là ce Dieu Fort d'autrefois, qu'en devons-nous penſer? Eſt-il devenu imbécille? N'avoit-il pas aſſez de force & de puiſſance autrefois, pour faire dire à ſes Dévots des choſes qui en établiſſant alors la force de ſes Droits, ne devoient ſervir dans la ſuite qu'à les détruire. Si cela étoit arrivé dans nos Forêts de l'Amérique, il ſe ſeroit trouvé des *Ajax* qui lui auroient déjà dit. „ Lâche Dieu défens-toi, ſi tu es un Dieu „ plus fort que les autres! Sache qu'un Dieu qui „ ſe laiſſe mettre dans la poche d'un Voleur „ eſt auſſi mépriſable, que celui qui ſe laiſ-„ ſoit mettre ſous les jupes de la Femme de „ Jacob!

Non!

Non ! ce n'eſt point-là ce Dieu Fort d'autrefois, je ne ſaurois le croire ! Le Dévot qui m'enſeigne, me trompe ! C'eſt un Dieu tout autre, & qui ne mérite pas ce nom ! Mais laiſſons ce Dieu agir à ſa fantaiſie. Contentons-nous d'adorer celui qui du haut des Cieux regarde avec indifférence les actions des Hommes, & qui ſaura s'en faire rendre compte quand il voudra. Il eſt ſi élevé au-deſſus des Hommes, qu'ils ne peuvent lui faire aucun mal. Leurs paroles & leurs regards ne peuvent monter jusqu'à lui. Qui ſait quelles ſont ſes intentions ! Je tremble quand je parle de lui ! Il eſt toujours au-deſſus du bien que j'en pourrois dire, & le portrait le plus brillant que j'en pourrois faire, ne ſerviroit qu'à le deshonnorer ! Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ſois aſſuré que s'il y a quelque choſe qui puiſſe lui déplaire, c'eſt l'Injuſtice.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET
A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy.
1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XII.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE ne pus te donner dans ma dernière *Lettre*, des éclairciſſemens ſuffiſans pour te faire connoître les differens Corps des Hautes Sciences. Tu ſais à preſent que c'eſt à juſte tître que les Eccléſiaſtiques ont le premier rang. Il eſt bien difficile de décider qui mérite la préſéance entre les deux autres illuſtres Corps qui les ſuivent. Les Militaires ne peuvent ſouffrir que rien leur reſiſte ; ils ſont terribles comme un JUPITER armé de la foudre. Les Juriſconſultes ſont les Miniſtres de la Juſtice, à qui tout doit être aſſujetti ici-bas. Sans décider la queſtion, je te donnerai ſeulement une idée de l'un & de l'autre de ces deux Corps.

Le Corps des Militaires eſt l'Ecole des Héros, rien n'eſt plus formidable. Il va comme un vent impétueux, qui briſe en ſa fureur le

Chêne qui lui reſiſte, tandis-qu'il ne fait pas grand mal au Roſeau qui plie devant lui.. S'il rencontre en ſon chemin quelque Ville, ou quelque Forteresſe qui l'arrête, parce qu'elles ont été aſſez fortes pour reſiſter aux foudres & aux tempêtes qui s'élèvent dans l'air par la force de la Nature ; ce Corps formidable apportant avec lui toutes les foudres de l'Enfer, réduit leurs forts ramparts en poudre, & fait pleuvoir le fer & le feu par des éclats de tonnerre, dont à-peine celui que tu as entendu en Amérique pourroit être une image. Il fait parfois voler en l'air des Tours & des Baſtions. Rien de plus terrible que les horreurs qui les ſuivent.

Les Militaires ont un Dieu Subalterne, qu'on apelle MARS. Ce Dieu ne leur aprend pas à faire des merveilles de Prêtres & de Moines, que les yeux les plus perçans ne ſauroient voir. Il ne faut pas être illuminé de la Foi pour voir celles que font les Héros, on ne les voit que trop ſans cela. J'ai trouvé bien étrange, que perſonne n'ait oſé jusqu'ici ériger des Autels à ce Dieu Subalterne, peut-être n'en mérite-t-il pas non-plus; car ce Dieu furieux a ſouvent oſé s'en prendre au Dieu-même du Païs. Il a ſouvent aſſaſſiné ſes Prêtres, réduit ſes Autels en poudre, tandis que ſes Prêtres & ſes Dévots s'y étoient refugiés comme dans un Aſile aſſuré.

Le Dieu du Pays, étourdi par le tintamarre affreux de la petite Divinité Subalterne des Militaires, a oublié tous ſes Tours, & a laiſſé détruire ſes Autels & ſes Dévots, comme s'il ne s'en fût point ſoucié du tout, ou qu'il y eût pris autant de plaiſir qu'en prenoit autre fois JUNON dans l'Embraſement de Troye.

Mais

Mais il eſt bien plus heureux que cette Déeſſe, car on ne le blâme point. On dit ſeulement *c'eſt un malheur*, mais avec tout ce malheur, ce Dieu perd ſon crédit. Les Mahométans, les Proteſtans, les Juifs, & bien d'autres, n'en font pas plus de cas, que ceux qui laiſsèrent mettre leurs ſtatuës en cendres du tems du vieux ANCHISE. Ils diſent, qu'il eſt encore plus honteux à ce Dieu de laiſſer réduire en cendres des Autels, où il réſide en Corps, en Ame, & en Divinité, que d'oublier à prendre des précautions miraculeuſes pour ſauver des Images. Ce raiſonnement eſt fort; mais les Adorateurs de ce Dieu s'en moquent, parce qu'il n'eſt pas conforme à la manière de raiſonner qu'il a inventée. Car il n'aime pas une évidence où brille la Vérité. Il ne demande pas qu'on voie avec les yeux que nous a donné la Nature; mais avec les yeux de la Foi, qu'il fait lui-même, & qui voient toujours le contraire de ce que voient les yeux du Corps.

Chaque Nation a un Corps de Militaires, pour s'oppoſer à celui de l'Ennemi, parce qu'il n'y a que la foudre qui puiſſe reſiſter à la foudre. Je ſuis arrivé un peu trop-tard pour voir marcher ce Corps formidable. La Paix eſt faite entre les deux plus puiſſans Monarques de l'Europe, & leur bonne intelligence a retabli l'harmonie entre les Puiſſances de l'Occident. Voici ce que je ſai des cauſes de cette Guerre, & de ſes effets.

La Fortune, qui ſe plait à faire des changemens funeſtes, fit deſcendre du Trône un Roi ſi digne de régner, que ſon mérite ſeul le plaça de nouveau ſur un Trône qui a pour titre: *le Trône du Roi des Rois*; parce que les

Princes de cet Etat ſont Souverains, & ont le Droit inconteſtable de s'élire un Roi, qui eſt Chef de tous ces Princes. La Gloire de la France exigeoit que ce grand Roi ſe maintint ſur le Trône ; mais ce Prince étoit deſtiné à des malheurs qui devoient ſervir à faire éclatter ſes vertus : c'eſt dans l'adverſité qu'on connoit les Grands Hommes.

La Diſcorde avoit rompu la bonne intelligence des Princes de Pologne, & les avoit diviſé en deux Partis, dont chacun s'étoit choiſi un Roi. Ils étoient tous les deux dignes de l'être. Hé bien ! il falloit les laiſſer régner tous deux, dirois-tu, toi qui es un Sauvage qui ne t'entens point dans ces affaires. Mais aprens qu'il ne peut y avoir deux Rois ſur un Trône, pas-même quand ils ſeroient Freres comme CARACALLA & GETA. Ce n'eſt point parmi les Freres qu'on voit régner la plus parfaite intelligence ; mais la plus forte raiſon, c'eſt qu'on ne peut ſervir deux Maîtres.

Il n'y avoit point de milieu, il falloit que l'un ou l'autre cédât, & la Gloire ne permet point à un Roi d'abandonner ſa Couronne à ſon Ennemi. On vit alors de puiſſantes Armées ſe foudroyer les unes les autres en divers endroits de la Terre. On vit un Peuple, reſſerré dans ſes murs, ſacrifier ſes biens & ſa vie pour ſoutenir un Roi, à qui il venoit de jurer fidélité. C'eſt ordinairement la fidélité des Sujets, qui fait la force du Souverain : mais le contraire ſeroit peut-être arrivé, ſi ce grand Prince n'eut pas mieux aimé s'expoſer ſeul au péril, que d'y voir ſon Peuple plus long-tems expoſé. La Fortune, qui l'avoit toujours perſécuté, ſe laiſſa vaincre par ce trait de magnanimité extra-

traordinaire, & luy fit trouver son salut au milieu des périls. Ce Roi arriva en païs de seureté, ses Amis & ses Ennemis s'en réjouirent.

La Guerre continuoit toujours avec fureur, & dureroit peut-être encore, si ce Prince n'eut pas sacrifié sa Couronne pour le bonheur de ses Peuples. Chose rare s'il en fut jamais! Abandonner une Courone par de tels motifs, cela est plus grand que d'en posséder cinquante! Ces tems-ci sont faits pour les grands Evènemens. Le Roi de France étendoit ses conquêtes, quoi qu'il eût en tête le plus redoutable des Princes de l'Europe, tant par ses propres forces que par celles de ses Alliés, & qu'ils eûssent à la tête de leurs Armées un ALEXANDRE, ou quelque chose de plus qu'ALEXANDRE; car le Prince EUGENE en avoit les vertus, sans en avoir les défauts. Ce Prince, dont le nom seul faisoit trembler le Grand Turc, étoit environné de Généraux & de Soldats aguerris. Mais les François ne tremblant pas si facilement, ils attaquèrent Philisbourg, & prirent cette forte Place en combattant tout-à-la-fois contre les foudres qui partoient de la Ville, contre les élémens, & contre le corps formidable de leur Ennemi. Ce trait donne tant de lustre à leur gloire, que ce seroit vouloir la ternir, que de s'amuser à en raconter d'autres. Je n'y trouve rien à redire, si ce n'est que c'est dommage qu'une si belle gloire fasse tant de malheureux: mais c'est-là l'ordinaire, pour un *Te Deum* mille *De Profundis*.

On doit pourtant avoüer qu'il n'y a peut-être jamais eu de Guerre, dont les suites ayent été si heureuses, qu'elles l'ont été dans celle-ci. On a trouvé un moyen de satisfaire toutes les

Puiſſances intéreſſées, & de leur donner ce qu'elles vouloient, & même au-delà. L'un des Rois de Pologne eſt reſté ſur le Trône, qui eſt Electif; & le Roi qui a cédé ſi glorieuſement ſa Couronne, conſerve le Titre de Roi, & a été mis en poſſeſſion d'un Etat qui a un avatage bien conſidérable, c'eſt qu'il eſt Héréditaire. Ce n'eſt pas un petit agrément pour un Prince, de voir paſſer ſes Etats à ſes Enfans par Droit de Succeſſion. Cet avantage ne ſe trouve pas dans un Royaume Electif. Le reſte des autres Puiſſances y trouve également ſon compte. Ce Traité de Paix a quelque choſe de ſingulier: c'eſt que tous les Intéreſſés y gagnent, & que ceux qui ſemblent y gagner le moins, ſont ceux qui y gagnent le plus. Voilà ce qu'a produit la dernière Guerre.

Peut-être t'imagines-tu, que le ſavoir des Militaires égale ou ſurpaſſe les merveilles qu'ils font? Point du tout. Rien de plus ſimple que leur Art. On peut être bon Soldat ſans ſavoir lire. Les Officiers Subalternes & les Soldats, doivent être courageux, mépriſer la mort, & ſavoir obéir. Les Officiers du premier Ordre doivent avoir une pénétration, & une préſence d'eſprit, dont on ne peut fixer les bornes. Il faut des ſiècles pour faire de bons Généraux. Toute leur ſience eſt de ſavoir bien commander, le reſte doit ſavoir obéir. Le premier de ces articles renferme bien des choſes. Pour être bon Général, il ne ſuffit pas d'avoir apris dans un Collège des choſes qu'il faut enſuite oublier. Pour avoir du jugement, il faut bien autre choſe. Si un des Descendans des SCIPIONS de nos jours quittoit le Portefeuille pour prendre le Commandement des Armées, on ne lui donneroit pas le nom d'*Africain* au retour de la Campagne.

Le Corps glorieux des Militaires eſt fort décrié dans l'eſprit des Dévots; peut-être n'eſt-ce qu'à charge de revenche, quoiqu'on en donne d'autres raiſons. Si je trouvois quelque choſe à cenſurer dans les Pra-

tiques des Guerriers, ce ſeroit ſur-tout leurs Plaiſirs d'Eté; car ces Meſſieurs en ont de deux ſortes. Dans le tems de la Belle Saiſon, les Militaires entrent en Compagnie, pour prendre alors des plaiſirs qui ont quelque choſe de ridicule. Dans ce tems-là ils trouvent des agrémens à ſe faire caſſer bras & jambes, ou à les caſſer aux autres. Quand cela eſt fait, ils retournent chez eux pour prendre leurs Plaiſirs d'Hiver. Comme ils ne ſont point mariés pour la plûpart, ils s'occupent pendant ce tems-là avec les Filles & les Femmes d'autrui, à faire plus de bras & de jambes qu'ils n'en ont caſſé durant l'Eté, ainſi rien ne ſe perd. Ils ont même la généroſité de dédommager leurs Ennemis de leurs pertes. On les a vu plus d'une fois eſſuyer les larmes d'une Mère éplorée, qui leur reprochoit la perte d'un Fils, & lui en faire deux à-la-fois, pour l'indemniſer de la perte du premier.

Souvent ils dédommagent ainſi une Fille de la perte de ſon Galand. Ils ſont fort ſujets à rendre de tels ſervices, & on les reçoit de bon cœur, parce qu'il y a ici un règle pour la généroſité, qui dit: *Que l'art de prevenir, & de rendre un ſervice avant qu'on ait oſé le demander, en redouble le prix.* Savoir ſi cette règle ne ſouffre point d'exceptions? Mais celle-ci n'en ſouffre point: c'eſt que *le Corps des Officiers eſt le mieux venu chez les Dames.* Tu n'en dois pas être ſurpris. Leur Dieu étoit autrefois le bienvenu chez la Déeſſe VENUS. Tu vois qu'il y a des gens qui imitent leurs Dieux, ſans s'amuſer à prendre les titres des Dévots. Les Capucins, les Cordeliers & d'autres, portent le nom de *Fidèles Diſciples de St. François*; mais je ne

vois

vois pas qu'ils l'imitent ſi religieuſement. Ils ne ſe font point de Femmes de neige, comme leur Saint Patron. Peut-être n'ont-ils pas le ſang ſi chaud que lui, peut-être l'ont-ils encore davantage, car on parle beaucoup de leur vigueur : mais il eſt ſûr que les Guerriers leur damment le pion à la toilette. J'ignore ce qui ſe fait ailleurs ; car tous les Eccléſiaſtiques ont de grands privilèges : ils ont droit de parler à l'oreille aux Filles & aux Femmes, ſans que les Pères & les Maris oſent s'y oppoſer. Un Amant qui a ce privilège peut bien avancer ſes affaires.

Les Juriſconſultes ſe ſont rendus fameux par leur érudition, leur équité, & leur fermeté contre les Uſurpations des Gens d'Egliſe, & ſurtout par leurs fréquentes brouilleries avec la Cour. Ce Corps a été ſouvent malheureux, par l'excès de zèle qu'il a pour ſon Roi & pour ſa Patrie. Si on lui a vu faire quelques fauſſes démarches, ce n'a été que par l'imprudence de quelques Particuliers, qui ne ſont pas dignes de faire partie de ce Corps, ou qui n'y ſont néceſſaires que comme l'eſt un Privé dans un Bel Edifice.

Le Public, qui trouve toujours à rédire, lui reproche tout le contraire de ce qu'il reproche aux Militaires. Comme il n'y a rien de mieux venu chez les Dames que les Officiers, il n'y a rien de mieux venu qu'une belle Femme chez un Magiſtrat, le procès eſt alors à moitié gagné. Il y en a parmi eux qui ſont auſſi ſavans que les Illuminés de la Foi. On y trouve des Juges qui ont une ame qui veille, tandis que leur corps dort à l'Audience ; & ils ſont auſſi en état de juger à leur réveil, que ceux qui ont écouté *arrectis auribus* les raiſons des deux Parties. Porte-toi bien, Cher KABOKAJO : une autre fois je te parlerai des Philoſophes, c'eſt-là le Peuple extraordinaire.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pylſteeg.

ET A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XIII.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE t'avois promis, cher KAROKAJO, de te parler des Philosophes. Un Sauvage, tout nouvellement débarqué, ne sauroit assez bien les connoître, pour en dire tout ce qui en est. Je te dirai ce que j'en sai sûrement. Si on vouloit les croire sur leur parole, ils passeroient réellement pour des illustres. Rien ne leur resiste. Leur esprit va foüiller dans les Secrets de la Nature, il se guinde jusques dans les Cieux; que dis-je! il va bien plus loin. Ils ont trouvé au-delà des bornes de l'Univers un Espace infini, rempli d'un *gros Rien*, dans lequel l'Univers se meut aussi facilement, qu'un petit Poisson pourroit le faire s'il étoit seul dans l'Océan.

Les Sauvages ont toujours eu des idées bien bornées. Ils se sont imaginés, que le *Tout* étoit plus grand que sa *Partie*, & que la *Partie* étoit plus grande que le *Rien*. Mais il y a des Philosophes, qui ont démontré le contraire. Ils ont prouvé qu'il n'y a rien de plus grand que le *Rien* ou le *Néant*. Il engloutit, il avale tout, disent-

:out vit dans l'enceinte du *Néant*, à peu prés
ie *Jonas* vécut trois jours dans le ventre de
leine. Je ſai qu'il y a des Naturaliſtes, qui
uent en doute ce fait, parce qu'ils n'ont pas
ıſſer par le goſier d'une Baleine, qui avoit
riſe ſur les côtes de Norvége. Les Faiſeurs
ıériences ne ſe rendent pas ſi facilement. Ils
le fait; ou s'ils n'ont pas aſſez d'effronterie
cela, ils ont recours à des diſtinctions frivo-
& ne le paſſent que parce qu'il s'agit ici d'un
Prophéte. Les Théologiens anathématiſent
ces Incrédules. Il n'eſt pas permis à un
ıge de prononcer ſur cet article. Tout ce
j'en pourrois dire, c'eſt que d'un Naturaliſte
uroit bien de la peine à en faire un bon Saint.
Antagoniſte de *St. Thomas*, s'étoit fait de
:ems une ſi brillante réputation dans la *Scho-*
ıe, qu'on lui dit qu'il pourroit faire ranger
dans une bouteille. Si la bouteille étoit aſſez
le, *concedo*, dit ce Docteur; ſi elle étoit
petite, *nego*. Mais ce n'eſt point de ces ſubti-
, dont on ſe ſert pour prouver la grandeur du
On aſſure que le Monde eſt dans un grand
:e, où le *Rien* s'étend au long & au large.
:n a ſi bien pris la meſure, qu'on trouve qu'il
roit encore aſſez de place pour faire des mil-
de Mondes, auſſi grands que celui que nous
ns, dont la ſeule immenſité nous étonne.
i demandé à un de ces Savans, ſi cela étoit
vrai. Il m'a dit qu'il n'en falloit pas douter;
ımme je ſai qu'on ne gagne que des injures à
ontredire, je me ſuis adreſſé à un autre. La
ɔſité rend les gens hardis, & leur fait ſouvent
de grandes ſottiſes par tout Païs; mais dans
-ci plus que dans le nôtre. Je viens, d'apren-
dis-je à mon nouveau Docteur, qu'il y a hors
Univers un Eſpace Vuide, qui eſt cent mille
ɔlus étendu que la Surface de l'Ancien Monde.
ſe toute pure! me dit-il. La Nature abhorre

le

le vuide, tout eſt plein dans l'Univers, on ne ſauroit trouver un demi-pied de vuide au-dedans ni au-dehors. S'il y avoit du vuide quelque part, ce ſeroit dans la Bourſe des Philoſophes : mais ils ne manquent de rien, leurs Atômes ſupléent à tout.

Je veux bien vous avoüer qu'ils ne ſont pas fort opulens, mais il a été en leur pouvoir de remplir leur Bourſe d'Or & d'Argent. Ils avoient trouvé le Secret admirable de faire de l'Or, mais ils l'ont laiſſé perdre ; parce que cela les dégoûtoit de la Philoſophie, qui s'étoit aſſociée dès le commencement avec la Misère & la Pauvreté. La Philoſophie a tort de fréquenter de ſi mauvaiſes Compagnies, dis-je à mon Docteur. Je n'en ſaurois disconvenir, repartit le Savant, mais la Pauvreté a de grands avantages ; elle n'eſt point ſujette à l'envie comme l'Opulence, & elle eſt fertile en reſſources, je vai vous le démontrer clairement.

On avoit toujours cru que la Pauvreté & les Richeſſes étoient des écueils plus dangereux que ceux de *Carybde* & de *Sylla*. Un ſage Prophète les redoutoit l'un & l'autre, & demanda à ſon Dieu de ne lui donner ni l'un ni l'autre ; mais de lui donner un état de médiocrité, qui ne panchât vers aucune de ces extrémités. Les Saints du Vieux Teſtament n'égalent point ceux du Nouveau, en voici une preuve.

St. François jette le plan d'une Fondation, qui devoit faire l'étonnement de toute la Terre. Il vouloit faire bâtir un grand nombre de Maiſons ſuperbes, & faire vivre une multitude innombrable de pieux Fainéans, qui ſe croiroient perdus, s'ils avoient fait œuvre de leurs dix doigts. Que croyez-vous, me dit le Docteur, que croyez-vous qu'il imagina pour parvenir à ſon but ? Je ne ſaurois le dire, repartis-je ; il me ſemble qu'un tel deſſein eſt ridicule dans un ſimple Particulier, & qu'il faut même être fou pour le tenter, qu'autant vaudroit tenter d'attraper la Lune avec les dents.

Que votre eſprit eſt borné, Pauvres Sauvages

de l'Amérique ! me dit-il. Vous n'êtes pas fait pour faire de Merveilles. *St. François* ne demanda qu'une Beface de deux aunes & demie de toile, & avec cela ſeul il exécuta ce grand projet. On le reſpéte en Europe & en Aſie. Le Grand Turc même, qui eſt ennemi du Nom Chrétien, a cru devoir rendre juſtice au mérite de ce Grand Homme, que d'autres apellent un Grand Fou : car tous les hommes n'ont pas les mêmes idées d'un ſujet. Le Grand Seigneur fit mettre le Portrait de ce Saint dans une des Sales de ſon Palais, qui n'eſt parée que des Tableaux des Grands Hommes. Un Ambaſſadeur Etranger fut ſurpris de voir le Portrait de ce Père de quatre ſortes de *Gueux*, qu'on apelle *Cordeliers*, *Piquepuces*, *Capucins*, & *Recollets*. Il ne put s'empêcher de dire, qu'il étoit ſurpris de voir un *Gueux* mandiant dans le cercle des Héros. Un *Gueux*, dites-vous, répondit le Grand Turc ! Deſabuſez-vous, cet Homme étoit plus riche & plus ruſé que votre Maître ; il a pu mettre ſur pied une Armée innombrable de Fainéans, & leur faire faire bonne chère dans le ſein de l'Oiſiveté, ſans employer autre choſe que deux aunes & demie de toile. Je ſuis puiſſant, dit le Grand Seigneur, mais je ne ſaurois me vanter d'en pouvoir faire autant.

Vos inſtructions ſont bonnes, dis-je à mon Docteur, mais ſouffrez que je vous diſe, que je vous demandois une choſe, & que vous m'en aprenez une autre. Je vous demandois s'il y a du vuide dans le Monde. Non, me dit-il, tout eſt plein juſqu'à la Beface des Cordeliers. Je ne m'inſcris pas en faux contre vos preuves, dis-je au Docteur : mais tous vos beaux exemples ne prouvent-ils pas le *Vuide* & le *Plein* à la fois ? Il me ſemble que vous avez tous raiſon tour à tour. Mon Docteur s'entêta, il voulut avoir raiſon tout ſeul ; & comme je n'aime point à diſputer, je lui dis *Fiat*, vous avez raiſon, & les autres n'ont pas tort.

Si

Si je t'ai parlé ſi long-tems des Fainéans, tu n'en dois pas conclure que les Philoſophes reſtent dans l'inaction, & qu'ils manquent d'adreſſe. Les plus habiles de tous les Ecuyers tranchans ne ſauroient diviſer une Perdix, ou un Lapin, avec autant de dextérité, que les Philoſophes diviſeroient le plus petit Grain de ſable que tu pourrois trouver ſur le bord de la Mer. Ils l'auroient plutôt diviſé à l'infini, que le Frére Coupe-Chou d'un Monaſtere n'auroit fait les portions pour tous les *Suppôts* de ſon Couvent.

Voici comme ils procèdent dans leurs opérations. Tout ce qui eſt matériel a des parties. Si vous ſéparez ces parties, que reſtera-t-il? Il reſtera toujours quelque choſe. Ce quelque choſe aura encore des parties. Retranchez ces parties tant qu'il vous plaira, il reſtera toujours quelque choſe qui ſera matière, & qui pourra ſe diviſer; parceque c'eſt le propre de la Matière, d'avoir toujours quelque longueur, largeur, & profondeur. Or il eſt clair qu'on peut toujours retrancher quelque choſe d'une Grandeur. Voyez comme la Puiſſance Séculière rogne tous les jours les aîles aux Gens d'Egliſe; & qui ſait s'ils ne les rogneront point tant, qu'ils ne pourront plus voler? Mais ne perdons pas le fil de notre Argument.

Si un Grain de ſable peut ſe diviſer à l'infini, tu n'en dois pas conclure qu'un Grain de ſable ſoit auſſi grand, & ait autant de parties que la Terre entière, qui eſt ſi bien finie qu'on en peut faire le tour. Tout bien compté & rabatu, ſon Diamètre n'eſt que de 2864 lieuës, ſa Circonférence n'a que 9000 lieuës. Si on y joignoit encore une ou deux fois ces grandeurs, cela ne ſeroit pas une grandeur égale à l'infinité des parties que les Philoſophes viennent de trouver dans le Grain de ſable, qu'ils ont ſi habilement diviſé juſqu'à l'infini.

Je ne ſai, ſi je pourrai bien te faire goûter des raiſons, qui tendent à prouver que la Partie peut

ſe diviſer à l'infini, comme le Tout dont elle fait partie. Un Sauvage, qui n'eſt jamais ſorti des Forêts de l'Amérique, ne trouveroit peut être rien de merveilleux dans ces ſubtilités, qui exercent la ſagacité de l'eſprit des Philoſophes de l'Ancien Monde depuis deux ou trois mille ans. Qui ſait! ſi tu ne dirois pas qu'ils ſe ſont remplis la cervelle de raiſonnemens pleins de vuide & de bagatelles; & que je veux remplir l'hémiſphère de nos Sauvages, des chimères qui occupent entiérement la tête des Philoſophes de l'Ancien Monde, de ſorte qu'on n'y ſauroit trouver le moindre vuide. Mais ſouviens-toi, que tu m'as ordonné de te faire part de tous les Sentimens qui font du bruit, & que les belles choſes que je te dis, retentiſſent ſans ceſſe dans les Ecoles, & qu'on ne ſauroit paſſer pour ſavoir quelque choſe en Philoſophie, ſi on ignoroit ces Articles importans.

On fait ici grand cas des Lumières des Philoſophes. Il y en a un qui a monté au plus haut point de l'Erudition, & celui-là étoit un des Sept Sages de la Grèce. Ote ton chapeau quand je te dirai ſon Nom. Ce Grand Homme s'apperçut qu'il étoit parvenu à un point où bien d'autres parviennent ſans le ſavoir, & c'eſt ce qui fait qu'il ſavoit quelque choſe de plus que les autres. *Je ſai*, dit ce Grand Homme, *je ſai que je ne ſai rien.* Ne vas pas être aſſez ſot pour te moquer de cet Homme-là, & dire qu'il avoit préciſément apris ce qu'il ne devoit jamais aprendre. Tous les Scholaſtiques te tomberoient ſur le corps, ils ſont fort dangereux, tu ne ſais pas encore ce que c'eſt qu'un *Nego majorem.*

Il y a une autre Eſpéce de Philoſophes, qui ſe ſont fait haïr. Les Scholaſtiques les ont chaſſés du Païs de leur domination, & leur ont défendu de paroître jamais ſur les Bancs des Ecoles, où l'on jure *in verba Magiſtri.* Je voudrois bien ſavoir à quoi penſoient *Descartes*, *Locke*, *Newton*, & d'autres de cette eſpèce, qui s'amusèrent à aller d'expérience en expérience, pour expliquer les Phénomènes de la Nature. Cela s'appelle prendre le chemin le plus long. Les Scholaſti-

laſtiques ont une voie plus abrégée, ils tranchent toutes les difficultés tout d'un coup.

Qu'on leur propoſe tout ce qu'on voudra, ils en viennent à bout par leurs *Qualités Occultes*. Si tu leur demandes pourquoi l'Aimant attire le Fer & non pas le Cuivre? ils te diront, c'eſt qu'il a des qualités occultes qui attirent l'un & non pas l'autre. Si tu leur demandes, pourquoi nous voyons à la faveur de la lumière, & non pas dans les ténèbres? ils te diront, que la Lumière a des qualités occultes qui nous font voir, & que les Ténèbres ne les ont pas; ſans cela nous verrions de nuit, comme les Hibous. Les Qualités Occultes ſont pour les Scholaſtiques, ce qu'étoit l'Epée au Diſciple d'*Ariſtote*, qui fut le ſeul qui put défaire le Noeud Gordien Il n'y a point de Difficultés, qu'ils ne tranchent avec les Qualités Occultes.

Les autres petits Philoſophes dont je te diſois tout-à l'heure les noms, n'auroient jamais eu l'eſprit de s'imaginer qu'un Corps pût être ſur les Autels de Rome & de Paris, & en mille autres endroits à la-fois. Ils n'auroient jamais pu s'imaginer, que la Couleur, la Peſanteur, & autres ſemblables Propriétés des Corps puſſent ſubſiſter ſans Sujet. Ces gens-là ont des connoiſſances ſi bornées, qu'ils ne connoiſſent pas les Accidens qui ſubſiſtent *a parte rei*, & tant d'autres choſes curieuſes qui leur ont échappé.

Il ne faut pas que j'oublie à te dire, qu'il y a des Philoſophes qui ont le regard auſſi aſſuré que l'Aigle. Ils ont vu des taches au Soleil. Ils connoiſſent les différentes Régions qui ſont dans la Lune; ils en ont fait la Carte Géographique. Chacun de ces Fameux y a une Seigneurie. Le Public leur fait honneur de ces titres, & les apelle tous *Lunatiques* par diſtinction. Il y en a eu un, qui avoit l'oreille ſi fine, qu'il entendoit croître un brin d'herbe dans un pré.

C'eſt dans les Ouvrages de mains qu'ils ſont habiles. Il y en a qui auroient plutôt meſuré le contour de l'Univers, qu'ils n'auroient meſuré celui de leur Chambre. Quoiqu'ordinairement ils ne logent pas dans

dans les plus grands Appartemens, il n'y a pas long-tems qu'on en vit quelques-uns qui revenoient d'un long voyage. Ils étoient partis exprès pour aller dans les Païs voisins du Nord, pour mesurer ce petit point. Ils s'en aprochèrent tout autant qu'ils purent, mais il s'en retournèrent aussi savans qu'ils y étoient allés. Ce n'est pas la faute de leur Art, il est infaillible: c'est la faute de leurs Instrumens, qui se trouvèrent malheureusement trop courts, & avec de tels Instrumens on ne peut pas faire des merveilles. Porte toi bien, Cher KAROKAJO. Je te donnerai sur ce sujet des éclaircissemens plus amples, lorsque j'en serai mieux informé. J'ai bien ouï parler de quelques autres Philosophes, qui ont pensé renverser la Philosophie. Les uns les louent, les autres les blâment; mais je ne sai pas encore qui a tort ou raison. Il suffit que les Anciens Philosophes ayent dit une chose, pour que les Nouveaux disent le contraire.

FIN.

On mettra ici les dernières lignes de la LETTRE *précédente, lesquelles on ne put mettre à tems faute de place.*

„ Ce Corps (*celui des Jurisconsultes*) a aussi une „ Divinité Subalterne, qu'on représente avec un „ bandeau sur les yeux; c'est là peut-être ce qui a „ acquis à quelques uns de ses Membres le droit de „ dormir à l'Audience. Ce privilège ne leur est „ point contesté. Je ne sache pas qu'il y ait jamais „ eu d'Avocat assez hardi pour leur dire, *Reveillez-* „ *vous Mr. le Juge.* Il faut qu'on ait de bonnes rai- „ sons pour cela; car les Avocats ne craignent pas „ plus de donner des coups de langue, qu'HERCULE „ ne craignoit de donner des coups de massuë.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, savoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire sur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XIV.

ZAKARA à KAROKAJO.

ON se disposoe ici à faire pénitence; mais la manière de s'y prendre a quelque chose de fort extraordinaire. C'est-là encore un de ces tours subtils que la Raison Civilisée étoit seule capable d'imaginer. Nos Sauvages auroient-ils pu penser, que la meilleure manière de s'y prendre pour appaiser la colère d'un Dieu irrité contre des Hommes pécheurs, c'étoit de faire de nouveaux crimes, & de joindre de nouvelles iniquités à la liste des précédentes? Voilà le but des *Plaisirs du Carnaval*, qui précèdent immédiatement le *Tems de Pénitence* qu'on apelle *Carême*.

Cette Pratique est fort ancienne, mais son origine ne lui fait pas beaucoup d'honneur. On dit que c'est une Imitation, ou un Reste des *Bacchanales*. Réellement il y a un peu de ressemblance,

mais pas tant qu'on voudroit le faire croire. Il y a du ridicule dans l'une & dans l'autre de ces maximes, mais il y a bien de la différence dans la doze. Dans celles de *Bacchus*, les Prêtres & les Prêtreſſes de ces Myſtéres alloient nuds par les rues, chantant & danſant d'une manière à revolter la pudeur. Aujourd'hui on ne ſe porte pas à de tels excès, on a pris tout le contrepied. Peut-être eſt-on tombé dans un écueil, en voulant en éviter un autre.

Autrefois on faiſoit gloire de paroître *in puris naturalibus*, mais aujourd'hui c'eſt tout le contraire. On veut paroître tout autre choſe que ce qu'on eſt réellement. On ſe maſque, on endoſſe les Habits d'un Pantalon, d'un Arlequin, ou d'autres encore plus ridicules; & mieux on réuſſit à ſe défigurer, & plus on montre d'habileté à jouer ſon rôle. Il y a quelques Saints qui ont dit, qu'il n'y avoit rien de mieux inventé pour les intrigues d'Amour; mais j'en douterois fort.

Ce ne ſont pas les Saints qui ſont les meilleurs Juges ſur cet Article. Les plus Experts en Pratique d'Amour n'ont recours à cette ſorte de déguiſement, que lorsque leurs affaires ſont ſi deſeſpérées, que la prudence & l'habileté ne peuvent y remédier. Il n'y a rien de plus dangereux que les *qui pro quo* qu'on peut faire en cette rencontre. Je connois un jeune Bachelier, qui a été la dupe de ſa trop grande crédulité pour l'autorité du *Grand Gregoire*, qui raiſonnoit préciſément ſur cet Article.

Quoique les gens de ce Païs ſoient libres, il n'eſt pas permis à une Fille d'aimer, ou d'épouſer qui elle veut. Il faut que les mouvemens de ſon cœur ſoient conformes à la volonté de ſes Père & Mère; mais la Nature n'a pas bien pourvû à cela. Si elle avoit été un peu plus aviſée,

elle

elle auroit épargné bien de la peine aux Amoureux de ce Païs.

Il y a quelques jours que deux jeunes Amans, aſſiſtés du ſecours d'une Entremèteuſe, fixèrent un jour pour ſe parler librement d'une jeune Fille en préſence de ſa Mère, qui étoit un *Argus* qui les obſédoit. Ils crurent pouvoir le faire, ſans qu'elle pût ſavoir de quoi il s'agiſſoit. On ne connoit pas les gens ſous le maſque. Ils convinrent des habillemens qu'ils prendroient: mais la Fortune ſe plait ſouvent à traverſer les deſſeins les mieux concertés. La Mere de la jeune Fille prit du goût pour le genre d'habillement que ſa Fille s'étoit choiſie. L'Amoureux reconnut le maſque, ſans reconnoître ce qui étoit deſſous. Ne vas pas le prendre pour un lourdaut; car un Bachelier doit avoir de l'eſprit. D'ailleurs c'eſt ici une maxime établie, que l'on met ſur le compte de l'Amour les ſottiſes que font les Amoureux; parce que l'Amour eſt un Dieu aveugle, & qui fait fort ſouvent donner à gauche ceux qu'il conduit. Ce Dieu a du crédit, & ſes Dévots ne s'apperçoivent presque pas qu'il leur fait faire des ſottiſes. Ils ne ſont pas ſi entreprenans que les Anglois, dont je t'ai déja parlé.

Revenons à notre Amoureux, qui fit une lourde faute ſans qu'on puiſſe le blâmer. Il conte avec empreſſement toute l'intrigue à la Mère de ſa Maîtreſſe, il l'inſtruit de la manière dont il va s'y prendre pour tromper ces bonnes gens. On l'écoute avec attention, ſans lui répondre autrement que par un ſigne de tête. Il s'imagine que ſa Déeſſe ne tient ce langage muët, que pour imiter l'inviolable *annuit* de *Jupiter*. Il ſe retire tout tranſporté de joie. Il s'aplaudit de ſes heureux ſuccès, & les attribue à la force de ſon imagination. Il avoit donné la torture à ſon eſprit, pour compoſer ſon

discours. Cent fois il l'avoit recité devant un miroir, pour le débiter avec plus de grace. Chers Amis, dit-il, j'ai fait merveille ! j'ai charmé, j'ai ravi ! Mon éloquence a fait sur le cœur de ma Maîtresse, les mêmes impressions que ses charmes ont fait sur le mien ! Vive la Mascarade ! Il n'y a rien de mieux inventé pour tromper les *Argus* !

A peine notre Amoureux a-t-il les yeux ouverts à son réveil, qu'on vient lui dire imprudemment, qu'avez-vous fait? Dans quel abîme de misères ne précipitez-vous pas votre Maîtresse ! On la met dès aujourd'hui dans un Couvent! Ses pleurs, ses soupirs, les soumissions qu'elle fait à ses Père & Mère, ne peuvent appaiser leur courroux ! Elle est destinée à être ensevelie toute vivante, & à vivre tristement dans un Cloître, pour mourir tous les jours au Monde !

Quoi! que dites-vous, dit l'Amoureux étonné? Hier..... Oui hier, lui dit-on, vous fites la plus grossiere de toutes les extravagances! Vous dîtes à la Mère, des choses que vous deviez lui taire toute la vie ! Moi ! je ne lui parlai point, dit le Galant, je parlai à la Fille. C'est à la Fille à qui vous deviez parler, mais vous fites tout le contraire. Le Déguisement en Amour ne vaut pas tant que vous-vous l'êtes imaginé. Je croirois, cher KAROKAJO, qu'on l'en devroit bannir entiérement, & le confiner dans l'Etude d'un Procureur, ou dans le Cabinet d'un Politique, & ne lui laisser jamais mettre le pied sur le seuil de la porte des Amans.

S'il n'y avoit de Déguisement que dans les Habits, il n'y auroit pas dequoi se recrier si fort qu'on le fait dans les Chaires. C'est contre les Déguisemens du Corps & de l'Ame qu'on devroit se déchaîner. Voilà ceux que je trouve les plus blâmables. Les autres n'ont qu'un tems; mais ces derniers durent toujours, & c'est parce qu'ils sont trop or-

ordinaires, qu'on ne s'apperçoit pas qu'ils sont bien plus ridicules. Lorsqu'on fait l'amour à une Beauté, on doit s'attendre à la trouver toute autre après le Mariage, que ce qu'elle nous paroît dans le tems des Amours. On a ici des Secrets pour cacher une bosse, ou d'autres difformités corporelles: mais on est bien plus industrieux à cacher les imperfections de l'Ame, le plus rusé de nos Sauvages y seroit trompé.

La Beauté du Corps est passagère, mais celle de l'Ame dure toujours. Voilà ce que tu dirois toi qui es un Sauvage, qui n'as que le bon-sens. Mais tu dirois une sottise. Il n'y a rien dans ce Païs, si sujet au changement que la Beauté de l'Ame. Il faut avoir perdu l'esprit, pour s'imaginer qu'elle peut durer long-tems. Si un Mari vient à s'appercevoir après quelques jours de Mariage, que la modestie de la Belle qu'il adoroit s'est changée en effronterie; que l'orgueil, la fierté, la mauvaise humeur, ont pris la place de la candeur & de l'enjoüement. S'il vient à appercevoir des changemens bien plus considérables, ne vas pas t'imaginer qu'il ose seulement s'en plaindre. On lui fait encore belle grace, si on veut bien garder le *decorum*, & qu'on veuille s'en tenir à des intrigues secrètes. Il faut alors avaller la pillule. Ce seroit une sottise, de dire seulement qu'elle est amère. Il faut en passer par-là, ou être le jouët de toute une Ville.

Si une Femme apperçoit une pareille métamorphose dans l'aimable Cavalier qu'on vantoit tant, elle a droit de faire du bruit, & de le conter à deux ou trois de ses Amies, qui ont soin de le publier plus vîte qu'un Crieur Public ne sauroit le faire, quoiqu'il se trouve presqu'au même instant aux deux extrémités de Paris, pour y vendre pour un sou les Arrêts & les Ordonnances du Roi.

Qu'arrive-t-il? Tout le monde le ſait, & le Bourru qui craignoit l'éclat ne ſe contraint plus. Quel bonheur! s'il reſtoit ce qu'il eſt, & qu'il ne devint pas encore pire!

Voilà des Déguiſemens crians, qui pourroient exercer le zèle des Prédicateurs. Je leur conſeillerois de ſe ſignaler par cet endroit-là ſans s'amuſer à des Bagatelles, & à clabauder ſi fort contre la Maſcarade du Carnaval. J'ai aſſiſté à quelques-uns de leurs Sermons, qui rouloient ſur cette matière: mais j'enrageois dans le fond de mon ame, de les voir inſulter tant de braves gens, ſans qu'il fut permis de leur repliquer un ſeul mot; car leurs privilèges ſont grands. On peut ſe recrier contre les hableries d'un Avocat, ou contre les abſurdités d'un Profeſſeur: mais c'eſt un crime énorme de contredire un Prédicateur, ſans cela j'allois lui dire. Vous-vous trompez, Père Prédicateur. La Maſcarade n'eſt pas ſi diabolique que vous le publiez, & ſon but n'eſt pas ſi mauvais que vous-vous l'imaginez. C'eſt dans le tems du Carnaval que les Hommes ſont de la meilleure foi du monde. Ils prennent des Habits ridicules. Hé bien! y a-t-il là tant de mal? Ils ſont réellement ridicules, & ils veulent paſſer pour ce qu'ils ſont, il faut les laiſſer faire.

Je voudrois bien ſavoir ſi l'Habit d'un Pantalon eſt plus ridicule que celui d'un Capucin. Le premier divertit les petits enfans, & l'autre leur fait peur; & ſi on en jugeoit par l'utilité, on auroit bien de la peine à dire lequel vaut le mieux. Savez-vous bien, Meſſieurs, que c'eſt vous autres qui courez la Maſcarade? De quel droit prenez-vous des Habits extraordinaires, qui vous diſtinguent du Commun des Hommes? Savez-vous bien que ſi la Raiſon vous autoriſe à le faire, il faut que votre Dieu lorſqu'il étoit ſur la terre, & ſes Apôtres,

en

en ayent bien manqué, pour s'amuser à porter des Habits qui ne les distinguoient point du reste des Hommes? Dites-moi, ces gens-là étoient-ils moins saints que vous, parce qu'ils ne portoient point de Capuchons, de Rabats, & tel autre Attirail que vous avez, & dont je ne sai pas même le nom? En avoient-ils le cœur moins pur? parce qu'ils ne portoient point d'Habits arrosés de quatre goutes d'Eau-Benite. Les vertueuses Femmes qui étoient à leur suite, étoient-elles moins saintes que vos Nonnettes, parce qu'elles n'avoient que des Habits Laïques? On sait bien le contraire. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on dit, que votre Habit est aussi imposteur que celui d'un Pantalon. Ce n'est pas moi qui ai dit le premier que *l'Habit ne fait pas le Moine.* Il y a long-tems qu'on a remarqué bien du ridicule dans les Habits des Prêtres, dans leur Figure, & dans leurs Pratiques. Je ne sai, dit *Ciceron*, comment un Prêtre peut se tenir de rire, lorsqu'il en voit un autre. *Nec scio quòd non rideat Aruspicem si videt Aruspex.*

Tiens! Cher KAROKAJO, les sottises que je leur vois faire me mettent en colère. J'ai presque envie de leur dire, que les Gillottins qu'on voit ici sur le Théatre, ne sont pas si impertinens que le sont les Moines, & tous ceux en général qui portent un Habit imposteur, qui les fait paroître tout autres qu'ils ne sont réellement. Mais à quoi bon aller choquer tant de Chrétiens à-la-fois? Je les mettrois bien en peine, si je leur faisois cet Argument à la Sauvage. Il y a bien de la différence, entre courir la Mascarade, ou la faire courir à son Dieu. Dans l'un il n'y a que de la sottise, mais dans l'autre il y a de l'impiété. Si c'est un crime à une Femme de prendre les Habits d'un Homme, ou à un Homme de prendre ceux d'une Femme, sera-ce un grand bien de donner à la Divinité

des Habillemens encore plus ridicules, parce qu'ils lui conviennent moins?

Je voudrois bien ſavoir, s'il y a de Maſcarade plus extraordinaire, que celle qu'on fait faire au Père Eternel. On le repréſente comme un bon Vieillard à barbe griſe. On le place dans cette poſture ſur un Maître-Autel. On lui donne une Triple Couronne, & les autres Ornemens d'un Pontife qui va dire la Meſſe. J'ai vu qu'on le promenoit ainſi repréſenté, dans des Ecuſſons ou dans une Bannière, à une Cérémonie qu'on appelle *Oraiſon de quarante heures*, & qu'on fait exprès pour appaiſer ſa colère enflammée contre les ſottiſes que fait ici le Peuple au Carnaval. Ne trouves-tu pas cela bien imaginé, Cher KAROKAJO? Avoue donc que la Raiſon Civiliſée a trouvé un beau jour, pour empêcher ſon Dieu de ſe fâcher contre la Maſcarade. Pouvoit-elle mieux s'y prendre, que de le mettre de la partie?

Non, non! Cher KAROKAJO, tu es trop ſenſé pour aprouver de ſemblables tours. C'eſt contre la volonté de leur Dieu que cela ſe fait, il l'a expreſſément défendu. Mais ce Peuple inſenſé ne regarde pas à cela, il regarde à la ſottiſe d'un jeune Etourdi, qui prendra les Habits d'un Scaramouche, pour faire rire des gens qui ſont auſſi foux que lui. Il y a pourtant bien de la difference dans les degrés de folie. Je voudrois qu'il me fut permis de leur parler librement, je leur donnerois un bon conſeil. Je leur dirois ſans detour: Meſſieurs ſoyez ſages une fois en votre vie, & n'inſultez pas dans vos Sermons une multitude d'honnêtes-gens qui ne font pas grand mal au bout du compte. Ils font dans le tems du Carnaval, ce que vous faites tous les jours de votre vie.

Tu ſais, Cher KAROKAJO, qu'il n'y a rien de ſi révoltant pour un Sauvage, que de voir que les plus foux s'aviſent de faire la leçon aux autres. Si les Moines ne veulent pas ceſſer de faire courir la Maſcarade à leur Dieu, je ne défendrai point à leurs Dévots de la courir à leur tour. Au contraire: je leur dirai, allons Meſſieurs, *Soyez parfaits comme le Père Céleſte eſt parfait*. Prenez les Habillemens & la Figure que vous voyez qu'on lui donne. Il vous ſera auſſi facile de lui reſſembler, qu'il l'eſt à vos Docteurs de le faire reſſembler à un Pape. Mais le zèle m'emporte, je ne ſonge pas qu'un Sauvage ne doit point faire le Prédicateur. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ſois aſſuré qu'il faudroit être fou pour s'imaginer qu'on puiſſe rendre les Hommes ſages.

A Amſterdam, chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg. Et à LA HAYE, chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy, 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XV.

ZAKARA à KAROKAJO.

Lorsque le Peuple d'un Etat devient furieux, il eſt terrible, comme une Mer agitée par la tempête. Il ne regarde pas plus au ravage qu'il fait que le Torrent rapide, qui a rompu les digues qu'on avoit élevées ſur ſes bords, pour en retenir l'impétuoſité. Il n'en reſpecte rien. Il renverſe les Edifices que la Sageſſe avoit élevés. On a ſouvent des occaſions de s'en convaincre. Il y a en Europe une Republique, qui s'étoit glorieuſement ſoutenue depuis plus de deux ſiècles. Elle ſe maintenoit dans un état de tranquilité & de paix, qui ſembloit devoir toujours durer, parce qu'il étoit fondé ſur des Fondemens ſolides, c'eſt-à dire, ur des Loix juſtes & raiſonnables.

Genève eſt la République dont je te parle. Ses Loix ſe disputoient en ſageſſe à celles de *Licurgue* & de *Solon*. Elles donnoient au Magiſtrat aſſez d'autorité pour ſe faire respecter, ſans lui en donner aſſez pour ſe faire craindre comme un Tiran. On ne voyoit point ce Peuple, frapé du trop grand éclat de la vertu de ſes Magiſtrats, donner à leur mérite une récompenſe qui n'étoit duë qu'au crime & à l'injuſtice. L'*Oſtraciſme* étoit inconnu chez ce Peuple; ou du-moins il ne connoiſſoit cette Loi d'injuſtice, que pour la déteſter, & ne la point mettre en pratique. Jamais on n'avoit vu dans cette Ville un Magiſtrat exilé pour ſes vertus, & je ne ſache pas qu'on en ait vu d'exilé pour ſes crimes.

La Sageſſe ſembloit s'être retirée dans les murs de cette Ville, pour s'y faire un aſile, lorsqu'on la perſécutoit dans le reſte de l'Ancien Monde. C'eſt-là qu'elle enſeignoit à petit bruit ſes Docteurs, & qu'elle paroit leurs têtes des rayons de ſa lumière, comme *Phœbus* paroit jadis la tête de *Phaëton* ſon cher Fils. Ne vas pas croire, Cher KAROKAJO, que le parallèle que je te fais ſoit tout à fait juſte; un Sauvage peut ſe tromper en tirant des lignes de proportion: & je veux bien l'avouër, c'eſt ici que la diſproportion eſt grande.

Ce Fils de *Phœbus* étoit tout rayonnant de lumière; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne fût un grand étourdi, qui auroit peut-être mis tout l'Univers en cendres, ſi *Jupiter* ne l'eut abîmé d'un coup de foudre. Mais qu'il y a de différence entre être enſeigné par un

un Prince du Parnaſſe, ou de l'être par la Sageſſe-même. Les Docteurs qu'elle faiſoit à Genève, ne répandoient que des rayons ſalutaires, qui portoient enſuite la lumière en différens endroits de la Terre. La Hollande & l'Angleterre ont encore tant de vénération pour les Docteurs qui s'y ſont formés, qu'elles les font venir en foule pour endoctriner leur Peuple. Ne vas pas croire que ces deux puiſſans Etats manquent de bons Docteurs, ils en ont qui paſſent quelquefois ceux de Genève. Mais il faut que la Prophétie du premier Fondateur du Chriſtianiſme s'accompliſſe, *nul n'eſt Prophète dans ſon Païs.* Voilà ce qui fait un peu tort aux Docteurs, que les Puiſſances Maritimes ont vu élever ſous leurs yeux.

On regardoit cette petite République comme une merveille. On étoit ſurpris de la voir ſubſiſter; parce qu'il eſt ici fort extraordinaire de voir long-tems durer des choſes qui ſont ſagement établies. L'Amour de la Nouveauté, la Mode qui change tout, voulut renverſer l'Ordre du Gouvernement. Elle venoit de faire ſon coup d'eſſai en Païs Catholique, & elle voulut ſonder le gué en Païs Réformé. Elle ne fit qu'un ſaut de Corſe à Genève. Elle arme le Sujet contre ſon Souverain. Mais comme elle fait tout ſans conſulter le bonſens: *Chaſſez*, dit elle aux Bourgeois, *cette Milice, qui a toujours ſervi à vous garder.* Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. On commande à la Garde de la Ville de paſſer la porte. On brûle un peu de poudre de part & d'autre, & on tue ſans miſéricorde le Soldat, qui étoit

assez fidèle pour bien garder le poste qui lui étoit consigné. Le Bourgeois victorieux parle alors en Maitre, il en exerce l'autorité. Il tue, sans dire gare, quelques Citoyens qui ne lui plaisoient pas.

Les choses eussent été bien plus loin, si de bons & fidèles Voisins ne fussent venus offrir leur Médiation. On eut d'abord de la peine à recevoir les Sages que la France & la Suisse y avoient envoyés. Qui sait si on ne leur auroit pas fermé la porte au nez, s'ils n'eussent fait à ce Peuple insensé la Harangue la plus pathétique qu'on puisse faire à des Coupables. On publia une Amnistie de toutes les fautes que ce Peuple venoit de faire. Cette sage conduite fit cesser sur le champ tous les desordres.

Tu approuveras sans doute une conduite si sage, qui a eu des succès si heureux. Il y a-là quelque chose d'extraordinaire. On voit souvent des Etats susciter ou entretenir par Politique des Divisions chez leurs Voisins; mais il arrive fort rarement qu'on accoure avec zèle au secours d'un Voisin malheureux, sans demander tout-au-moins le salaire de ses services. Mais ici la magnanimité, la sincérité, se signalent par un desintéressement extraordinaire. Tu croirois peut-être que c'est en vertu de cette Sagesse, qui avoit établi son siége à Genève il y a environ deux cens ans, mais tu te tromperois. Car presque tous les Voisins de cet Etat, se font une gloire d'exterminer cette Sagesse, autant qu'il est en leur pouvoir.

Le Bonheur & la Force de Genève consistent dans sa propre Foiblesse. Elle est entre trois

trois Etats, qu'on apelle la France, la Suisse, & la Savoie. La Politique, qui fait toujours craindre à un Etat l'agrandissement de ses Voisins, maintient cette Ville & la rend respectable. Elle est le *non plus ultra* pour les *Ariovistes*, qui pouroient encore brûler ce qu'ils avoient en Suisse, pour aller s'établir dans le riche Païs des Gaules. En France, où l'on parle François, on apelle cette Ville les *Colonnes d'Hercule*, qui prescrivent aux Lis de la France, de ne pas chercher à s'épanouïr dans un Païs de Montagnes, qui sont presque toujours couvertes de neige.

Il y a eu des gens assez mal intentionnés, pour dire que les Princes de Savoie avoient autrefois voulu prendre cette Place. Mais c'est une fausseté, je le sai d'un Originaire du Païs. Un Sauvage n'aime pas à voir qu'on mette sur le compte des Maîtres, la faute que font leur Serviteurs.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de te raconter ce fait. Il y a en Savoie des Ramonneurs de Cheminées plus qu'il n'en faut pour le Païs; car on en voit venir tous les jours à Paris, qui font tantôt ce métier, & tantôt un autre. En 1000 &c. la datte n'y fait rien, il y eut quelques gens de cette profession, qui voulant faire fortune entrèrent de nuit dans Genève, à dessein seulement de ramonner les Cheminées des Genevois. Ceux-ci, sans vouloir écouter raison, se jettent sur ces pauvres Malheureux. Ils crurent qu'ils avoient assez d'esprit pour juger de leur intention; & sans beaucoup de formalités, ils les firent prendre comme des Voleurs. Il y a

ici une Loi, qui dit, *Qu'il ne faut point entrer de nuit dans le jardin de ſon Voiſin, ſous prétexte de le labourer; ni monter à petit bruit ſur les murailles, ſous prétexte qu'on ne veut pas faire de bruit à la porte, crainte d'éveiller les gens.* On interprète fort mal de telles intentions.

Il arriva une choſe fort remarquable dans ce tems-là. Une jeune Femme ayant apris que ſon Mari étoit malheureuſement de la partie, demanda à parler à cet Infortuné, mais on lui refuſa cette ſatisfaction; parce qu'on avoit pris à Genève l'action de ces pauvres Savoyards, dans un ſens qui demande toute ſorte de rigueur; on la regardoit comme un Crime d'Etat, & en ce cas le Criminel ne peut parler à perſonne.

Cette Femme déſolée prit une réſolution extraordinaire. Elle fut ſe mettre au pied du Rampart, où l'on avoit expoſé le Corps d'un Suplicié qui lui étoit ſi cher. „ Cruels Genevois, *dit-elle*, je pour„ rai à-préſent avoir, malgré vous, cette ſatisfaction „ que vous m'avez refuſé d'une façon ſi barbare! „ Ce Corps ſera toujours cher à mes yeux! Les hor„ reurs de la mort ne me le rendent point odieux. „ Ce ſera, Barbares! le ſeul objet dont mes yeux „ voudront ſe repaître juſqu'à la mort!" Cette Femme fidèle & paſſionnée, eut ſans ceſſe les yeux fixés ſur le corps de ſon Mari, juſqu'à ce que ſa douleur vînt à les fermer pour toujours.

Cet Exemple a étonné tous les Peuples de ce Païs, il leur a apris qu'une Femme peut aimer un Mari: car la Matrone d'Epheſe n'eſt qu'un conte fait à plaiſir, pour donner de luſtre à la Tendreſſe Conjugale du Beau Sexe. *Denis*, Tiran de Syracuſe, ne vouloit-il pas tuer ſa Femme, parce qu'elle ne lui avoit point dit qu'il avoit l'haleine puante. Une de ſes Courtiſanes ſçut bien le lui dire. On ſait qu'il ne pardonna cette faute à ſa Femme, qu'en faveur de

de la réponse imbécille qu'elle fit ; *J'aime mon Ma & j'ai cru que tous les Hommes avoient la même leur.* On ne voit plus de telles choses, ni à Ger ve, ni ailleurs: sans cela, tous les Parfumeurs fe meroient leur boutique.

On ne voit pas beaucoup de ces gens-là parmi l Genevois, mais on y voit des Horlogeurs en qua tité. Ce sont eux, dit-on, qui ont eu la plus gran part dans cette dernière Révolution. Leur van leur fit faire ce syllogisme. *Tempus mensura rerur* selon *Aristote*, le tems est la mesure de toutes chos C'est nous qui mesurons le tems, nous en règlo les mouvemens. Il n'y auroit rien de plus beau qu' ne Republique, dont les mouvemens seroient au règlés que ceux d'une Pendule. *Ergo* c'est aux Ho logeurs à régler les Mouvemens de la Republiqu La conséquence n'est pas juste. Tu t'en apperç bien, toi qui n'es qu'un Sauvage ; & si tu étois ici, leur dirois, qu'il y a autant de difference entre u Montre & une Republique ; qu'il y en a entre un S nateur comme *Marius*, & un Peintre tel qu'*Ap les*. L'un a de l'esprit dans le Barreau & à la tê des Armées : mais ils seroient tous deux des Sot s'ils changeoient de place, & qu'*Apelles* prît la P mière Place au Camp & au Senat, & *Marius* c le de Maître dans l'Attelier du Peintre.

Les Habitans de ce Païs ont du mérite, mais sont souvent malheureux, parce qu'ils ne savent p en quoi il consiste. On a pris de sages Arbitres, q vont rétablir les choses sur l'ancien pied, par la r gle, *Ne sutor ultra crepidam*, c'est-à-dire, chacun d se mêler de son métier afin que tout aille bien.

Ce n'est point l'Imperfection des Loix & d Coutumes de cet Etat, qui ont occasionné ces Tro bles. Il n'y a point de Païs au Monde où l'on fai aussi bonne & aussi courte justice, qu'on la fait Genève. Ce n'est point dans les Grands Emplo

de la Republique que l'on peut faire fortune. Les Emplois ſont honoraires, ſans être lucratifs. Lorſqu'on fait les Membres du Conſeil, ce n'eſt point par Brigue ou par Cabale, comme en d'autres Endroits. On ne fait point attention aux grands Biens de la Fortune. Le Mérite perſonnel, & l'Eſtime Publique, y ont plus de part que tout le reſte. Le tems du Règne des Magiſtrats dure ſi peu, & leur retour eſt ſi incertain, qu'ils ne ſauroient prendre des precautions aſſez ſures, pour rendre leur Pouvoir Tirannique.

Mais il y a par tout des gens qui ſe plaiſent à détruire ce qu'il y a de plus parfait, & à renverſer l'Ordre le plus ſage & le plus régulier, ſous le ſpécieux prétexte de vouloir le perfectionner. Il n'y a que l'Ordre merveilleux que nous voyons au Ciel, qui ne ſoit point dérangé; parce que l'Auteur de la Nature n'a pas laiſſé aux Hommes le pouvoir de le changer. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & garde-toi de prêter l'oreille à ces Diſcours ſeditieux, qui tendent presque toujours à détruire le bon Ordre de la Société, ſous ombre de corriger ce qu'il y a d'abuſif dans les Maximes Politiques.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XVI.

ZAKARA à KAROKAJO.

SI tu savois, Cher KAROKAJO, combien on s'est moqué de notre pauvre Arlequin Sauvage, parce qu'il a voulu faire l'amour à la manière de notre Païs, tu userois de tout ton crédit pour détruire parmi nous une Cérémonie qui nous rend ridicules à tous les Peuples de l'Ancien Monde. J'avouë qu'il est bien difficile de changer l'usage des Cérémonies qui se sont rendues respectables par leur antiquité. On a bien de la peine à déraciner les Préjugés qu'on a en faveur des Maximes établies. Il faut être Anglois pour les vaincre. Je ne sache que cette seule Nation au monde qui en soit capable. C'est une faveur que l'Auteur de la Nature leur a accordée presque tout nouvellement. Il n'y a que deux-cens ans

qu'ils étoient encore confondus avec le reſte des Hommes, & je ne ſai ce qui a pu les rendre ſi privilégiés aux yeux de la Divinité. Il faudra que je paſſe chez eux pour le ſavoir; car ils ſont ſi décriés dans ce Païs, que je n'oſe plus parler d'eux. On dit que le Ciel dans ſa fureur a donné ce Previlège, qu'on appelle ici la *Boëte de Pandore*, qui renfermoit tous les maux dont la Divinité pouvoit affliger les Humains. Depuis ce fatal préſent, ils ont été auſſi-tôt hérétiques qu'ils ont été raiſonnables.

Voici la liſte des malheurs qui leur ſont arrivés. Depuis ce tems-là, leur Raiſon a plus aproché de la Raiſon Sauvage de l'Amérique, que de celle qui a établi ſon trône en Europe. Cette Nation a ceſſé d'obéir aux Puiſſances Etrangères. Elle s'eſt rendue redoutable. Elle a produit de grands Génies, & toutes les autres Nations lui ont cédé le pas du côté de l'Erudition. Elle a retranché de ſes Loix Civiles & Canoniques, tout ce qui ſentoit la Superſtition & la Barbarie. Enfin cette Nation refuſe d'obéir à tout ce qui n'eſt pas juſte & raiſonnable. Elle s'eſt portée à un point de hardieſſe qui paſſe l'eſprit humain. Elle a refuſé l'encens au Dieu qui avoit élevé ſes Temples & ſes Autels dans ſon Païs. Elle a oſé lui demander de produire ſes Titres, & les a déclarés nuls & de nulle valeur, attendu qu'ils étoient datés du tems de l'ignorance, & controllés par la Tirannie des Conſciences. Elle s'eſt choiſi un Dieu Juſte & Raiſonnable, avec proteſtation de ne recevoir jamais de Divinité qui vîendroit à agir contre les Loix de la Sageſſe, de

la Puiſſance, & de la Sainteté, qui ſont le Caractère diſtinctif de l'Etre Suprême. Cette Nation adore ce Dieu regnant glorieuſement au Ciel, dont je t'ai parlé dans ma V. Lettre. Elle a voulu que ſon Roi, qui eſt ſur la Terre une Image de la Divinité, lui reſſemblât autant qu'une Créature peut reſſembler à ſon Créateur. Elle lui a laiſſé un pouvoir ſans bornes pour faire le Bien, & l'a mis dans l'impuiſſance de faire le Mal.

Tu n'es qu'un ſimple Sauvage toi, & je ne crois pas que tu eûſſes pu t'imaginer qu'il y eut un Dieu au monde, qui n'accorde les plus précieux de ſes Dons, que dans le tems de ſa colère & de ſa fureur. Ta petite imagination t'auroit d'abord fait croire tout le contraire; & ſans balancer tu aurois dit ſans détour, qu'un Dieu qui s'y prendroit de cette manière pour diſtribuer ſes graces & ſes faveurs, ſeroit encore plus inſenſé que ceux qu'*Ovide* a rendu ſi célebres par leur folie, ou que *Lucien* a rendu ſi ridicules dans ſes *Dialogues*. Tu aurois dit tout net, que l'Auteur de la Nature ne donne aux Hommes la force de s'élever au deſſus des Préjugés, que pour les rendre ſages. Comme il n'a donné des ailes aux Oiſeaux que pour les faire voler dans les airs, & qu'il n'a pas fait cette grace à cette Nation; c'eſt qu'il a voulu que ceux qui la compoſent, reſtaſſent ce qu'ils aiment à être: & qui ſait, ſi on n'auroit pas dit que tu as raiſon ?

Il ſemble que c'eſt-là le vrai moyen de ſe faire un grand nom dans ce Païs. C'eſt ainſi que *Boileau*, & bien d'autres, ſe ſont rendus célèbres. ils ont pris les François par leur

foible. Ils leur ont dit : Meſſieurs,

De Paris au Pérou, du Japon juſqu'à Rome,
Le plus ſot Animal à mon avis, c'eſt l'Homme.

Le mot de Paris, à la tête de cette liſte, flatte cette Nation. Les trois quarts & demi n'ont lu de *Boileau*, que cette ſeule Satire. On nous mépriſe, nous pauvres Américains, parce qu'il ſemble que ce judicieux Cenſeur ne nous a pas trouvé dignes d'y avoir place.

Nous méritons pourtant d'y entrer pour quelque choſe. Notre conduite dans nos Amours, & les Cérémonies trop précipitées de notre Mariage, ſont ſujettes à des inconvéniens qui ont ſouvent des ſuites bien funeſtes. Je ſai que tu es toi-même un des premiers à les comdamner ; mais on a cru que tu le faiſois par paſſion ou par intérêt, & non par ſentiment de juſtice. Je ne veux pas te retracer les malheurs où la plus jeune de tes Sœurs s'eſt précipitée, pour n'avoir regardé qu'à la force & à la beauté du corps, lorsque ſon jour fut venu pour courir l'allumette. Elle ſe livra à celui qui étoit le moins digne d'elle, parce qu'il étoit le moins raiſonnable.

La Diſſolubilité du Mariage qu'on a inventée comme le remède le plus efficace à ce grand mal, ne ſert ſouvent qu'à rendre les Enfans plus malheureux ſans ſoulager les Mères. Il faudroit laiſſer aux Filles & aux Garçons le tems de pouvoir mieux connoître la ſympathie de leurs humeurs, & ne point faire tant de cas du prétendu bons ſens de ceux qui diſent, qu'on paſſeroit alors toute ſa vie à chercher à ſe connoître. Si nous venions à corriger cet abus, nous en retrancherions bien d'autres dont

il

il eſt la ſource. Nous paſſerions presque pour parfaits; car tout ce qu'on nous reproche d'ailleurs, ſont des griefs de ſi peu d'importance, qu'on ne voudroit pas ſe donner la peine de les cenſurer. Je te dirai une autre fois le cas qu'on fait de quelques-unes de nos Maximes.

Tu ſeras fort ſurpris d'aprendre, que ceux qui cenſurent ce qu'il y a de ridicule dans nos Amours, commencent par le pratiquer avant de ſe marier. Il arrive même fort rarement qu'on y renonce, quoiqu'on le promette ſolemnellement dans les Cérémonies du Mariage. Il y en a fort peu qui ſe corrigent, à- moins qu'ils ne ſe trouvent dans l'impuiſſance de continuer leur premier train.

Il y a ici un grand nombre de Filles qui courent l'allumette avec le premier venu, elles ne ſont pas avares de leurs faveurs; & ſi l'on y trouve quelque choſe à redire, c'eſt qu'elles en font ſouvent plus qu'on ne leur en demande, & qu'elles en ſurchargent ſi abondamment leurs Galands, que leurs jambes ont ſouvent bien de la peine à les ſupporter. Il arrive même que la charge eſt ſi conſidérable, qu'ils ſont obligés de porter leurs ſouliers en pantoufle. Mais ce n'eſt pas pour avoir des enfans, qu'ils voient cette ſorte de Femmes; ou s'ils leur en font, ce n'eſt que pour peupler une quantité de Maiſons, qui ſont comme le Receptacle de la plus vile Canaille. Les enfans que fait un Comte, un Marquis, ou un Gentilhomme, à des Femmes de cette eſpèce, n'ont d'autre titre que celui de Grédins ou Bâtards, qui eſt le dernier rang parmi le Petit-Peuple. Il n'y a qu'un Royaume en Europe, où les Bâtards ſoient eſtimés.

Quand on eſt las de courir l'allumette avec les Femmes de cet ordre, on choiſit une Fille ou une Veuve, & l'on prend garde alors de ne pas ſoufler l'allumette avant que le Prêtre en ait donné la permiſſion. Le Fruit de cette ſorte d'Amours eſt la nation bénite; & quoique ces derniers ne ſoient

pas toujours plus ſpirituels que les Bâtards leurs aînés; ils ſont les chéris & les honorés : c'eſt encore belle grace pour un Bâtard, s'il peut être le palfrenier de ſont cadet le légitime. Les Mots ont ici une grande vertu. Un *Oui* ou un *Non* en fait la différence. Il arrive quelquefois que le Bâtard atrappe ſon Frère le légitime, & qu'il fait à ſa Belle Sœur inconnue, une poſtérité noble, illuſtre, qui a des qualités bien differentes de celles qu'elle mérite ; & faute de cette précaution, on a vu tomber des Maiſons illuſtres ; il y en a quelques autres qui ſe ſont ſoutenues par-là.

Les Gens de façon ſont fort gênés dans leurs Amours légitimes. La Raiſon du Païs les oblige à ne point conſulter leur inclination ſur cet article, il eſt trop de conſéquence pour cela. Mais pour ce qui eſt pure Bagatelle comme la galanterie, c'eſt-à-dire, ce que les Sauvages entendent par Amour Illégitime, elle les laiſſe dans leur pleine liberté.

Un Homme de façon doit faire l'amour aux Richeſſes. Il ne doit pas balancer à préférer une riche Guenon à une jeune Fille, belle, vigoureuſe, & qui n'a en partage que les agrémens du corps & de l'eſprit. S'il arrive qu'un Homme de diſtinction trouve dans une Fille, beauté, jeuneſſe, ſanté, nobleſſe, voilà une trouvaille. Mais avant de parvenir à la poſſéder, il faut vaincre des Rivaux, & quelquefois en venir à l'enlèvement, & ſe brouiller avec toute une Famille dont on recherche l'alliance. S'il vient à réuſſir, c'eſt alors qu'il faut uſer de précaution. Il faut bien prendre garde à ne ſe pas charger de famille, il ne faut faire que deux enfans à ſa Femme, & faire enſuite lit à part : car le grand nombre d'enfans ne ſert qu'à faire tomber en décadence une ancienne Maiſon.

Si on n'a pas eu aſſez d'eſprit pour ſe contraindre à cet égard, ou qu'il ſoit arrivé par quelqu'autre acident qu'on ſoit ſurchargé de filles & de garçons, il faut garder le Fils aîné chez ſoi, & fourrer le reſte

te dans un Cloître ou les envoyer ſe faire caſſer la tête à l'Armée. il faut bien ſe garder ſur-tout de permettre à une Femme de façon de nourrir ſes enfans. Il y a eu quelques Saintes Reines qui l'ont fait dans l'ancien Tems, mais il ne faut pas les imiter. Une Femme du bel air doit faire des enfans, & laiſſer à une Païſanne la peine de les nourrir, dûſſent-ils être changés en Nourriſſe, comme il eſt arrivé quelquefois. Cela eſt pourtant facheux, il ſeroit à ſouhaitter que cela n'arrivât jamais. Mais qu'y faire? On ſait que ſi la Nature a donné des tétons aux unes & aux autres, c'eſt pour des uſages bien différens : dans les unes, c'eſt pour l'ornement; & dans les autres, c'eſt pour l'utilité. Qu'importe au bout du compte, de quelle complexion puiſſent être les enfans? On a toujours aſſez de relief, quand on peut être apellé le jeune Marquis, la jeune Marquiſe, le jeune Monſieur, la jeune Demoiſelle. Ne ſe marier que pour avoir beaucoup d'enfans, cela n'étoit bon que pour les anciens Patriarches. Aujourd'hui les Gens de façon ſe marient pour toute autre choſe, ils ſe marient pour ſe mettre à leur aiſe.

Je ſai que ces Meſſieurs n'aiment pas qu'on les contrediſe, auſſi leur dis-je qu'il ne convient qu'au petit Bourgeois, ou à l'Artiſan, de buter à avoir une famille nombreuſe. Les enfans de ces Gens de rien ſont toujours aſſez bien partagés, lorsque leur Père leur laiſſe aſſez de ſcience pour pouvoir gagner leur pain quotidien. Ces Gens du bas étage n'ont ni nom ni rang à ſoutenir dans le Monde : ils ſont toujours trop heureux, s'ils ont le bonheur de travailler pour ſatisfaire le luxe & la vanité des Gens d'un certain ordre : & ſi leurs Femmes ou leurs Filles ſont jolies, vraiment on ſait bien pourquoi cela a été fait : c'eſt afin que vous leur faſſiez la grace de leur rendre de fréquentes viſites. Les Pères & les Maris ne doivent que prendre garde à ce que font leurs Ouvriers dans la boutique; ils vous doivent, en

entrant & en ſortant, de profondes révérences ; il n'eſt permis qu'à la belle Fille, & à la belle Femme de vous dire, *adieu Comte*, *adieu Marquis*. Sans tout ce petit manège-là, que ſeroit-ce que la vie d'un Galant-Homme ? il ſeroit dans un eſclavage éternel.

Ils s'imaginent que ſans cela ils ſeroient plus malheureux que les Sauvages de l'Amérique. Ils le ſont réellement, Cher KAROKAJO, quoiqu'ils ne s'imaginent pas de l'être. Si tu ſavois ce qu'ils ont à ſouffrir, lorſqu'ils s'adreſſent à une Beauté qui eſt au-deſſous de leur condition, ſur-tout ſi elle eſt du nombre de celles qui veulent être Femmes légitimes, ou ne l'être point du tout. On leur préfere un ſimple Bourgeois, & on leur dit qu'on ne regarde point à la Nobleſſe, mais à la Vertu, & qu'on aime mieux un Mari pauvre qu'un riche Galant. Tu appellerois cela parler à la Sauvage ; ainſi il ſeroit inutile de faire valoir les raiſons que leur ambition a coutume d'employer pour juſtifier leur conduite. Je ſai que tu te moquerois de tous les raiſonnemens que je pourrois fonder ſur ce principe. Porte-toi bien, & ſi tu ne peux parvenir à faire corriger ce qu'il y a d'abuſif dans notre Dogme de l'Allumette, ſouviens-toi qu'il vaut mieux que celui que la Raiſon de ce Païs pourroit y ſubſtituer.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DÉPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XVII.

ZAKARA à KAROKAJO.

LA Nature s'étoit follement imaginée, que pour le maintien & le bon ordre de l'Univers, elle devoit inſpirer aux Pères & aux Mères un amour impartial pour leurs Enfans. Quelle folie ! Cela étoit bon pour notre Hémisphère, mais pour celui-ci il faloit tout autre choſe. Les Européens ont un goût particulier, & la Nature devoit le conſulter. Si elle a ſouvent le démenti, & ſi un Père & une Mère ſe moquent de ſes Lois, & fruſtrent de la plus belle partie de leur héritage celui de leurs Enfans qui la mériteroit le plus, il ne faut pas que cette bonne Mère s'en prenne à d'autres qu'à elle-même. On n'en fait point à deux fois dans ce Monde-ci, on dit tout net que c'eſt ſa propre faute, & qu'elle devoit y prendre garde.

Vraiment ce ſeroit quelque choſe de beau, ſi un Gentilhomme, un Noble, ſur-tout en Païs de Droit Ecrit, s'aviſoit d'obſerver une Loi d'égalité entre ſes Enfans, ou qu'il donnât la préférence à celui qui en ſeroit le plus digne, & que ſous prétexte de mérite il préférât un Cadet à ſon Aîné, le mérite fut-il réel, ce ſeroit une ſottiſe, dit la Raiſon Civiliſée.

Quelle confuſion, quel desordre cela ne cauſeroit-il pas dans le Monde? Il faudroit que les Aînés de Famille fûſſent auſſi ſages que les Cadets. Si cela étoit, ils aimeroient autant être Fils de Roturiers. La Raiſon de ce Païs a remédié à cet abus. Elle a fait une Loi du Droit d'Aîneſſe, qui donne tout à l'Aîné, & aux Cadets, rien ou très-peu de choſe. Voilà qui eſt beau, juſte, raiſonnable, & particulier aux Gens de diſtinction: auſſi eſt-on bien ſcrupuleux ſur cet article.

Il eſt vrai que la Femme d'un Patriarche a porté atteinte à cette Loi, mais on y a mis ſi bon ordre que cela n'arrivera plus. On aſſure poſitivement qu'il n'y avoit que le ſeul *Jacob*, qui pût légitimement être preféré à *Eſaü* ſon Aîné. Les Théologiens prouvent ce fait d'une manière qui ne peut ſatisfaire les Nobles; parce que la plus forte de leurs raiſons eſt, que le Cadet méritoit mieux cet avantage que ſon Aîné. Les trois quarts & demi des Aînés de Famille doutent de ce fait; & qui ſait ſi on n'en trouveroit pas quelques-uns qui iroient plus loin? Il eſt ſûr qu'il y en a beaucoup qui ne ſe ſont jamais aviſés de voir s'il étoit bien marqué dans la Bible, & je ne te conſeillerois pas de leur

aller

aller dire en Moraliſte Sauvage: Mm. j'ai vu cela dans ce St. Livre, & votre Dieu l'y a fait mettre exprès pour corriger un abus qui s'étoit gliſſé dans le Monde. Bon! diront-ils, cela n'a été fait que pour des Sauvages, ou pour le petit Bourgeois. Que diras-tu? te voilà payé.

Mais cette queſtion n'eſt point de ton reſſort, ni de celui des Théologiens, ils n'avoient que faire d'y mettre le nez. Les Jurisconſultes leur ont bien donné ſur les doigts, & ont pris de ſi bonnes précautions, que les autres n'auront jamais envie de citer ſur cet article l'Hiſtoire de *Jacob*. Ne crois pas non-plus qu'il y ait jamais de *Rebecca* qui s'aviſe d'enfreindre la Loi du Droit d'Aîneſſe. C'eſt contre l'artifice des Femmes qu'on a pris des précautions raiſonnables. Jamais on ne pouvoit pouſſer la ſévérité plus loin. Si une Femme de qualité s'aviſe de faire deux enfans à-la-fois, comme cela eſt arrivé de ma connoiſſance, ne vas pas t'imaginer que ce ſoit le premier qui vient au monde qui puiſſe prétendre au Droit de *Primogéniture*, pour parler le langage des Anciens Jurisconſultes. Il eſt venu le premier il eſt vrai, on l'a déjà reconnu pour le Fils-aîné. Voilà l'Héritier préſomtif des riches héritages du Noble, a dit la Sage-Femme. L'autre paroît, & celle-ci le nomme Cadet. Mais ce n'eſt point à une Femme à décider la queſtion. On va lui aprendre qu'il y a bien de la différence entre une *Sage-Femme* & une *Femme Sage*. Ce n'eſt point ici bonnet blanc & blanc bonnet. La queſtion eſt différente, c'eſt aux Jurisconſultes à en décider.

Nous ne ſommes plus du tems de ces vieux Patriarches, diſent ils, où les Femmes avoient ſçu s'attribuer par des voies ſubreptices, le droit de décider ſur cet article. C'eſt à nous qu'il appartient de ſavoir qui doit être le premier. La Raiſon Ruſtre de l'Amérique auroit décidé en faveur du Premier-venu, parce que chez nous l'Aîné, ou le Premier-né, c'eſt la même choſe. Mais ici le Premier-né eſt le ſecond, parce qu'ils ſont deux, & que le cas eſt extraordinaire. *Ergo* il faut agir extraordinairement, & compter à rebours en commençant par le dernier. Voilà ce qui s'appelle raiſonner. Ces Meſſieurs, allant toujours de conſéquence en conſéquence, tirent celle-ci, qui vaut bien mieux que l'autre. Nous ordonnons que le Dernier-venu ſoit le Premier-né, & qu'il ſoit reconnu pour l'Aîné, &c. Il n'y a rien à repliquer. Le Corps de Juſtice l'a décidé, il le ſera, & qu'on ne diſpute plus.

Tu veux bien m'en croire ſur ma parole, Cher KAROKAJO, ſans que je m'amuſe à te citer une grande liſte d'Arrêts rendus ſur cette matière. Il te ſuffit de ſavoir que le fait eſt vrai, c'eſt à toi à voir ſi le jugement eſt juſte ou ridicule : car je ſai qu'un Sauvage ne veut pas qu'on faſſe violence à ſon jugement, & qu'on lui aille dire, cela eſt vrai, parce qu'un tel l'a dit. Mais prens garde à ne te pas tromper. Je veux bien t'avertir d'avance d'une choſe, afin que tu ſois très-circonſpect. Il n'y a rien de ſi dangereux que la précipitation, lorſqu'il s'agit de cenſurer les actions des Juges.

On

On dit ici qu'ils ont les yeux plus perçans que ceux du Linx, & je pourrois t'en donner des preuves s'il en étoit besoin. Ces Gens-là ont vu que le Fils qui étoit sorti le premier, est celui qui avoit été fait le dernier. Je vai mettre cette question dans un beau jour. Supposons que deux Anes soient dans une écurie, & que tu ayes à décider qui est celui qui est entré le premier, comment t'y prendrois-tu? Tu serois bien en peine, n'est-ce pas? Peut-être t'imagines-tu qu'il faudroit être Sorcier pour le deviner, ou qu'il faudroit le demander à ceux qui les ont fait entrer. Pauvre Sauvage! ton ignorance me fait pitié. Tu n'as qu'à te tenir à la porte, pour voir celui qui sortira le premier, & en bon Jurisconsulte tirer cette conséquence. Celui-ci est sorti le premier, donc il étoit entré le dernier, & on n'oseroit le contredire.

Tu sais à présent, Cher KAROKAJO, qui est celui qui doit avoir le Droit d'Aînesse; mais tu ne sais pas encore assez bien en quoi il consiste, ni quelles sont ses prérogatives. Un Aîné a tout le bien d'une Maison Illustre. Si on donne quelque chose aux Cadets, c'est si peu de chose qu'ils ne peuvent se soutenir honorablement dans le monde, il faut qu'ils ayent recours à d'autres moyens.

La Raison Civilisée y a pourvu de reste. Elle a établi des Bénéfices Ecclésiastiques, qu'on nom Consistoriaux, ou Commendataires. Le pis-aller c'est le Froc, cela empêche un Cadet de Noblesse de mourir de faim. Ceux qui n'aiment pas le Pain-Benit, ont recours à la Profession des Armes. Une

Lieutenance, une Compagnie leur donne assez de relief. Ils peuvent pousser plus loin leur fortune, si la mort les épargne dans une bataille, ou dans un siège. On peut dire à la louange de ces Nobles, que ce sont ordinairement les meilleurs Officiers qu'il y ait dans une Armée. Il y a quelques exceptions à faire à cette règle, mais où en trouver qui n'y soient pas sujettes ?

Thémis offre bien un asile à quelques-uns. Mais comme cette Déesse est aveugle, à cause du bandeau qu'elle a sur les yeux, elle n'en adopte que très-peu, encore est-ce par avanture. Tu sais que les Aveugles ne choisissent point, & qu'ils ne prennent ordinairement que ce qu'on leur donne, voilà pourquoi cette Déesse ne favorise guères les pauvres Nobles. Elle ne reçoit que ceux que la Fortune élève jusqu'à son tribunal, il faut payer bien cher la place qu'on tient sur les sièges de Justice.

Tien, Cher KAROKAJO, je sai un moyen pour mettre un Cadet de Noblesse au niveau de leurs Aînés, mais je me garderai bien de le dire à ces Fous qui se piquent de suivre la Raison Civilisée. Il n'y a que les Anglois qui le sachent ; mais ils ne doivent pas être comptés pour Européens. La Nature les a séparés du Continent de l'Europe, pour les rendre Demi-Sauvages ; du-moins on le disoit, du tems d'*Auguste*. †

Ce beau secret seroit de concilier ces deux idées, *Noble* & *Marchand*. Il n'y a qu'en Angleterre, où un Gentilhomme peut être Marchand sans déroger. Voilà ce qui fait fleurir cette Nation. Je ne te le

† Virg. Egl. I.

le cacherai point. Je crois qu'il n'y en a point de plus ſenſée dans le monde; mais elle a certains défauts, qui ne me plaiſent pas. Je prendrai la liberté de le lui dire à cœur ouvert, en bon Sauvage; & ſi elle ne reçoit pas mes avis, je ſai bien ce que je ferai, je ne l'en mettrai pas moins dans la liſte des Nations Civiliſées.

Retournons ſur nos pas, nous pourrions nous écarter. Les Privilèges d'un Fils-aîné ſont grands. Il n'eſt point obligé, comme ſes Frères puis-nés, de cultiver ſon eſprit pour ſe faire valoir. Un Aîné n'a pas beſoin d'induſtrie pour cela. Tu ne ſais peut-être pas ce qu'on entend par ſe faire valoir, je vai te l'expliquer; car les termes ſignifient quelquefois ici tout le contraire de ce qu'ils devroient ſignifier. Un Aîné ſait ſe faire valoir, s'il ſait mépriſer ſes Frères, & les regarder comme trop-tôt venus, quoiqu'il ſoit vrai qu'ils ſont venus trop tard. Il faut qu'il ne ſe rempliſſe la cervelle que de bagatelles, & qu'il ne s'amuſe à rien d'eſſentiel. Il faut qu'il ſache parler d'un ton de Maître à ſes Chiens, à ſes Chevaux, & à ſes Domeſtiques. Il eſt aſſez ſavant s'il ſait dire, ceci, cela eſt à moi, c'eſt un bien qui m'eſt acquis par le plus beau de tous les titres. Tenez, mon Frère, cela vous revient. Mais que ferez-vous dans le monde avec ſi peu de choſe? Vous n'y pourrez ſubſiſter avec honneur. Il me ſeroit honteux, ce ſeroit-même un affront pour la Famille, ſi l'on pouvoit dire qu'il y a parmi nous des Gentilshommes grêlés.

Prenez le Petit Colet, je ſoutiendrai l'honneur de la Famille, on ne démembrera rien des biens de notre Maiſon. J'aurai tout, & je vous ferai une petite penſion viagère, avec quoi & ce que vous pourrez avoir du Bien d'Egliſe, vous ſerez à votre aiſe. On apelle cela parler comme un Oracle, & c'eſt toujours le plus ſûr d'en paſſer par-là, l'expérience le démontre tous les jours. Voi-

Voilà une affaire conclue. L'Aîné doit ſoutenir le Nom de la Famille, il prend ſes meſures pour cela. Il s'exerce avec la jeune Villageoiſe, avec la Servante de l'Aubergiſte, ou avec d'autres; il ne s'épargne point. Le voilà Maître paſſé. Il s'eſt tellement travaillé, qu'avant l'âge compétent il eſt fait *Emeritus*, c'eſt un titre qui ne deshonore point. On lui donne bon-gré mal-gré un Coadjuteur, & tout ce qui ſe fait paſſe ſous le nom du Noble. On félicite Monſieur & Madame. On dit au Noble, la Nature ne s'eſt pas trompée lorqu'elle vous a fait pour être le ſoutien de la Famille. Ceux qui ne peuvent lui parler ſi librement, font des fêtes à la naiſſance du jeune Seigneur. Leur joie eſt grande. Ils ne craignent plus de manquer de Maître, en voilà un tout prêt, au cas que l'impotent Seigneur vienne à mourir. L'Eccléſiaſtique vient dire que ſes prières ont été exaucées, on lui ſait gré de ſon zèle. Mais ce que je trouve de plus ſingulier, c'eſt que ceux qui y ont le plus de part ne diſent mot, ou s'ils ouvrent la bouche, c'eſt pour crier *vivat* avec les autres. J'entre en colère, Cher KAROKAJO, lorsque j'entens dire de pareilles ſottiſes. Je voudrois qu'il me fût permis de découvrir tout le miſtère. Mais je ſuis dans un Païs où il faut voir faire des ſottiſes ſans dire mot: encore eſt-on bien heureux, ſi on n'eſt pas forcé à en faire. Porte-toi bien, &c.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XVIII.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE vai, Cher KAROKAJO, te faire part d'un Dogme fort extraordinaire, que la Raiſon Civiliſée a établi il y a environ 200 ans. Juſqu'alors les Hommes s'étoient imaginé que la Divinité tendoit à ſes fins par les voies les plus ſaintes & les plus raiſonnables. La Raiſon Civiliſée s'eſt miſe en devoir de prouver tout le contraire. Elle a fait un Dogme contradictoire à celui que l'Auteur de la Nature avoit établi dès les Commencemens du Monde, pour en maintenir la gloire & l'ornement. Dans ce tems-là, la Divinité n'avoit pu trouver de moyen plus ſaint & plus raiſonnable, que d'établir le Mariage entre l'Homme & la Femme pour la multiplication de l'Eſpèce. Je croyois qu'il étoit impoſſible d'y trouver à redire. Mais la Raiſon Civiliſée, toujours fertile en Découvertes extraordinaires, a trouvé que le Célibat étoit plus ſaint que le Mariage, & que le Créateur de l'Univers s'étoit groſſièrement trompé, lorsqu'il

dit: *Il n'eſt pas bon que l'Homme ſoit ſeul; faiſons-lui une Aide ſemblable à lui.*

Les Pères du Concile de Trente, plus clairvoyans que la Divinité, ont redreſſé ces abus. Ils ont apris aux Européens, que l'état où *Adam* vécut avant ſon ſommeil dans le Paradis Terreſtre, étoit bien plus ſaint que celui qu'il y paſſa après que le Créateur lui eut fait une Femme, quoique la Divinité eut voulu faire tout le contraire. Cette erreur de la Divinité leur a paru une faute ſi lourde, qu'ils foudroyèrent d'anathême tous ceux qui s'aviseroient de tenir le même langage que tenoit pourlors le Créateur. *Si quelqu'un*, diſent-ils, *s'aviſe de dire que le Celibat n'eſt pas plus ſaint que le Mariage, qu'il ſoit anathême.* Te ſerois-tu imaginé que des Pères d'un Concile qu'on appelle les Oracles du St. Eſprit, pûſſent donner un démenti ſi formel à la Divinité; Si j'étois en Amérique, je dirois bien qu'ils ſont les Oracles de tout autre choſe; mais dans ce Païs-ci, il n'eſt pas permis de dire tout ce qu'on penſe.

Tu pourrois peut-être t'imaginer, que ce Dogme eſt auſſi mépriſé qu'il eſt mépriſable, & qu'il n'y a qu'une petite troupe de Foux ou d'Impies, qui adhèrent à un Dogme qui ne tendroit qu'à la Deſtruction du Genre Humain, ſi les Habitans de ce Monde vouloient préférer les Dogmes qu'ils croient les plus ſaints, à ceux qui paſſent pour l'être le moins. Mais ne t'abuſe pas. Ce Dogme eſt fait pour les Saints & Parfaits de ce Monde-ci. Il eſt fait pour les Papes, pour les Cardinaux, & généralement pour tous les Eccléſiaſtiques Séculiers & Réguliers, ou autres Gens qui ſe piquent de Sainteté & de Vertu; mais il n'eſt fidèlement obſervé que par des Origéniſés.

Le Beau ſexe a voulu ſignaler ſa Dévotion pour ce Dogme Nouveau. Il y a une multitude innombrable de Filles, qui font vœu de ne point courir l'al-

l'allumette. Elles font gloire de renoncer à ces inclinations naturelles, qu'elles ont reçu comme un héritage, qui a passé successivement du cœur d'Eve jusques dans celui de leurs Mères, & ensuite dans le leur. Elles regardent le panchant naturel qu'elles ont pour la société de l'Homme, non comme une qualité dont Dieu dota le cœur de la première Femme, avant de la présenter à cet Homme parfait qu'il venoit de former; mais comme un présent fatal de l'Esprit Malin, qui cherche à les perdre. Cette illusion les rend martirs, jusqu'à ce qu'elles soient dans un âge si avancé, qu'elles ne sentent plus que la Nature ne les avoit faites Filles que pour devenir Femmes.

Mais ce n'est pas-là le plus grand des maux qui suit ce Dogme ridicule. Si l'on s'en rapportoit aux *Contes de bocace*, les Religieuses ne seroient pas si fort les martirs de l'Amour, qu'elles se glorifient de l'être. Mais il ne faut pas s'amuser à tous les contes qu'on en fait. Peut-être que dans ce grand nombre de Religieuses qui sont en France, il n'y en a pas le quart qui s'avisent de mettre un Homme dans la poche, ou de le faire passer au delà de la grille. On sait bien que les Moines ne sortent guères des Parloirs des Religieuses. Mais il n'en faut pas conclure, qu'ils soient tous égaux à celui à qui *Rousseau* fait dire, qu'il n'étoit pas venu-là pour faire son salut.

Ce que je trouve de plus blâmable dans les Maximes qui suivent ce Dogme Nouveau, ce sont les peines rigoureuses qu'encourent les Filles qui par foiblesse, ou autrement, se laissent vaincre par la chair, & n'observent pas fidèlement un vœu forcé, qu'elles n'ont jamais fait que du bout des lèvres. Il y en a un grand nombre, qu'on a contraint à se faire Religieuses pour décharger des Familles; mais on n'a point d'égard à cela. Si elles viennent à faire valoir leurs talens naturels, on leur fait subir la peine des Anciennes *Vestales*, qui avoient laissé

éteindre la ſainte Chandelle qui brûloit dans le Temple de *Veſta*. Ces traitemens rigoureux en ont obligé quelques-unes à cacher une faute par une énormité. On a trouvé dans des jardins, ou dans des maſures de Monaſtères de Religieuſes, les oſſemens de quelques petits Enfans. Ce prodige a ſurpris bien du monde, mais on n'oſe donner l'eſſor à ſes penſées ſur cet article: on dit ſeulement, le Bon Dieu ſait comme ils y ſont venus.

J'aurois pu te citer d'autres Auteurs que *Bocace* & *Rouſſeau*, pour prouver les desordres que le Célibat fait commettre dans les Maiſons Religieuſes. Il n'y a preſque point de Ville, ou de Monaſtère, qui ne ſe ſoient rendus célèbres par quelques traits de cette eſpèce. On ſait que les grands revenus des Evêques, Abbés, & autres Gens de cet ordre, ne ſervent pour l'ordinaire qu'à nourrir des Chiens, des Chevaux, & des Maîtreſſes.

Lorsqu'ils ſe bornent-là, il n'y a pas dequoi ſe recrier, cela eſt frugal. Tout le monde ſait que ceux qui font Vœu de Chaſteté, ne ſont pas ceux qui l'obſervent le mieux. Il ſemble que les trois-quarts des Eccléſiaſtiques ne faſſent ce Vœu, & celui de Pauvreté, que pour laiſſer à d'autres le ſoin de les obſerver. Il n'y a rien de meilleur pour en impoſer au Vulgaire crédule, que de faire parade de certaines qualités qui n'ont rien de réel que le nom.

Le peuple eſt édifié de voir un Général d'Ordre, un Provincial, un Abbé, faire Vœu de Pauvreté, tandis-qu'il roule caroſſe, a un grand train, fait bonne chère &c. mais il n'auroit pas été touché de voir ce même Homme obſerver fidèlement ce Vœu. S'il ne l'eut point fait, & qu'il eut reſté dans le Monde à exercer la profeſſion de ſon Père, on l'auroit vu miſérable, obligé de travailler comme un Forçat pour nourrir une Femme & des Enfans. Il eſt vrai que les En-

Enfans l'auroient appellé Papa, tandis que ceux qu'il a aujourd'hui de ſes Maîtreſſes n'oſeroient lui donner ce nom : car c'eſt ici une infamie de reconnoître pour Père un Homme qui a fait Vœu de Chaſteté. De tels Enfans ne peuvent participer à l'héritage de leur Père. Mais malgré tout cela, les Privilèges des Eccléſiaſtiques ſont grands. Leurs Enfans ne ſont pas ſi malheureux que tu pourrois t'imaginer. On leur donne des Bénéfices à ſimple Tonſure, ou d'autres d'une eſpèce différente. On a ſoin de pourvoir à leur établiſſement d'une manière ou d'autre.

Parmi les Eccléſiaſtiques Séculiers, on leur fait ſouvent plus d'honneur. Le Fils de Mr. le Chanoine, ou de Mr. le Curé, s'appelle Neveu. Une Réſignation en forme le met en poſſeſſion du riche Bénéfice du cher Oncle. Je n'aurois jamais fait ſi je te contois tous les tours qui ſe jouent parmi les Gens d'Egliſe à l'occaſion du Célibat. Ils damment le pion à tous ceux qui ſe mêlent d'Intrigues Amoureuſes.

Je te dirai ſeulement que du tems du Concile de Trente, la Conduite des Gens d'Egliſe étoit fort décriée. Quelques ennemis de ce Corps Illuſtre, enragés de les voir faire des Enfans à tors & à travers, ſans qu'ils eûſſent la peine de les nourrir, en vertu du Vœu de Célibat, voulurent leur jouer un tour. Ils firent propoſer au Concile une queſtion, qui ſembloit être tout ce qu'il falloit pour les faire donner dans le panneau. On fut long tems à délibérer ſi l'on donneroit aux Eccléſiaſtiques la permiſſion de ſe marier, comme on le pratiquoit dans la Primitive Egliſe. Une Femme paroiſſoit être plus utile à quelques-uns, qu'une Servante ou une Maîtreſſe. Ton imagination t'en fait aſſez pénétrer les raiſons. Tous les Vieillards tenoient pour le Mariage. Une Femme légitime n'eſt pas fort difficile à contenter, elle ſe donne volontiers

des ſoins qu'on n'oſeroit exiger d'une Maîtreſſe. Les Opinions furent long-tems partagées. Enfin la victoire pancha du côté des jeunes Pères, & on fit ce beau Canon, qui les délivra pour toujours du joug du Mariage.

L'Etat Eccléſiaſtique eſt un Etat libre, ainſi le Mariage ne lui convient nullement. Il y a quelques Eccléſiaſtiques hors de ce Royaume, qui ont renoncé aux Privilèges du Célibat. Ils ſe marient, & par-là ils ſe trouvent incorporés dans l'Etat, ce qui les gène fort. La charge d'une Femme & d'une Famille, les rend tout à la fois moins opulens & moins entreprenans. Ils ſont confondus avec le petit Bourgeois, & ſont obligés à ramper ſous l'autorité du Magiſtrat. Un Homme, tant fier qu'il puiſſe être, fait ſouvent bien des choſes en conſidération de ſa Femme & de ſes Enfans.

Si certains Magiſtrats ordonnoient à leurs Eccléſiaſtiques de garder le ſilence ſur quelques diſputes de Religion, leur Autorité ſeroit bien plus reſpectée que celle d'un Roi de France, dont le pouvoir eſt ſans bornes, tandis qu'il ne commande rien qui puiſſe déplaire aux Gens d'Egliſe. Le Dogme Nouveau dont je te parle, rend ce Corps iſolé, & indépendant d'une Autorité Etrangère. Mais tous les Eccléſiaſtiques ne ſont pas ſi ruſés que ceux de ce Païs. C'eſt ce qui a fait dire à un Critique de *Calvin*, que ce Patriarche avoit été mal aviſé d'ôter à ſes Eccléſiaſtiques les Bénéfices, & de leur permettre de ſe marier. Il a appellé cela brûler la chandelle par les deux bouts. Mais je ne vois pas en quoi les Eccléſiaſtiques y ont tant perdu. Ils en ſont devenus plus gens-de bien, & pour ſûr l'Etat y a gagné.

Je ne veux pas dire que l'intérêt le plus viſible eſt, que le nombre des Sujets en ſoit plus conſidérable. Il faudroit avoir perdu l'eſprit pour avoir de telles idées. Les Zélateurs du Célibat y mettent bon

bon ordre. Si un Bourgeois, ou un Gentilhomme, vient à craindre que le trop grand nombre d'Enfans le surcharge, les Zèlés du Dogme Nouveau n'ont pas grand peine à faire sentir à leurs Femmes tout le ridicule de cette pensée. Les Femmes prêtent fort facilement l'oreille aux Ecclésiastiques. D'autres t'en diront les raisons, en voici d'avance une preuve.

Lorsqu'on tint le Concile de Constance en 1414. on ne vit pas dans cette Ville une image du Paradis de *Christ*, comme tu pourrois peut-être te l'imaginer: on y vit une image vivante du Paradis de *Mahomet*, où les Musulmans auront un grand nombre de belles Femmes sans être mariés. Je vai te rapporter ce qu'en dit *Spanenberg*. * *Cette Ville se trouva honorée de la présence de* 346. *Archevêques & Evêques, de* 564. *Abbés & Docteurs, & de* 7000. *Courtisanes qui suivirent les Sts. Pères, sans compter les Concubines que ces Pères tenoient toujours auprès de leur personne.* Il est sûr que si ces Pères eûssent été mariés, leur Cour n'eut pas été si brillante, leurs Courtisanes n'auroient pas eu tant d'empressement pour des gens mariés. Je pourrois te citer une multitude de pareils traits, qui te donneroient une idée claire du Célibat, & de la manière dont il est observé, je me contenterai d'y joindre celui-ci.

Johannes Cremensis, Cardinal, ayant été envoyé en 1126. en Angleterre pour présider à un Concile, fit un Discours vif & pathétique contre le Mariage des Prêtres, & soutint que c'étoit un crime énorme pour eux de se lever du lit, où ils laissoient leurs Femmes pour aller vaquer à leur Ministère. Le Cardinal avoit passé jusqu'alors pour Saint: mais malheureusement pour cette

* Epist. ad Cor. p. 252.

te Eminence, on la trouva couchée avec une Femme. Le fait étoit trop notoire pour être nié. Le Cardinal fut obligé de se retirer à Rome, après avoir essuyé quelques traits mordans de la satire †. Si l'on étoit aujourd'hui si rigide, où en seroit le Cardinal *Coscia*, dont on a parlé si longtems dans les Gazettes?

Le Public a sous ses yeux des traits encore plus frappans, sans pourvoir se détromper sur cet article. La Puissance Séculière, qui à d'autres égards est si opposée à la Puissance Ecclésiastique, prête son bras à celle-ci pour maintenir ce Dogme Nouveau. L'un livre aux flammes du feu de ce monde, un Malheureux qui soutiendra, qu'un Dogme que la Divinité aura fait est plus saint que celui que les Hommes ont substitué à sa place; & la Puissance Ecclésiastique, qui ne sait point se prescrire de bornes, condamme aux flammes éternelles une Ame qui n'aura pas osé donner un démenti à la Divinité. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & sois assuré que la vie d'un Homme ne tient à rien, si l'on s'apperçoit qu'il craint plus les jugemens de Dieu que ceux des Hommes.

† Heinr. Huntiad. lib. 7. Hist. Ang. f. 382.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; savoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire sur le Speuy. 1738.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DÉPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XIX.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE croyois, Cher KAROKAJO, qu'il n'y avoit rien de plus naturel que de faire du bien à ſes Amis Ce Principe m'avoit toujours paru ſi clair, que je ne doutois pas qu'il ne conſervât ſon évidence dans l'Ancien Monde, comme le Soleil y conſerve ſon éclat en y paſſant. Mais je me ſuis bien trompé. Il n'y a rien de plus naturel ici, que de ruïner ſes Amis. Cela ſe fait en badinant. On appelle jeu, la manière ſubtile dont on ſe ſert, pour enlever à un Ami ſa bourſe & ſes effets, ſans que perſonne y puiſſe trouver à redire. Si on le faiſoit autrement, l'Ami n'en ſeroit ni plus ni moins ruïné: mais les cauſes qui produiſent les mêmes effets, n'ont pas toujours le même ſort.

Si un Homme s'aviſoit de prendre de force la bourſe d'un autre, il feroit-là une ſot-

tiſe qui auroit des ſuites bien funeſtes. Ce nouveau Propriétaire de la bourſe d'autrui ſeroit pendu, s'il venoit à être pris. Mais ſi un Homme invite ſon Ami à ſouper, & qu'il l'engage à jouer aux Cartes ou aux Dés, & qu'il ſache faire valoir les talens de *Fin Joueur*, qui veut dire en Langue Sauvage *Fin Fripon*; s'il s'aproprie par ce moyen la bourſe de ſon Ami; s'il pouſſe ſon ſavoir-faire jusqu'à l'engager à mettre ſur une Carte la valeur de ſon Carroſſe & de ſes Chevaux, ou le montant des Pierreries de ſon Epouſe, de ſes Châteaux, &c. Voilà bien autre choſe que la bourſe d'un Particulier qui va à la Foire; voilà une Maiſon d'importance, une Femme de diſtinction, des Enfans nobles ruïnés de fond en comble. Si on leur avoit volé un ſou ſur le grand chemin, le Voleur eut été branché. Que penſes-tu qu'on fait à celui qui vole tout? Cent Cochers impitoyables reçoivent ordre de leurs Maîtres de s'armer du fouët. Ne vas pas croire que ce ſoit pour fouëtter celui qui a perdu, ou celui qui a gagné, tu te tromperois comme un ſot. Si les Maîtres ordonnent à leur Cocher de prendre le fouët, c'eſt pour ne point épargner leurs Chevaux, ou leurs Haridelles, afin d'arriver les premiers pour féliciter le *Fin Joueur*, & lui ſouhaîtter de nouvelles faveurs de la Fortune.

Il n'y a rien de plus dangereux que la fréquentation des Joueurs. Ils reſſemblent à ces fins Oiſeleurs, qui sèment de bons grains devant leurs filets. Ils n'offrent que des plaiſirs à ceux qu'ils veulent perdre. Ils les attirent par l'attrait du gain, & dans la ſuite ils les abîment ſous prétexte de généroſité. Je ne veux

veux point vous faire la guerre, *Monſieur*; allons, le double, le triple, il ne vous faut qu'un coup pour vous raquiter. Ce discours eſt plus ſéducteur, que tu ne pourrois t'imaginer. Un Homme qui perd, ne ſait point ſe modérer, il eſpère toujours que la chance tournera, il s'imagine qu'elle dépend de l'inconſtance de la Fortune. Le Lourdaut! il s'abuſe; mais on n'oſeroit le lui dire, il tueroit ſon Ami qui lui diroit: Inſenſé que vous êtes! la chance que vous attendez ne dépend point du caprice de la Fortune, elle dépend de celui qui braſſe les Cartes. Si celui-ci épargnoit ſon Ami, l'autre ne le feroit pas. Un Joueur ſait bien qu'il eſt fripon, mais il ne veut pas qu'on le lui diſe.

Si je ne t'ai parlé que des Joueurs, tu n'en dois pas conclure qu'il n'y a que les Hommes qui ayent la fureur du Jeu. Les Dames ſe ſignalent auſſi par cet endroit. C'eſt au Jeu que l'on voit qu'elles ſont fortes. La Nature ne les a pas faites d'une complexion délicate pour toutes ſortes d'Exercices. On les voit quelquefois ſe laſſer à rien faire. Si tu ſavois ce que ſoufre leur délicateſſe lorsqu'il faut reſter aſſiſes à un Sermon, où elles étoient allées exprès pour voir & pour être vues! La Comédie & l'Opera les enuyeroient, s'il falloit paſſer la nuit: mais elles ſe plaignent qu'elle paſſe bien vite, lorsqu'elles ont les Cartes à la main. Elles voudroient alors que la nuit durât autant que celle d'*Alcmène*: mais ce n'eſt pas pour avoir des *Hercules*, comme le diſent certains Jaloux, qui fondent leurs raiſonnemens ſur cette expérience: *C'eſt qu'il y a bien loin d'un Mari qui dort à un Joueur qui veille.*

Il eſt vrai, cher KAROKAJO, que les Joueuſes ſont ordinairement triſtes avec leurs Maris, & qu'elles ſont tout l'oppoſé avec un Joueur: mais cela veut dire tout au plus, qu'il n'y a rien qui déplaiſe tant à une Joueuſe, qu'un Mari qui ne joue pas. Les Soupçonneux ont un défaut : c'eſt qu'ils donnent trop d'étendue aux conſéquences qu'ils tirent de leurs belles reflexions. Un Sauvage ne va pas ſi loin. J'ai fait cent fois la même remarque : mais je me garderai bien de ſoupçonner la conduite de ces Femmes, tandis que leurs Maris, qui ſont les ſeuls intéreſſés, ne le font pas.

On auroit tort à-préſent de ſe recrier contre le Jeu, parce qu'il eſt venu à la mode. C'eſt elle qui a le droit de canoniſer les Abus les plus déraiſonnables. Il y a quelques Prédicateurs qui ſe ſont mis en tête de fulminer contre cet Abus régnant. Mais qu'en arrive-t-il? On les laiſſe dire, & on n'en fait ni plus ni moins. Je voudrois, pour les punir eux-mêmes qu'on ſuivit leurs conſeils, & qu'on ne jouât plus du tout. Ils ſeroient les premiers atrapés : car ils ſeroient obligés de jouer tout ſeuls, & de s'en tenir au Jeu du Solitaire, qui eſt toujours le pis-aller d'un Moine, parce qu'il ne fait point enfler la bourſe.

Je ſai que dans les ſiècles paſſés les Rois de France s'imaginèrent que pour le bonheur de leurs Sujets, il falloit défendre certains Jeux, on obéit. Le François a cela de bon, qu'il eſt fort docile, & qu'il ſe ſoumet très volontiers aux Ordres de ſon Roi. Tu crois peut-être que ces tems-là furent plus heureux que les nôtres? Mais ne te trompe pas: on ne joua plus aux Jeux défendus, on en inventa de nouveaux. La diverſité plaît, & voilà préciſément ce qui fait qu'on ne s'en dégoûte point aujourd'hui. Il y a plus de ſortes de Jeux, qu'il n'y a de jours dans l'année.

Tu vois, Cher KAROKAJO, qu'il ne ſeroit pas fa-

facile de bannir le Jeu de ce Païs-ci, il a pris trop d'aſcendant. Il ne ſeroit pas bon même que cela arrivât; car on ne pourroit le faire, ſans retrancher les trois quarts de l'eſprit de cette Nation. Les premiers complimens ſont bientôt finis. Que faire enſuite? Se regarder les uns les autres? Cela n'eſt bon que pour des Muets. Ne parler que pour dire toujours la même choſe? cela eſt ennuyeux pour celui qui parle & pour celui qui écoute.

Il n'eſt pas facile de briller par les talens de l'Eſprit, quoique les Ames de ce Païs en ayent de grands. Mais je ne ſai ſi ces éclatantes prérogatives ſont d'une auſſi grande importance qu'on ſe l'imagine. Toutes les Ames ſont ici ſpirituelles, il n'y a perſonne qui oſe le nier. C'eſt un Principe qui paſſe pour inconteſtable, quoiqu'il y ait un ſi grand nombre de Sots, que *Salomon* s'eſt cru en droit de dire qu'il étoit infini, *infinitus eſt ſtultorum numerus.* Mais peut-être n'eſt-ce qu'une hyperbole, qui ne veut dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il y a ici tant de Foux, qu'on auroit bien de la peine à les compter.

Je ſai que tu en auras bien, à croire que ce Sage ait raiſon; parce qu'on ne ſait pas en Amérique ce que c'eſt qu'une Ame Spirituelle qui n'a pas d'eſprit. Il n'y a qu'en Europe où l'on puiſſe être ſot avec une Ame toute ſpirituelle. Si l'on te diſoit qu'une Femme de ce Païs, qui auroit l'Homme du monde le plus ſpirituel, peut rendre ſot un Mari ſans lui ôter la moindre petite partie de ſon eſprit, le croirois-tu? Qui ſait! ſi tu ne te moquerois pas de tous les raiſonnemens que je pourrois faire pour te prouver ces vérités. Mais l'expérience t'en auroit bientôt convaincu, ſi tu t'aviſois de venir prendre Femme dans ce Païs-ci. C'eſt à l'expérience à convaincre les Incrédules.

Dans la compoſition des Ames de l'Ancien Monde, il n'y entre pas la moindre partie de matière ſubtile: peut-être eſt-ce pour cela que *Salomon* ne trouvoit pas beaucoup de ſubtilité dans les Eſprits.

Les Ames ont des idées innées. Ce ſont des impreſſions fortes, que la Nature y a gravées profondément, pour que rien ne pût les effacer. Les intentions de cette Mère commune de toutes Choſes étoient bonnes, mais elle fait ici tout de travers, ou du-moins très-imparfaitement; & ſi l'Art n'y remédioit, ce ſeroit une pitié. Si on n'avoit pas ſoin de retracer ces idées, l'Ame ne s'appercevroit pas qu'elle les poſsède. Ces éclatantes prérogatives n'auroient pas plus de réalité, qu'il n'y en a dans le titre de Marquis pour un Homme qui n'a point de Marquiſat, ou qu'il n'y en auroit dans le titre d'Evêque pour un Prelat qui n'auroit pour tout bien que le titre d'Evêque *in partibus*.

Si dans ce Païs on veut avoir de l'eſprit, de la ſcience, de grandes connoiſſances, il faut les acquérir, il faut cultiver ſon génie. Sans cela il eſt preſque auſſi ſtérile, que les Déſerts de l'Arabie. Il en coute de la peine & du travail pour rendre ſpirituelle une Ame qui eſt tout eſprit de ſa nature; & celui qui n'en veut point prendre, court riſque d'être un ſot avec ſon Ame toute intellectuelle.

Il falloit te donner ces notions, pour te donner une idée de l'utilité du Jeu: ſans cela tu aurois pu t'imaginer que les Habitans de l'Ancien Monde reſſemblent à *Mitridate*, qui ſe nourriſſoit de poiſon pour n'être point empoiſonné. Aprens donc, Cher KAROKAJO, que le Jeu eſt utile à bien du monde. Il anime ici les trois quarts & demi de ce Peuple. Je me ſuis trouvé quelquefois dans des Aſſemblées, où la converſation étoit auſſi triſte, que celle de ces Nations Hiperborées qui ne reconnoiſſent qu'un jour & une nuit dans l'Année. On parla de faire la petite partie, on mit les Cartes ſur la table. La joie fut grande alors, tout parut animé. Les Habitans des deux Poles ne paſſent pas plus promtement de la triſteſſe à la joie, lorsque le Crépuſcule du jour vient paroître à leurs yeux, que le font ici les Joueurs à la vue d'un Jeu de Cartes.

Tout

Tout vit alors, tout eſt en mouvement. Le Jeu anime une beauté languiſſante ; il chaſſe la pâleur pour y placer un riche coloris ; il fond la glace qui fige le ſang du Vieillard, il le rend capable de paſſer la nuit. Tu dirois que le Jeu eſt un *Thaumaturge*, qui ne fait faire que des prodiges. Si dans une ſéance un Joueur s'abîme, dans une autre il ſe relève. C'eſt-là que la Fortune joue les plus beaux de ſes tours. Dans un moment vous êtes riche, dans un autre vous êtes pauvre, & peut-être pour toute la vie.

Si un Joueur ſe voit ruïné d'un coup de Carte ou de Dé, ne t'imagine pas que ſon courage en ſoit abbatu, comme l'eſt celui d'un Malheureux échappé du naufrage, ou de celui qui n'a rien pu ſauver de l'incendie qui a conſumé tous ſes biens. Un Joueur qui s'eſt ruïné, n'en devient que plus audacieux. Tu le verrois, plus furieux qu'un *Ajax*, s'en prendre à *Jupiter* même & le défier au combat. Les juremens, les blaſphêmes, les imprécations, ſortent en foule de ſa bouche. C'eſt-là un privilège que les Joueurs ſe ſont apropriés. On les écoute ſans horreur, ou même ſans y prendre garde. Et ſi l'on jugeoit de l'intention des Spectateurs par leur contenance, on croiroit qu'ils ne s'intéreſſent, ni pour le Blaſphémateur, ni pour le Dieu blaſphémé. Si quelques ſentimens de compaſſion troublent leur indifférence, ce ſera pour la faire pancher du côté du Malheureux, qui s'en prend à la Divinité, & qui voudroit lui faire porter la peine de la ſottiſe qu'il vient de faire.

Les Dames ne ſe portent pas à de tels excès. On les excuſe, ſi leur mauvaiſe fortune vient à leur faire lâcher quelques incongruités. Il y en a qui font des pertes conſidérables, ſans courir riſque de ſe ruïner. J'en connois même quelques-unes, qui ont fait fortune en ſe ruïnant. Une Belle déſolée fait ſouvent plus d'impreſſion ſur le cœur d'un François, que les charmes de la gayeté répandus ſur un beau viſage.

Le

Le Jeu ne met point de bornes à ſes prodiges. Il donne de l'eſprit, ou du-moins il met de niveau le Sot & le Spirituel. Il rend familiers le Roi & le Sujet, le Grand & le Petit. Et ſi l'on eſt jaloux de ſon autorité, & que l'on veuille ſe tenir ſur ſon quant-à-moi, il ne faut point jouer. Le jeu ne reconnoit de primauté, que celle qu'il donne. Le petit Bourgeois ſera préféré à ſon Seigneur, s'il met plus d'argent ſur une Carte.

Il n'y avoit que le Jeu qui pût rabattre l'orgueil & la fierté de ces Grands de la Terre, qui s'imaginent être iſſus de la race des Dieux, parce que les *Soſies* n'oſent leur aprendre la vérité de leur origine. Le Jeu ſeul étoit capable de découvrir tout le néant de leurs prérogatives. La Religion avoit fait d'inutiles efforts pour répandre plus d'unité parmi les Hommes, mais on s'en eſt moqué. Le Prelat, le Marquis, le Seigneur, conſervent par-tout leur rang & les prérogatives de leur vanité. Il n'y a que le Jeu qui les mette au niveau ou au-deſſus des autres Hommes, & qui les force à exécuter ponctuellement leurs ordres. Jouez *pique*, *cœur*, *carreau*, dira un ſimple Particulier à ſon Seigneur, & le Seigneur obéit. Le Jeu fait des merveilles, cher KAROKAJO, mais il ne rend pas les gens plus ſages. Porte-toi bien: & ſi tu veux te recrier contre ſes maximes, que ce ſoit pour en dégoûter nos Sauvages, ſi la cervelle venoit à leur tourner juſqu'au point de leur faire préférer des Bagatelles à des Occupations Sérieuſes.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XX.

ZAKARA à KAROKAJO.

IL y a ici une eſpèce de *Rendez-vous*, qui aproche fort de nos *Rokiskauw* de l'Amérique. On les nomme *Caffés*, qui eſt le nom d'une liqueur qu'on y boit le plus communément. On y parle fort librement ſur toutes ſortes de ſujets. Il n'y a point de ſubordination tirannique au *Caffé*. Chacun a droit de parler ou de ſe taire, ſans que perſonne puiſſe y trouver à redire. On y fait figure à peu de frais, & je ne me ſuis point apperçu qu'il y fallût d'autre ſcience, que celle de ſavoir fumer. Auſſi perſonne ne s'aviſa de me reprocher mon ignorance Américaine, lorsque jy parus pour la premiè-re fois. Je crus d'abord que ce *Rendez vous* étoit établi pour les gens qui ſont du goût de l'Amérique, & je ne manquai pas de m'y rendre aſſidument.

Mais tous les Hommes ont un défaut commun, Cher KAROKAJO : c'eſt qu'ils ſont trop prevenus en faveur de leurs maximes. On s'en apperçoit facilement dans les *Caffés*. C'eſt-là qu'on voit les Etrangers, & les Originaires du Païs faire valoir à l'envi les Uſages de leur Patrie. L'Amour-propre les rend éloquens, ſans les rendre beaucoup plus ſages. Ils ne voient preſque jamais le ridicule de leurs maximes. Serai-je toujours ſimple auditeur, me diſois-je à moi-même? Faiſons briller le mérite de nos Sauvages. Corrigeons ce qu'il y a d'abuſif dans ces Aſſemblées de Demi-Sauvages. Le ſuccès me parut facile.

Tu ſais, Cher KAROKAJO, que les Femmes ſont le plus bel Ornement de nos Aſſemblées Publiques. Peut-être auroit-on vu tomber ici la Comédie, & l'Opera. Qui ſait ſi les Temples ne reſſembleroient pas à des Déſerts, ſi les Femmes n'eûſſent pas eu la permiſſion d'y faire un étalage de leurs charmes? Il ne manque que cela pour rendre les Aſſemblées des *Caffés* plus brillantes & plus agréables. Je me mis en tête d'y faire une réforme. L'établiſſement de ce *Rendez-vous* eſt beau, dis-je à un Frère Fumeur, mais il y manque une perfection qu'on trouve dans les nôtres.

Qu'y trouvez-vous à redire, me dit-il? Cet endroit eſt fait pour la liberté. Il n'y a rien de plus commode, tout Honnête-homme eſt ici le bien-venu. Je n'y vois que des Fumeurs, lui dis-je; & dans notre Païs on y voit des Femmes, qui diſputeroient le prix au plus habile d'entre vous. La nouveauté de cette queſtion fit aſſenbler autour de moi

tous

tous ceux qui compoſoient l'Aſſemblée. Je croyois qu'on m'alloit faire préſent de la Pipe à trois têtes, ſelon l'uſage de notre Païs: mais ma joie fut courte. Mes belles raiſons eurent un effet qui auroit été bien funeſte dans notre Païs, où l'on ne ſe moque que de ce qui eſt ridicule. Il ſe répandit dans la chambre des éclats de rire, qui attirèrent en foule tous ceux qui étoient dans les autres appartemens. Je crus avoir dit quelqu'héréſie, qui méritoit tout-au-moins l'excommunication. J'eus recours au tour que m'avoit apris le Dévot dont je t'ai parlé dans ma VIII. Lettre. Je ne ſuis point un aveugle hérétique, m'écriai je. Je vois ici beaucoup moins d'Hommes que de Femmes. Je le vois par les yeux de la Foi qui ſont perçans, & qui me font voir clairement ce qu'on ne voit pas. Je vois qu'il n'y a que les Femmes qui rient pour ſi peu de choſe.

Lucius me reconnut à la voix. Il perça la foule, & dit: Meſſieurs, cet Homme-là eſt un Sauvage Américain, à qui il eſt arrivé une avanture qui lui fait craindre de paſſer pour hérétique. Je vous la dirai une autre fois, mais il faut que je le ramène à la maiſon. Voilà un étrange Païs, dis-je à *Lucius*. Que je vous ſuis redevable? Si vous n'étiez pas arrivé ſi à propos, j'allois coucher immanquablement à la Baſtille, car ces gens-là étoient bien fâchés contre moi. Point du tout, me dit *Lucius*. S'ils ſont fâchés contre quelqu'un, c'eſt contre moi; car je leur ai enlevé leurs plaiſirs. Quoi! j'étois-là regardé comme un Homme d'importance? Hé! n'en doutez pas, me dit-il. Le Maître de la maiſon vous tiendroit quite de tous frais, ſi vous vouliez

y retourner. Il n'en faudroit pas davantage pour achalander ſon *Caffé*, ſur-tout ſi vous vouliez faire valoir vos Maximes, & cenſurer les nôtres. On m'aprouveroit donc? Que vous-vous trompez! me dit-il; on ſe moqueroit de vous, & vous ſeriez le jouët de toute l'Aſſemblée. On eſt charmé lorsqu'on trouve de telles gens. Il n'y a rien de plus divertiſſant que le Ridicule extraordinaire, & toutes vos Maximes paſſent ici pour telles.

Si une Femme s'aviſoit d'imiter vos Américains, & de ſe produire dans un *Caffé* avec une pipe à la bouche, fut-elle d'ailleurs la plus honnête Femme du monde, elle ſeroit plus décriée que celles qui s'ennivrent, ou qui font un commerce infame de leurs faveurs. Mais quelle raiſon a-t-on pour avoir tant d'horreur d'une action qui eſt ſi innocente dans un honnête Homme? Point d'autre, me dit-il, ſi ce n'eſt que ce n'eſt pas la mode. Il y a bien quelques Païs en Europe où la coutume de fumer a pris faveur parmi les Femmes, cela eſt aſſez commun dans quelques endroits d'Irlande & d'Ecoſſe. Mais ce qui eſt ici un mal, eſt ſanctifié ailleurs par la Coutume & par la Mode.

Un Maître de *Caffé* qui auroit laiſſé entrer une Femme dans le Temple des Fumeurs, ſeroit plus décrié qu'un Chartreux qui auroit laiſſé entrer une Femme dans ſon Couvent. Il n'en ſeroit pas quite pour faire brûler de la poudre dans les endroits où cette Femme auroit mis le pied; & comme le firent ces bons Saints, lorsque la Reine CHRISTINE profana leur Sanctuaire en y entrant, quoiqu'on eut la précaution d'étendre des Tapis de Turquie dans les endroits où elle devoit paſſer. La

Pre-

Prophanation de ce Temple des Fumeurs auroit ſi fortement pénétré dans toutes ſes parties, qu'on ne ſauroit le purger.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que c'eſt ici la Mode qui ſanctifie tout. Les Actions les plus innocentes dans un ſiècle, ſont des Abominations dans un autre; & ce qui eſt Abominable aujourd'hui, ſera peut-être Canoniſé dans cent ans. Cette Maxime eſt générale. Elle s'étend à tous les différens états de Politique & de Religion. Ici le Peuple ne reconnoit rien de juſtement dirigé, que ce qui ſe gouverne par l'autorité deſpotique d'un ſeul Homme. Cela eſt bien tandiſque c'eſt à la Mode, qui eſt auſſi inconſtante qu'une girouëtte. Un moment fait d'étranges différences. Le Peuple prend-il goût pour la Démocratie? tous ceux qui ſe trouvent entichés de l'Héréſie qu'on appelle *Deſpotiſme*, ſont mis à mort. Quelle grace ne ſeroit-ce pas, ſi on les laiſſoit languir ſous le joug d'une ſervitude barbare, après avoir abandonné aux flammes, ou au pillage, leurs maiſons & leurs effets. Le vent de la Mode change-t-il, le *Deſpotiſme* devient Orthodoxie, & accable ſous le poids de ſa fureur tout ce qui lui eſt oppoſé, ou ſemble l'être.

Dans la Religion c'eſt la même choſe. Un Prince Payen livre aux flammes tous les Chrétiens qui tombent ſous ſa main. *Tibère*, *Néron*, *Dioclétien*, font des feux de réjouiſſance, en brûlant ſur le même bucher les Corps de dix-mille Chrétiens. Pourrois-tu croire, Cher KAROKAJO, que le Peuple, qui étoit le jour avant indigné contre ces Princes barbares, leur pardonne en vertu de ces fureurs. Ils s'étoient rendus odieux par leurs crimes, & ils ſe font chérir par des énormités. Le vent de la Mode change-t-il, un Prince Chrétien paroît-il ſur le trône, il ſera toujours vertueux, il ſera toujours *Conſtantin le Grand*, quoiqu'il ſe ſoit lavé dans le ſang humain pour ſe guérir de ſa lèpre. Si un Prince Eccléſiaſtique prend ſa place, ce ſera encore pis. Le meilleur

des Papes ne vaudra peut-être pas le plus méchant de Rois Chrétiens. Le Juif, le Hugenot, le Schiſmatique, ſeront la victime de ſes fureurs. On verra le Juif livré aux flammes par ſentence de l'Inquiſition, & pourquoi? parce qu'il a voulu reſter fidèle à ſon Dieu. On inſultera à cet Infortuné, qui s'écrie du milieu des flammes. Eternel! tu as tiré de la fournaiſe *Sidrac*, *Méſac*, & *Abednego*, parce qu'ils reſtoient fidèles dans l'obſervation de ta Foi. Tu ſais que je ne ſuis ſur ce bucher, que parce que j'ai voulu t'obéir. Eternel, ſauve moi! On lui fera un nouveau crime de ſa fidélité, & de ſa conſtance. Il eût eu la Couronne du Martire, s'il eût été du tems des Machabées, mais c'eſt tout le contraire aujourd'hui. On dit que ſa Religion eſt hors de mode. On traitoit plus rigoureuſement celle des Huguenots dans le ſiècle paſſé, parce qu'on craignoit qu'elle ne ſe mît à la mode. On faiſoit des meurtres, & des maſſacres: on exterminoit ſes Zèlés, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre. Le Schiſmatique ne ſe laiſſe pas atrapper, il ſe défend, il réſiſte, & je conſeille à nos Sauvages d'en faire autant.

Je ſai, Cher KAROKAJO, que le pouvoir de la Mode eſt grand. Mais je ne ſaurois m'imaginer, que les actions n'ont pas en elles un caractère qui les rende bonnes ou mauvaiſes, indépendamment des caprices de la Mode. Tuer ſon Père eſt un crime énorme par tout Païs, quand même on le feroit pour l'amour & la gloire de Dieu, comme l'ont fait quelques Saints. Tremper ſes mains parricides dans le ſang de ſon Roi, & devenir parjure au ſerment de fidélité qu'on lui a ſolemnellement juré, c'eſt une énormité qui ne peut mériter que les éloges des Jéſuites, & de leurs Zèlés. Protéger la Veuve & l'Orphelin, ſera toujours une action bonne, quand bien les motifs en ſeroient mauvais. Etre Sobre, Juſte & Tempérant, ſeront toujours des qualités eſtimables quoiqu'on les trouve ſouvent dans un Janſéniſte ou dans un Huguenot. Etre Avare, Meurtrier, Ambitieux,

tieux, seront toujours des qualités abominables, fûssent-elles dans le St. Père le Pape. On auroit beau dire qu'ils sont infaillibles de leur nature. Cela ne peut être vrai qu'à la faveur d'un *Distinguo*. Lorsqu'ils ne font rien que de juste, *Concedo*: lorsqu'ils font des sottises, *Nego*.

C'est au *Caffé* que j'ai apris à faire cette distinction. On peut profiter quelquefois dans ces sortes d'Assemblées. La liberté dont on y jouit, donne des ailes au génie. Car sans la liberté l'esprit est rampant, comme un captif accablé sous le poids de ses chaînes. Mais tous les *Caffés* ne sont pas égaux. Il y en a où l'on ne peut aprendre que ce qui regarde le Commerce & les Actions: d'autres où l'on ne fume que fort peu ou point-du-tout, & où l'on n'entend parler que d'Erudition. Il y en a d'autres, où l'on ne s'entretient que de Bagatelles: & quoiqu'elles soient les amusemens ordinaires de la plus grande partie du Genre Humain, on n'y voit ni Femme, ni Prêtres, ni Moines; & le Petit-Peuple, ou la Canaille, n'oseroit s'y faufiler; il faut qu'on ait tout au moins la mine d'être d'Honnêtes-gens. En voici les raisons, c'est d'un grand Fumeur que je les tiens.

Un Maître de *Caffé* s'étoit établi vis-à-vis un Pont qu'on faisoit bâtir sur le Tibre. Il comptoit faire fortune, lorsqu'il se vit allarmé par une Inscription qu'on mit sur le Pont dont je te parle, la voici: *Pretti, Fratti, Monachi, Putanæ, e altre simile Canailla passando qua na pagarenno. Les Prêtres, les Moines, les Filles de joie, & autre semblable Canaille, en passant par ici ne payeront point.* Ce Maître du *Caffé* y ajouta, *que ce gens-là au Caffé n'entrent point.* On prit cela pour un ordre du Pape, & jusqu'à-présent on l'a ponctuellement exécuté.

Si ta curiosité te portoit à me demander ce que font ces gens-là, je te dirai que le Petit Peuple fait mouvoir la navette, la truelle, & le marteau, selon sa profession. Mais les Prêtres & les Moines ont des occupations plus nobles. Ils chantent dans leurs maisons, & hors delà ils font valoir leurs grands pou-

pouvoirs. Ils ſont presque tous Directeurs de conſcience, ſans être fort lettrés. Le même ſera employé chez Madme ou Mlle telle, & delà il paſſera chez la petite Bourgeoiſe. Ils ont aſſez de complaiſance pour épargner au Beau Sexe la peine de ſe rendre à leur Couvent: mais pour le Monſieur, & le Bourgeois, il faut qu'ils viennent à *Jubé*, on ne va les confeſſer chez eux qu'en cas de néceſſité.

Je diſois l'autre jour à *Lucius:* morbleu j'enrage de vous voir faire de grands ſalamalecs à deux Cafards qui viennent confeſſer votre Femme & votre Fille, & leur dire à l'oreille tout ce qu'ils veulent. Un Sauvage, morbleu! ne le ſouffriroit pas. Ah! vous ne connoiſſez pas ces gens-là, me dit-il: ils ne ſont pas comme bien d'autres, qui viennent pour faire une choſe, & qui en font une autre: tous ne ſont pas des Père *Girard*. Hé! que ſavez-vous s'ils ne vous attrappent pas, lui dis-je? Ils ne viendront pas vous le dire, & votre Femme ne s'en vantera point. Car les Femmes gardent inviolablement leurs propres ſecrets, quoiqu'elles ſe plaiſent à divulguer ceux des autres. Je n'ai pu corriger *Lucius*. Il dit pour raiſons, qu'il n'y a pas là de mal; & que quand ces bons Pères ſont venus, ſa Femme le laiſſe dormir plus tranquilement, & qu'elle ne le réveille pas pour lui dire qu'elle a des troubles de conscience. Il ne lui vient plus alors dans l'eſprit de réveiller ſon Mari, pour lui dire qu'elle ſe ſouvient d'avoir dit un *Pater* pour un *Ave Maria*. Que ceci reſte entre nous, Cher KAROKAJO, je crains que notre Ami *Lucius* ne ſoit la dupe de ſon Confeſſeur. Porte-toi bien, & garde-toi de donner à ta Femme & à ſon Prêtre, les occaſions de te tromper, ſi tu ne veux pas l'être.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DÉPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXI.

ZAKARA à KAROKAJO.

IL n'y a rien de plus ridicule que de faire l'entendu, lorsqu'on n'entend rien. Un Homme de cette eſpéce reſſemble à ce ſot Oiſeau de la Fable, qui ſe pâra des plumes du Paon pour ſe produire dans la belle troupe des Oiſeaux. Ils ont tous deux le même ſort, ils ſe font mépriſer. Voilà ce qui eſt arrivé à un certain *Obſervateur*, *Litteraire*, *Hiſtorique*, *Philoſophique*, *Galant*, *Moral* & *Critique*. Cet Homme ſi pompeuſement titré & ſans doute avec autant de raiſon que les Marquis ſans Marquiſats, ou les Barons ſans Baronies, s'eſt déchaîné contre les *Lettres d'un Sauvage Dépaiſé*. Il me menace des traits de ta plume, cher KAROKAJO. Il dit pour ſes raiſons, que tu as du bon-ſens, mais que tu ne ſais pas raiſonner. Il ne te manqueroit que d'en avoir auſſi peu que lui, pour raiſonner comme un Docteur.

Il avoit annoncé qu'il te feroit part de ſes lumières. Son Eſprit devoit venir par la Poſte de Paris & de Londres: mais qui ſait s'il ne lui ſera pas arrivé quelque malheur, & s'il ne ſe ſera pas caſſé le cou en chemin? car tout ce qu'on a vu de ſes Productions depuis ce tems-là, ne porte que les triſtes marques d'un cerveau bleſſé, qui excitent la compaſſion. Je plains ce pauvre Homme. C'eſt un Illuminé, dont le zèle mérite des éloges. Donnons-lui un peu de notre encenſoir par le nés, cela fera plaiſir à ceux qui ſavent juger de la Religion auſſi ſainement que lui.

Quels éloges n'a-t-on pas donné à *Hercule* pour être venu au ſecours d'*Atlas*, qui étoit déjà ſi fatigué qu'il ne pouvoit plus porter le Ciel ſur les épaules? La Religion couroit autant de riſque de s'écroûler *ſous les coups furieux qui lui étoient portés ſans ménagement par des mains prétendues ſauvages*, ſi cet Homme fort ne ſe fut préſenté pour faire les exploits d'un *Hercule*. On aime un zèle vif qui met la main à l'œuvre. Un zèle ardent mérite des éloges, diras-tu d'abord; mais c'eſt lorſqu'il eſt bien mis en place, hors delà il eſt ridicule. Voilà tout juſtement ce que j'ai dit. On auroit trouvé cela beau dans la bouche d'un Dévot, mais c'eſt tout autre choſe dans celle d'un Sauvage. Il n'en faut pas davantage pour faire ſaigner le cœur à des Dévots: on appelle cela *des Coups furieux portés ſans ménagement à la Religion*: on auroit peut-être pardonné au Sauvage, s'il avoit frappé *avec ménagement*. Mais qui ſe ſeroit douté qu'il ne pût être permis de la heurter, pourvû que ce ne fût pas trop fort? Il n'y avoit peut-être que le ſeul dévot *Obſervateur* qui l'ignorât.

fût. Sa douleur a été vive. Et qui ſait, cher KAROKAJO, ſi elle ne l'auroit pas ſuffoqué, s'il n'eut eu la ſatisfaction de voir *la répugnance que le Public avoit pour ces ſortes de licences & d'attentats.* Dis-moi, KAROKAJO, entens-tu ſon galimatias ? Pour moi, je t'avoue que je ne l'entens pas.

Sa première Pièce a donné dans la vue à bien du monde. C'eſt auſſi ſon Chef-d'œuvre, & la ſeule que le Public ait voulu voir. Tu ne ſais peut-être pas bien ce que c'eſt que le Public, Cher KAROKAJO, il ne ſera pas hors de propos de te l'aprendre : faute de le connoître, on s'expoſe ſouvent à faire des ſottiſes. Le Public eſt un Seigneur d'importance, dont tous les gens raiſonnables recherchent la faveur. Il n'y a rien de plus terrible que ſes jugemens. Les plus grands Génies ne ſe préſentent devant ſon tribunal qu'en tremblant. On les voit, humiliés dans des Préfaces, demander ſon aprobation. Ils ne vont point débuter par leurs propres éloges, comme a fait *l'Obſervateur* dans les deux Patentes qu'il a produit dans ſa première Feuille. Le Public dit qu'un tel procédé eſt ridicule, parce que, ſuivant le ſage *Salomon*, il n'y a qu'un Sot qui puiſſe ſe louer ſoi-même. Lorſqu'on voit des Auteurs s'y prendre ainſi, on dit qu'ils ne feront que de l'eau claire. Pour moi, j'ai attendu juſqu'à préſent ſes Réponſes ſi pompeuſement annoncées. Peut être ſera-ce quelque choſe de beau : car je ne ſuis pas encore aſſez fait à la manière de raiſonner des Habitans de l'Ancien Monde, qui diſent : *La Montagne eſt en travail*, Ergo *elle accouchera d'une ſouris.*

Si un Sauvage pouvoit s'aviſer de repondre

d'avance aux Objections qu'on peut lui faire, ce qui eſt dans ce Pais un des plus beaux tours & des plus ſubtils que l'Eloquence a inventé, je dirois peut-être quelque choſe d'aſſez plauſible. Mais les Sauvages ne doivent pas lancer leurs traits à l'avanture. Ce ne ſera donc point aux Raiſons de l'Auteur que je répondrai ſans les avoir vues, cela ſeroit contraire à nos uſages. Je dirai ſeulement, qu'il faut que ce bon Homme ſe raſſure, & qu'il ne ſe laiſſe pas abattre par la douleur; que le péril n'eſt pas ſi grand, & qu'un petit Sauvage ne peut pas frapper *des coups* aſſez *furieux* pour faire écrouler la Religion.

Je connois un Docteur qui m'a dit, que cet Edifice étoit *formé ſur le Rocher inébranlable des ſiècles.* Il m'a dit plus. Il m'a dit, que *les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle.* Il a paſſé enſuite à des faits. Il m'a dit que la rage & la fureur des *Payens* & des *idolâtres*, les coups redoublés que lui ont porté *Spinoſa*, & d'autres *Athées*, n'ont ſervi qu'à montrer que rien n'étoit capable de la renverſer : Que *l'Antechriſt* même travaille tous les jours à lui donner quelques ſecouſſes, qu'il s'épuiſe & affoiblit ſes forces, en tâchant inutilement de l'ébranler. On doit ſavoir cela, quand on veut faire le Docteur.

Si je voulois dire tout, & ne rien reſerver pour une autre fois, je dirois qu'on m'a aſſuré, qu'il avoit été réſolu dans un Conſeil Antichrétien, de ne la plus attaquer par des Subtilités Scholaſtiques: Que ces ſortes de coups ne faiſoient que blanchir; & qu'il ſeroit auſſi ridicule de l'attaquer par des raiſonnemens, que de vouloir réduire en poudre les ramparts d'une Citadelle en l'attaquant avec des pommes cuites.

Si tu vois cet Auteur, dis-lui qu'il ſe tranquiliſe & que le riſque n'eſt pas ſi grand qu'il s'imagine. Je ne veux point déclarer la guerre à ſa Religion. Je ſuis un Sauvage qui raconte à mon Ami ce que j'entens dire, & ce que je vois faire, ſans avoir d'au-

d'autre deſſein que celui de l'éclairer, & de lui faire remarquer le ridicule où il ſe trouve. Dis-lui que je n'oublie pas à te faire remarquer ce qu'il y a de bon, lorsqu'il vient à ma Connoiſſance; & ſi je ne parle pas ſi ſouvent de ce qui eſt ſenſé, que de ce qui ne l'eſt pas, ce n'eſt pas ma faute. C'eſt qu'il y a ici beaucoup de l'un, & très-peu de l'autre. Qu'on eſſaye, qu'on retranche tout le ridicule qu'il y a ici, & l'on verra que je n'en dirai pas le moindre mot. Mais ſi par une raiſon inverſe on vouloit m'obliger à parler de tout ce qui n'eſt pas ſenſé, je ne te le cache point, je quitterois la partie.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que je te parle fort confidemment, je n'en voudrois pas tant dire à l'Auteur qui me déclare la guerre. Il y a tant de ridicule dans le Titre de mon Ouvrage, diroit-il, que ce Sauvage s'abîmera, s'il veut s'amuſer à en faire la démonſtration par parties. Cela le mèneroit dans un labirynthe dont il ne pourroit jamais ſortir. Je ne ſaurois en disconvenir, Cher KAROKAJO: & ſi l'on ſavoit que je l'eus tenté, on ſe moqueroit de moi.

Il faut que je t'aprenne un ſecret. Il y a longtems qu'il eſt connu dans l'Ancien Monde, quoiqu'il ne le ſoit pas dans le Nouveau. Il y a une eſpèce de gens qui ſont, ou qui prétendent être les Banquiers de la Science. Bonne Drogue, auſſi utile que le Pain; mais ils ne font pas ſi ſurement fortuné, que les Boulangers. Ce Peuple s'appelle les Auteurs, & il y en a de tant de ſortes qu'on n'en ſauroit faire l'énumération.

Ils ont divers moyens pour ſe mettre en crédit, chacun fait à qui mieux mieux. Les uns mettent de beaux Ecritaux ſur les Paquets de Science qu'ils veulent débiter. Les autres, pour contrecarrer ces Charlatans, donnent au Public de bonnes Drogues ſous des Titres modeſtes. Ces derniers ont bien de la peine à ſe mettre en crédit, les premiers l'ont bientôt perdu.

Les Lecteurs pour l'ordinaire ſont frappés par un Titre qui promet beaucoup. On vit vendre autrefois un ſot Livre, parce qu'il portoit cette Inſcription : *Fortunam Priami cantabo, & nobile Bellum.* * Sans ces petits tours de Paſſe paſſe, que les Vers feroient de ravage dans les Boutiques des Libraires ! Si tu ſavois combien *Pierre Marteau* a fulminé contre un miſérable Grec, qui avoit fait un bon Livre, auquel il n'avoit donné qu'un Titre modeſte. Ne me déferai-je jamais de ce Poëte maudit ! diſoit le bon Homme à Cologne. Je n'en vens par an que deux ou trois Exemplaires, à de pauvres Savans. Ils ſont ſi gueux pour la plûpart, & en ſi petit nombre, qu'on ne ſauroit manquer de ſe ruïner ſi on s'amuſoit à faire un Magazin des Livres qui fûſſent de leur goût.

Que le Métier de Libraire eſt dangereux ! dit un autre. Ne voilà-t-il pas un tel qui s'eſt ruïné, pour s'être aviſé d'imprimer une belle *Bible* en Païs Catholique. Mais c'eſt un ſot, qui ne ſait pas ſon métier. Il auroit fait fortune s'il avoit imprimé les *Viſions Miraculeuſes*, ou quelques Livres de Sornettes. Je viens de voir dans la Gazette qu'un tel a fait imprimer un Livre de *Sermons*, & qu'un autre, encore plus fou, a imprimé en beau papier un Livre de *Prières* in 4°. Ils auroient mieux fait d'imprimer des A, B, C, ou les *Règles* de *Jean Despautère*, on ne ſauroit s'en paſſer dans les Ecoles.

Voyez le ruſé *Nicolas*, rien ne lui reſte dans ſa Boutique, j'ai en Latin les *Inſtitutes de Juſtinien*, imprimées ſur la plus exacte des Copies, revuë, corrigée, & collationnée ſur l'Original, avec des Remarques par le Grammairien *Bobinet*. Mais ce vieux Renard caſſe le cou à tous les Libraires. Je ne vend aucun de ces Livres, depuis qu'il a fait annoncer, qu'il imprime actuellement ces mêmes *Inſtitutes de l'Empereur Juſtinien*, traduites du Latin en François, pour la commodité des jeunes Avocats qui n'entendent pas le Latin. Il ne s'en débite pas d'autres en France. *Maître Nicolas* a la vogue, comme s'il faiſoit autant de Miracles, qu'en a fait l'Abbé *Paris* de-

* Horat. de Art. Poët.

depuis qu'il eſt trepaſſé. Son Grenier eſt rempli de Traducteurs: & ce Libraire, qui n'entend pas plus que moi & bien d'autres, le Grec ni le Latin paſſe pourtant pour un Docteur, qui a apris à *Démoſthène* & à *Cicéron* à parler bien François.

Si j'étois en fond, dit un autre, je ferois un bon coup, j'imprimerois *La Manière de chicaner*, traduite du Bas-Normand. Il en faudroit pour le moins un Exemplaire aux jeunes Procureurs, qui n'entendent pas bien la Chicane. Et ſi les Clercs vouloient devenir auſſi ſavans que leurs Patrons, je ferois à la ſixiéme Edition dans ſix mois.

Il faut de la hardieſſe dans notre Métier, dit la Veuve *Daniel*; mon Mari auroit fait fortune, s'il n'eut pas tant apréhendé la Baſtille. Un tel a débité quatorze Editions de *Queſnel*. Tel autre a imprimé cent petits *Mémoires Secrets*, qu'on s'arrachoit des mains. Tel autre n'a changé que le Nom d'un Prince, au lieu d'un IV. il a mis un III. il n'en faut pas davantage pour faire fortune. *Charles Benet* n'auroit pas eu tant d'eſprit, nous l'aurions vu au Pilori, s'il avoit eu le même Auteur qu'a eu *Jean l'Inconnu*.

Les Libraires d'Italie ont un tour encore plus extraordinaire pour ſe défaire des Livres qui les embarraſſent. Ils les font mettre à l'*Index*, qui eſt le Catalogue des Livres Défendus, & déclarés capables de gâter l'eſprit & de corrompre le cœur, & voilà juſte ce qu'on cherche. Par ce moyen un ruſé Libraire eſt débarraſſé dans quatre jours d'un mauvais Livre. Il ſe pratique d'autres ſtratagêmes pour atrapper des Lecteurs capricieux, qui ne veulent rien de commun, rien de trivial, & qui veulent pourtant qu'on leur parle des ſottiſes que fait le Genre Humain. Tu crois peut-être avoir deviné. Il n'y a qu'à écrire des Sottiſes, dirois-tu. Mais tu te trompes, tu ne devines qu'à-demi. Il faut écrire ſagement des Sottiſes: c'eſt-là un ſecret d'importance, tous les Auteurs qui ſavent le faire font fortune.

Si l'on voit quelquefois trebucher de Grands Génies, ſi on les voit paſſer de la Boutique du Libraire dans

dans celle de l'Epicier, c'eſt qu'ils ont manqué ce petit point. Il y a des Auteurs qui ſont heureux, & qui ſubſiſtent quoiqu'ils s'en écartent de cent piques. Ils ont eu l'art de plaire à quelques Garçons *Fraters*, gens d'un goût fin pour la plupart, quoiqu'ils n'ayent jamais lu que de petites Feuilles, qu'ils peuvent avoir toutes les ſemaines pour un ſou, s'ils ſont en compagnie avec leur Maître.

Liſez-vous L... L... la petite Feuille qui court, diſent-ils au Petit Maître, en lui mettant le plat-à-barbe ſous le menton. Je la lis moi, c'eſt un Ouvrage fort joli. J'ai conſeillé à Mr. tel de la prendre. Mais Mr. tel ne ſait pas lire, dit le Monſieur? Non, dit le ſavant *Frater*; mais il ſe la fait lire par ſon Valet-de chambre, & ils trouvent tous deux cela fort beau. On achète la petite Feuille, mais ce n'eſt pas pour la lire, c'eſt pour la laiſſer en parade ſur la table, il n'en faut pas davantage pour paſſer pour un Homme de goût.

Il vient un Freluquet, qui voit la petite Feuille, il demande ſi elle eſt jolie. Je n'ai pas encore eu le tems de la lire, dit l'Homme qui paſſe ſa vie à rien faire, nous la lirons une autre fois. Je vai donner ordre à mon Libraire de me l'envoyer régulièrement, dit l'Homme occupé à rendre des viſites ou à en recevoir depuis le matin juſqu'au ſoir. Voilà la manière ordinaire de mettre cette ſorte d'Auteurs en crédit. Il y a d'autres petits Secrets, que je pourrois t'apprendre; mais je ſai que les Sauvages ne ſont point tentés de porter le glorieux titre d'Auteur. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & profite de ces avis, ſi la Fureur d'écrire & de publier tes Productions, te prenoit.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DÉPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXII.

ZAKARA à KAROKAJO.

ON voit un grand nombre de Sociétés en Europe, mais le nombre de celles qui n'ont pu se soutenir est encore plus considérable. Les Sociétés qui subsistent, ont presqu'autant de peine à se soutenir, qu'elles en ont eu à se mettre en crédit. On aime le changement & la nouveauté : mais ceux qui les introduisent, courent grand risque de passer pour ridicules. Si c'étoit-là le pis aller, il n'y auroit peut-être pas un seul Etablissement qui pût durer quatre jours. Il cesseroit pour faire place à un autre, qui auroit peut-être un sort encore plus triste. Ceux qui subsistent, ne le doivent qu'à la force & à l'autorité de leurs Fondateurs, ou à la politique & à l'industrie de ceux qui les protègent.

On met de toutes parts des Mouches en campagne, pour découvrir les Membres d'une Société qui s'est nouvellement établie dans ce Royaume : on les appelle *Francs-Maçons* ; mais on ne voit encore

core rien de ce qu'ils ont maçonné, parce qu'ils ne s'occupent qu'à faire des châteaux en Eſpagne; ouvrages qui reſſemblent à ces édifices, que nous appellons des chimères en Amérique.

Il ſeroit auſſi difficile de ſavoir les Dogmes Théorétiques de leur Confrairie, qu'il l'eſt de voir les éffets de leurs Pratiques. Ce que le Public en dit, n'eſt gueres propre à inſpirer du zèle pour entrer dans leur Congregation. Lorsqu'on déplaît au Public, on eſt malheureux. Les traits de ſa langue ſont perçans, mais ils ne tuent pas, ſans cela il n'y auroit point de *Francs-Maçons* dans le monde. La curioſité m'avoit fait naître l'envie de me faire un Saint de cette Confrairie, mais les contes qu'on en fait me dégoûtent. On dit qu'on les maçonne de telle façon, qu'il n'y en a jamais eu aucun qui ait oſé dire comment on l'a fait: mais cela ne les empêche pas de ſe multiplier, parce qu'il y a bien des gens qui ſe moquent du Qu'en dira-t-on.

Cette Société agit par un principe de Politique qui déplaît au Public. Elle ne veut point ſa faveur; elle fait plus, elle la mépriſe. Elle ſait qu'il eſt curieux, qu'il veut tout ſavoir, & elle s'opiniâtre à ne lui rien dire du tout, voilà ce qui le rend ſoupçonneux. On auroit beau dire qu'on ne ſe rend à certaines Aſſemblées clandeſtines, que pour prier Dieu. Quand cela ſeroit vrai, le Public n'en croiroit rien. Mais c'eſt bien pis, lorsqu'on ne veut lui rien dire du tout, comme le fait la nouvelle Compagnie dont je te parle. Chacun raiſonne alors à ſa fantaiſie: l'un dit ceci, l'autre dit cela, mais perſonne n'en dit du bien; parce qu'on n'eſt pas accoutumé à ſe cacher, lorsqu'on en veut faire.

Il n'y a que dans les endroits où cette Compagnie a pris faveur, qu'on n'en dit ni bien ni mal. Peut-être ne font-ils ni l'un ni l'autre. Si cela étoit, ce Corps ſeroit réellement illuſtre: car on n'a encore jamais vu de Société ſi parfaite, qu'on n'ait pu lui re-

reprocher quelque ſottiſe. On peut facilement s'en convaincre, ſi l'on ſe donne la peine de lire la Vie des Saints. Il n'y en a pas un, qui ne ſe ſoit ſignalé par quelque faute aſſez marquée. Cela eſt attaché à la nature de l'Homme, dit Salomon : *Septies in die cadit juſtus.* C'eſt-à-dire,

Chaque jour l'Homme ſage
Pèche ſept fois ſelon le Sage.
La Femme ſage combien ?
Ma foi le Sage *n'en ſait rien.*

Les *Francs-Maçons* ne doivent point être exceptés de cette règle générale, à moins qu'ils ne prouvent le contraire. On auroit beau dire qu'ils ſont ſi modeſtes, qu'ils ſe cachent pour ne faire pas parade de leurs vertus ; tout ce que l'on pourroit faire en faveur de leur modeſtie, ce ſeroit de les mettre dans le catalogue des gens modeſtes. C'eſt préciſément de ces gens-là que parle le Sage. Hé bien ! diſons à leur louange, qu'ils ſont bien différens du reſte des Hommes, & qu'ils ne font que ſept ſottiſes par jour.

D'autres diſent que ces nouveaux Confédérés ne font aucun mal, qu'ils travaillent au Grand-Oeuvre, & qu'ils cherchent la Pierre Philoſophale. Peut-être la trouveront-ils, peut-être ne la trouveront-ils pas. Il eſt ſûr que ſi un grand nombre de perſonnes s'occupoient à chercher une aiguille qui ſeroit tombés dans une charrette de foin, ils pourroient la trouver plus facilement, qu'un Homme qui s'aviſeroit de la chercher tout ſeul : mais cette raiſon n'eſt pas du goût de tout le monde. Il y a des gens qui préfèrent celle-ci, *Theſaurus totus eſt Inventori*, le Tréſor eſt pour celui qui le trouve. On ne fait pas beaucoup de grace à ces derniers. On dit qu'ils ſont plus foux que les autres, & qu'ils reſſemblent à ce Chien de la Fable, qui creva parce qu'il vouloit tout avoir. Il arrive fort ſouvent, que ceux qui veulent tout, n'attrapent rien. Tous ceux qui ont cherché ce

grand tréſor, ont donné à gauche. Ils ont couru après la Fortune, par des chemins qui les ont conduit à l'Hôpital.

Ces mauvais ſuccès irritent les Curieux. La Nouvelle Compagnie des *Maçons* fait valoir la truelle. On fait par-tout de fourneaux. Il y en a ici, dit-on, il y en a là; & lorsqu'on y va faire la viſite, on n'y trouve rien. Qui ſait s'il n'en ſera pas de même, lorsqu'on voudra épuiſer leurs Tréſors? car ils ne veulent pas ſe laiſſer atrapper deux fois. Mais peut-être ſeront-ils généreux, lorsqu'ils auront trouvé la Pierre Philoſophale, qui eſt un Océan de Richeſſes. Je tâcherai bien alors de leur faire entendre raiſon. Je leur dirai: Meſſieurs, laiſſez puiſer dans cet Océan de Richeſſe ceux qui en ſont altérés. Il y a toujours aſſez d'eau dans l'Océan pour ceux qui veulent boire, & celui que vous avez trouvé n'eſt pas moins intariſſable. Voudriez-vous reſſembler à ces gens qui ſe firent battre autrefois pour la Pêche des Harancs. Prenez garde à vous. Si vous voulez par trop faire les maîtres ſur la mer de vos tréſors, toutes les Nations de la Terre ſe ligueront contre vous, & vous empêcheront d'approcher de ſes Côtes.

Mais ce n'eſt pas la Pierre Philoſophale qu'ils cherchent, dit un autre. Hé bien que cherchent-ils? Ce qu'ils cherchent? Je n'en ſai rien, mais je voudrois bien le ſavoir. Voilà le *non plus ultra*, pour les Curieux qui ne veulent pas entrer dans la Confrairie. Tout ce qu'on ſait de réel, c' eſt qu'il y a des Cordonniers, des Avocats, des Grands-Seigneurs, des Chaudronniers. On dit qu'un tel a dans ces Aſſemblées le pas au-deſſous de *Maturin* le Perruquier, & que celui-ci eſt tout glorieux de ſe voir de niveau ou au deſſus d'un Seigneur d'importance.

Vous parlez en ignorant, dit le Doyen d'un *Caffé*, qui depuis ſoixante ans n'a pas manqué à lire les Gazettes, & les Avertiſſemens qu'on y ajoute, afin que le Lecteur ait dequoi s'exercer. Nous ſavons ce

que

que c'eſt que les *Francs-Maçons*, nous l'avons bien vu dans la Gazette. Ces gens-là ont de mauvais deſſeins. Les précautions qu'ils prennent pour ne ſe pas méprendre,& pour s'aſſurer quils ont des Hommes, cela ſeul me les rend ſuſpects. Je n'aime pas qu'on regarde à la poitrine d'un Homme, pour voir ſi ce n'eſt point une Femme. Tous ces gens-là ſont des hérétiques. Si leurs ſecrets étoient bons, ils les publiéroient.

C'eſt aux Femmes qu'on s'eſt adreſſé pour divulguer les ſecrets les plus utiles au Genre Humain. Notre..... Mais qu'allez vous chercher? dit un autre en l'interrompant. Si ces gens-là ne veulent pas de Femmes dans leurs Sociétes,c'eſt qu'ils veulent être libres, & qu'ils ne pourroient pas l'être ſans cela. Où trouverez vous un *Maçon-libre*, quand il aura ſa Femme auprès de lui? Il ne faut pas être Docteur, pour le comprendre. Que ſavez-vous ſi le ſecret ne fait pas l'eſſentiel de leur Inſtitution? Ignorez-vous qu'on publie ſourdement que ce ſont des Politiques Platoniciens, qui veulent exécuter le plan de cette belle République dont ce Philoſophe voulut jetter les fondemens, il y a trois ou quatre mille ans. Tout le monde la trouvoit belle, mais perſonne n'a voulu s'y conformer; parce qu'on eſt fort gêné, lorsqu'on eſt eſt obligé d'être ſage.

Dans les grands Deſſeins le ſecret eſt d'importance. Quels éloges n'a t-on pas donné au jeune *Pomponius*, pour n'avoir pas voulu dire à ſa Mère le ſecret du Sénat, & avoir mieux aimé pécher du côté du reſpect, que de celui de la diſcretion. On ne lui a point ſçu mauvais gré de ce qu'il avoit ſoupçonné ſa propre Mère d'avoir la langue un peu trop longue. Il y a long-tems que les Femmes paſſent pour incapables de garder le ſecret, c'eſt un fardeau qui ſurpaſſe leurs forces, & dont les *Francs-Maçons* ne veulent pas les charger.

Mais que fit *Pomponius*, dis-je au Docteur, pour mériter tant d'éloges? Sa Mère le ſollicita à révéler

le ſecret du Sénat, elle lui promit ſous ſerment de n'en rien dire. Ce jeune Sénateur lui dit, qu'on délibéroit *ſi l'on donneroit deux Femmes à un Mari, ou un Mari à deux Femmes.* La Dame Romaine craignoit trop les ſuites d'une Délibération ſi importante, pour reſter dans l'inaction. Elle fait mettre les chevaux au caroſſe, & va faire part de cette nouvelle à quelques Dames. Celles-ci le vont dire à d'autres. Chaque Sénateur trouve chez lui des ſupplications, des remontrances, pour empêcher les ſuites d'une Délibération qui pourroit être ſi préjudiciable à celle des deux Parties qui n'avoit point de voix au Sénat. Il n'étoit pas difficile de démontrer aux Sénateurs, qu'une Femme pouvoit plutôt ſuffire à deux Maris, qu'un Mari à deux Femmes. Il n'y en avoit peut-être pas un, qui ne ſçut cela par expérience.

Le Sénat s'aſſemble extraordinairement ce jour-là, on demande qui peut être l'auteur de ces bruits répandus. *Pomponius* ſe lève, il s'en déclare l'auteur, il en découvre les motifs. On exalte ſa prudence, on le loue d'avoir pris un tour ſi ingénieux pour cacher les grands Deſſeins de l'Auguſte Aſſemblée. Qui ſait de quelle importance peuvent être les Délibérations de la République des *Francs-Maçons?* Vous êtes un *Franc-Maçon*, dit un autre en colère, ſans cela vous ne voudriez pas vous ſingulariſer, en faiſant l'éloge d'une Société dont tout le Monde ſe moque ... Moi, *Franc-Maçon?* pour qui me prenez-vous? je les donnerois plutôt tous à tous les Diables! Mais pourquoi, dit un troiſième? font-ils du mal? Non, du moins je n'ai pas ouï dire qu'ils en fiſſent. Tous ceux qu'on connoit en Angleterre & ailleurs, paſſent pour de très-honnêtes gens, mais le nom ſeul de *Franc-Maçon* me dégouteroit: en quelque Profeſſion que ce puiſſe être, on ne ſauroit rien dire de plus injurieux à un Ouvrier, que de lui dire qu'il eſt un *Franc-Maçon.*

Mais

Mais j'en reviens toujours à ceci, dit le vieux Doyen. Ils regardent au genou & à la poitrine, cela ne signifie rien de bon: & pour faire un *Franc Maçon* on ne doit point faire tant de mistère: il n'y a que dans les cas d'importance, où l'on doive paroître scrupuleux. Il faut, par exemple, être assuré d'avoir un Homme, lorsqu'on veut faire un Pape: il est permis alors d'aller plus loin, & de s'assurer de ce qu'il a dans les h..... parce qu'il faut prendre garde à ne pas mettre sur le St. Siège une Papesse *Jeanne*. Voilà des cas où l'on ne sauroit prendre trop de précautions, pour que l'Eglise ne soit pas scandalisée.

Un autre dit qu'on lui a dit pis, & qu'on lui a assuré que ce sont des Cabalistes, qui interprètent les Ecritures à rebours, comme le faisoient certains Docteurs qui vivoient du tems d'*Hérode*, voilà pourquoi on ne veut point les souffrir dans le Territoire du Pape. Je n'aurois jamais fait, si je te disois tout ce qu'on en dit. Leurs plus mortels Ennemis disent, qu'ils en tracent la figure à la Reception de leurs Membres. Je ne leur conseillerois pas de s'aviser de vouloir prendre la place des Templiers, & je ne crois pas non-plus qu'ils y pensent, cher KAROKAJO: mais ils ont grand tort de donner lieu à des soupçons si dangereux.

Je ne sai si les anciens Chevaliers du Temple ont mérité le sort malheureux qu'ils ont eu, mais je sai que les soupçons ont commencé leurs malheurs. Jamais on n'avoit vu recevoir un Templier, & déjà on tira cette conséquence, qu'il falloit qu'il se passât à leur reception des choses qu'il étoit dangereux d'exposer au grand jour. Voilà ce qui a donné lieu à ces accusations atroces, qui ont fait exterminer la Société la plus redoutable qui fût alors dans l'Univers. Si j'avois à donner un avis à cette Nouvelle Société de *Maçons*, je leur conseillerois de rendre publics les Instituts de leur Ordre, & de faire voir qu'on

qu'on a eu tort une fois en la vie de dire, *qui male agit, odit lucem*, on ne se cache pas pour faire le bien.

Je plains ces gens là, Cher KAROKAJO. On dit que dans le grand nombre de ceux qui sont connus, il n'y en a pas un dont on puisse suspecter la probité. Je ne puis comprendre par quelle fureur ils s'opiniâtrent à garder un secret qui feroit peut-être éclater leurs vertus s'il étoit connu, & qui les rend odieux parce qu'ils le cachent. On dit qu'un Prêtre d'Avignon a trouvé qu'ils seroient bientôt détruits. Ils s'étoient multipliés à Genève, du tems des Troubles. Le Rhône en fut si infecté, qu'il gâta quelques Catholiques d'Avignon. Un Curé de Paroisse s'en apperçut, & annonça à son Peuple qu'ils étoient menacés d'un grand malheur, mais qu'il ne dureroit pas. *Reges Seba venient offerentes Aurum, Thus, & Myrrham*, dit le Curé. Vous ne savez pas, Messieurs, ce que cela veut dire. Je vai vous l'expliquer: car vous ne ressemblez pas à ces Huguenots rebelles, qui veulent tout savoir sans s'en rapporter à la foi du Curé. *Reges Saba venient*, les Enragés du Sabat viendront. Ne vous allarmez pas, c'est-là apparemment ce que veut dire *offerentes Aurum*, autrement le passage ne seroit pas clair. Ils auront *Thus*, la toux, & *Myrrham*, & mourront. C'est un Dévot qui a mis cette explication dans un Livre imprimé avec Privilège. Tout ce que cela veut dire, Cher KAROKAJO, c'est qu'il n'y a rien de plus ignorant qu'un Prêtre d'Avignon.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; savoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire sur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXIII.

ZAKARA à KAROKAJO.

ON a établi dans ce Païs des Académies, pour élever les Chevaux de qualité. Il y a un grand nombre de Docteurs, qui s'occupent depuis le matin jusqu'au soir à donner une éducation noble aux Chevaux de diſtinction. Leur Maître leur aprend à faire des mouvemens hardis & extraordinaires. Il y a autant de différence entre un Cheval dreſſé au Manège, & celui qui n'a apris que les mouvemens que ſon inſtinct lui enſeigne, qu'il y en a entre un Homme élevé à la Cour, & un Païſan qui n'eſt jamais ſorti de ſon Village. Tu croirois qu'ils ſont d'une eſpèce tout différente, & je ſuis ſûr que tu ne balancerois pas à dire que l'un a de l'eſprit, & que l'autre n'eſt qu'un ſot. je crois réellement que l'Education fait tout dans ce Païs, & que ſans elle l'eſprit-même le plus délicat ſeroit pour le moins auſſi matériel que ceux de l'Amérique. L'expérience s'eſt miſe en devoir d'en montrer l'évidence.

On a vu un miſérable Fils de Païſan, qui ſembloit

bloit n'être né que pour garder des Cochons, parvenir par la force de l'éducation au faîte des Grandeurs Humaines. Que dis-je ! il alla bien au-delà. Il monta sur le Trône de la Divinité, il en eut le Sceptre & la Couronne pour régir son Eglise ici-bas. Il avoit déjà passé une partie de sa vie dans le plus vil de tous les Exercices, lorsque la Fortune, qu'on apelle ici la Providence, menoit par la main un Cordelier, qui, faute de savoir la Carte du Païs, couroit risque de coucher dehors, s'il n'eut trouvé un autre Guide. Notre Gardeur de Cochons se présente, il laisse à la Fortune le soin de garder ses Pourceaux. Il se charge de conduire au Couvent le Cordelier, qui venoit d'être nommé Gardien au Chapitre. Il se trouva un Poste vacant, le généreux Gardien en gratifia son Conducteur, & le fit Portier du Monastère. Il y a bien de la différence entre ces deux Postes, quoiqu'en puissent penser les Prophanes, qui disent que *les Moines sont les Cochons du bon Dieu.*

Voilà le commencement de son élevation. On lui fit apprendre à lire & à écrire. On l'envoya ensuite aux Académies, où l'on dresse les Génies, & où on leur aprend à faire des élancemens méthodiques, qui leur font franchir d'un plein sau des précipices, où un Maladroit ne manqueroit pas de tomber. L'Esprit ainsi dressé se guinde jusques dans les Cieux. Là il découvre ce qui s'y passe. Il lève le voile qui couvre les Secrets que la Divinité vouloit cacher aux Mortels curieux. Il vient les publier à grands cris sur la Terre. Un Esprit dressé au manège méthodique des Académies ne se borne pas-là. Il descend jusqu'au fond des Enfers. Il regarde tout ce qui s'y passe. Il n'oublie de tout ce qu'il a vu, que le chemin qu'il a pris en y allant, & l'endroit où est le Purgatoire. Il ne sait pas non plus la distance qu'il y a de l'un à l'autre ; mais il n'y étoit pas allé pour en faire la Carte Topographique, son voyage a sans cela toutes les utilités réquises.

Ecou-

Ecoutez, il vous dira tout ce qu'il a vu. Ce ſont des choſes extraordinaires, auſſi ne fait-on de longs voyages que pour cela. Il a vu les Ames des Payens & des Héretiques, qui étoient auſſi rouges que le braſier où elles étoient depuis pluſieurs ſiècles. Il ſait que le ver rongeant de la conſcience, ce repentir qui dévore l'ame, & qui lui repréſente ſans ceſſe la folie qu'elle a fait de préférer un malheur éternel à un bonheur qui n'aura jamais de fin; il ſait que ces ſortes de tourmens ne ſont pas ſuffiſans pour des Ames immatérielles, & qu'il n'y a que des tourmens matériels qui ſoient propres à des Ames immatérielles. Et pour prouver que l'Ame eſt immatérielle, il ne trouve rien de plus plauſible, que de ſoutenir affirmativement dans une Thèſe, que cette Ame a perdu ſa couleur naturelle, & qu'elle eſt devenue auſſi rouge que le braſier où elle eſt. Voilà des Démonſtrations qui frappent l'imagination. Il eſt vrai qu'il en falloit qui pûſſent convaincre l'eſprit: mais celles-ci ſont bien meilleures, parce qu'elles ſont tout le contraire. Une conſéquence tirée tout à rebours de ſon principe, affermit ſolidement la Foi d'un Catholique. Elle conduit un Candidat à la Prélature, & quelquefois elle le mène plus loin: tandis qu'un Janſéniſte va droit à la Baſtille, pour s'être aviſé de tirer une conſéquence juſte de ſes principes.

Diras-tu à préſent, Cher KAROKAJO, que les Académies ne ſont pas bonnes à quelque choſe? Je n'entrerai point pour le préſent dans le détail de toutes les ſublimités qu'on y enſeigne, cela me mèneroit trop loin, peut-être même n'en connois-je que la plus petite partie, & cela ne ſeroit pas étonnant: car il y a ici un grand nombre de Sexagénaires qui n'en ſavent rien du tout, quoiqu'ils ayent été fort proches voiſins des Collèges: auſſi ne voit-on point ces *Ignares* & *Non-Lettrés* parvenir aux Poſtes éminens du Cardinalat. Si *Sixte* V. leur eut reſſemblé, il ne ſe fut jamais élevé à la Pour-

pre Romaine. Il faut un mérite extraordinaire pour y faire parvenir des gens d'une baſſe extraction, ou il faut une protection forte. Si PHILIPPE eut parlé à un Pontife, il lui auroit fait faire tout ce qu'il auroit voulu. Ne vit-on pas les Prêtres *d'Ammon* ne demander qu'une parole d'ALEXANDRE pour le faire un des Fils aînés de JUPITER. Si les derniers Papes ſe ſont tant fait tirer l'oreille pour trois ou quatre Chapeaux, c'eſt qu'on ne leur a pas parlé d'un ton de Maître comme le fit ALEXANDRE.

Tu vois, Cher KAROKAJO, qu'il faut que la Dignité de Cardinal ſoit quelque choſe de fort grand, puiſqu'on ſe donne tant de peine pour avoir ſeulement le Chapeau de Cardinal, & que peut-être les Papes le refuſent fièrement aux Têtes Couronnées. T'imagines-tu que ces Chapeaux ſoient d'un prix infini, qu'ils ſoient bordés comme celui d'un Petit Maître, avec cette différence qu'ils ſont enrichis de perles & de pierreries, & que la brodure en eſt belle? Il n'y a rien de tout cela. Toute la brodure qu'il y a, c'eſt trois ou quatre mots que le Pape a prononcé en y jettant trois ou quatre goutes d'Eau Benite. Tu as les yeux perçans, mais tu ne ſaurois trouver de différence entre un Chapeau que le Pape a acheté pour deux piſtoles dans la boutique du Chapelier, ou celui qu'il vend ſi cher lorsqu'il y a donné une façon de quatre mots qui n'y ont rien changé au fond. Si tout ce que je te dis-là ne te met pas encore en état de juger de la valeur extraordinaire de ces Chapeaux, ce n'eſt pas ma faute. Je te dis tout ce qui en eſt, & tu ne ſaurois m'en demander davantage. Mais peut-être pourrai-je te faire mieux comprendre ce que c'eſt que la Dignité d'un Cardinal.

Les Cardinaux ſont une troupe de Princes à qui on donne le titre d'Eminence. Ces Seigneurs diſent qu'ils tiennent la place d'une troupe de pauvres gens, qui n'étoient riches qu'en bonnes œuvres. Leur Maître leur avoit défendu de s'acquérir d'au-

tres

tres tréſors ſur la terre. Il leur étoit fort indifferent de vivre en Europe ou en Aſie. Ils reſſembloient au bon homme *Bias*, qui portoit tous ſes biens avec lui. Mais il n'en eſt pas de-même des Cardinaux, ils ne ſauroient ſe remuer s'ils en portoient la moitié. Je ne ſai même ſi le plus pauvre, ou le plus vigoureux d'entr'eux, pourroit porter ſa batterie de cuiſine. Mais ces Seigneurs ne ſont pas faits pour cela. Ils ſont faits pour régir l'Egliſe de Dieu, qui tomberoit bientôt en décadence, ſi on en laiſſoit l'adminiſtration à des Pauvres, tels qu'étoient ceux dont ils ont pris la place. On n'a pas beſoin de s'amuſer à prouver ce fait, qui ne marqueroit que trop combien le premier Fondateur du Chriſtianiſme a manqué de conduite, lorsqu'il a confié la Régie de ſon Egliſe à de pauvres gens, qui n'avoient pour tout tréſor que de bonnes œuvres, & qui n'avoient pas le ſou en poche; à des gens qui n'étoient connus que ſous les ſimples noms de *Pierre*, *Paul* & *Bernabé*. Cela peut-il entrer en comparaiſon avec la Dignité de Cardinal, les Titres d'Eminence, de Monſeigneur? Les Etats n'ont de luſtre qu'à proportion de ce que le titre de leurs Chefs les fait valoir. C'eſt ce que diſoit l'autre jour un Catholique, dans une diſpute où on le déclara vainqueur de tous les Huguenots, qu'il ne confondoit peut-être, que parce qu'il n'y en avoit aucun de préſent pour lui repliquer. Une République, dit-il, ſera toujours d'un degré au-deſſous d'un Etat dont le Chef a le titre de Majeſté: & une Religion qui aura à ſa tête des Princes, des Monſeigneurs, ſera toujours au-deſſus de celle qui n'aura que des Miniſtres, qui n'ont le pas au-deſſus d'un Particulier, que lorsqu'ils ſont dans leur Conſiſtoire.

Ne

ZAKARA eſt certainement mal informé, du-moins pour la *Hollande*. Un Proteſtant, ſimple particulier, n'y prend nulle part le pas ſur un Miniſtre, qui ne le cède, comme de raiſon, qu'à ceux qui y ſont élevés aux Dignités Séculières. Je n'ai pas ouï dire qu'il en fût autrement ailleurs.

Ne voit-on pas, disoit ce Docteur, par ce qui se pratique en Hollande, en Angleterre, & dans une partie de l'Allemagne & de la Suisse, que cette pauvre Eglise va fort mal. Ces misérables Peuples, dit-il, s'amusent à soulager la Veuve & l'Orphelin, & à chercher le chemin du Ciel en pratiquant de bonnes œuvres, sans que leurs pauvres Pasteurs s'avisent de leur chanter un *Libera* après leur mort, pour les retirer du Purgatoire, au cas qu'ils y fûssent. Leurs Pasteurs leur disent seulement, que s'ils veulent aller au Ciel, il faut marcher dans le chemin épineux de la Vertu, & qu'on ne fait point son salut autrement; que c'est-là une affaire qui ne se fait point par procureur; qu'il ne suffit pas de faire dire son Breviaire par son valet-de-chambre; & quand on se ruïneroit à payer des Prêtres pour faire l'office pour soi, on n'avanceroit pas ses affaires. Si c'est-là une Religion, elle n'est que pour les Gueux; aussi appelle-t-on ainsi à Bruxelles depuis 200. ans, ceux qui professent cette branche du Christianisme.

Tu vois, Cher KAROKAJO, par ce Discours Catholique, qu'il y a bien de la différence entre les Chefs de l'Eglise Gallicane, & ceux des Eglises de Hollande. Il y en a autant qu'il y en avoit entre ces anciens Généraux Romains, qui quitoient la charrue pour aller mettre aux fers les superbes Monarques de l'Asie, & leur aprendre que les Richesses sont bien loin au-dessous de la Vertu. On trouve cette différence entre un Génie dressé dans les Ecoles des Protestans, & celui qui est élevé dans les Académies des Ultramontains. Les pouvoirs qu'ils donnent à leurs Chefs, différent bien plus encore. Un Pape, à la faveur d'une conséquence tirée à reboure de son principe, acquiert un pouvoir sans bornes. Voici le raisonnement. Une Femme demanda au Roi des Chrétiens une place dans son Royaume. Ce grand Roi lui répondit que dans son Royaume, *celuj qui voudroit être le premier seroit le dernier.* Ergo,

go, disent les Scholastiques, *tous les Royaumes appartiennent au Pape, qui est & qui veut être le premier de tous dans ce Royaume.* Tu n'es qu'un simple Sauvage toi, qui n'as jamais été dressé au manège méthodique des Scholastiques, voilà pourquoi tu ne saurois jamais tirer de telles conséquences.

Mais ce c'est pas-là le plus grand avantage que retire un Pontife d'un argument si extraordinaire. Outre le droit de commander à tous les Rois de la Terre, il lui donne encore l'infaillibité. Quand il n'y auroit que ce dernier privilège, ce seroit assez pour réveiller l'ambition de tous les Mortels. Je suis bien assuré que tu voudrois l'être toi, qui n'as pas beaucoup d'ambition. Le gardeur de Pourceaux vouloit l'être aussi, & il y parvint en faveur d'un raisonnement extraordinaire. On le crut imbécille. *Ergo*, dit on, *il faut le faire Pape.* Il n'y a rien de plus vrai que ce que je te dis. Quand on s'apperçut de la mépriſe, l'allarme fut grande. On se repentit de l'avoir fait Pape, lorsqu'on vit que c'étoit un Homme intelligent. Je ne suis pas encore assez instruit des Pratiques secrètes du Sacré Collège des Cardinaux, qui est l'Aréopage de la plus grande partie des Chrétiens, pour te dire quelles peuvent être les raisons qui engagent ces Illustres à ne placer sur le Trône de leur Eglise, que des Hommes qui sont dans un âge où l'on radotte pour l'ordinaire; notre Raison Sauvage ne sauroit dévoiler ce mistère. Elle ne manqueroit pas d'agir d'une manière tout-opposée, si elle devoit placer un Homme à la tête d'une multitude innombrable de gens d'esprit. Elle en choisiroit un dont l'esprit & le bon-sens seroient dans toute leur force. Elle ne se féliciteroit pas si elle y avoit placé un Benêt, dont l'esprit va toujours en décadence. Jamais on ne verroit notre Raison se repentir d'y avoir placé un Homme de bon-sens, plus capable de régir que d'être gouverné comme un imbécille. La mémoire d'un

d'un tel Homme ne ſeroit point en exécration. On ne diroit point de lui, *il y eſt entré comme un Renard, il y a vécu comme un Lion, & il y eſt mort comme un Chien.* Il y a deux manières de raiſonner: celle qu'a introduit le Bon-Sens, & celle que la Raiſon Civiliſée fait briller dans les Raiſonnemens Scholaſtiques. Tu peux choiſir toi, parce que les Sauvages de l'Amérique ont l'eſprit auſſi libre, que le corps. Mais c'eſt tout le contraire dans ce Païs. Les Habitans ſont libres, mais ce n'eſt que lorsqu'ils veulent aller de bon gré où on les veut mener. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ſois aſſuré qu'il en ſeroit de même de toi, s'il te prenoit envie de venir goûter la liberté de l'Europe.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine, ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMÉRIQUE.

LETTRE XXIV.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE ſuis bien fâché de n'avoir pas fait une plus grande proviſion de cet Or, dont on fait ſi peu de cas en Amérique. Je n'en ai jamais connu le prix qu'à préſent. Tu ſais que je te diſois qu'il falloit que nous ne connûſſions point l'uſage de ce Métail, que l'Auteur de la Nature nous avoit donné en propriété, laiſſant à nos ſoins de faire la recherche de ſa valeur, ainſi que des autres Minéraux & des Plantes qui ſont cachés dans le ſein de la Terre, ou répandus ſur ſa ſurface. Il y a long-tems qu'on connoit ici la vertu de l'Or. Sa rareté l'a fait eſtimer dans l'Ancien Monde, & peut-être que nos Pères l'ont mépriſé, parce qu'il eſt trop commun dans le Nouveau. La peſanteur & la flexibilité de ce Métail le rendent plus impropre que les autres, à faire des uſtenciles pour les commodités de la vie. A en juger par ſes propriétés naturelles, il devroit peut-être avoir le dernier rang

parmi les Mineraux. Mais ce Métail eſt heureux, parce que ce ſont les Hommes qui donnent le prix aux choſes d'ici-bas. Ce qui eſt presque toujours le moins utile, eſt presque toujours le plus eſtimé.

J'ai remarqué que ce jugement n'étoit point particulier aux choſes inanimées, il s'étend bien plus loin. La Raiſon & le Bon-Sens de ce Païs veulent qu'on ne balance pas à donner la préférence à une Laide, qui ſeroit capable de faire horreur, ſi elle étoit dépouillée de pierreries, & du reſte de l'attirail de ſa vanité, qui fait tout ſon mérite. La Raiſon de ce Païs veut qu'on préfère ce Monſtre doré à une Beauté ſimple & naturelle, qui n'a d'autre ornement que la modeſtie & l'innocence.

Un riche Faquin doit l'emporter ſur un Pauvre, qui n'a en partage que l'honneur & la vertu. Un Sage, un Philoſophe, ſe gardera bien de diſputer le haut bout à un riche Etourdi, qui ne ſait que faire parade de ſes ſottiſes. Il ſait, ce Sage, que le Peuple inſenſé de l'Ancien Monde ne reconnoit d'autre Dieu que les Richeſſes, & qu'il n'a point balancé à renier le Dieu qui a opéré les merveilles que nous voyons au Ciel, pour aller offrir ſon encens à un Veau d'Or, que des mains ſacrilèges venoient de placer ſur l'Autel du Dieu des Cieux & de la Terre.

Si je te prie de m'envoyer une bonne proviſion de cet Or que tu mépriſes, ne vas pas t'imaginer que ce ſoit pour en faire mon Dieu. Je ne ſerai jamais aſſez corrompu pour adorer une Divinité qui ſe laiſſe fouler ſous les pieds, & qui n'a d'autre mérite que celui qu'une imagination inſenſée veut lui attribuer. Je ne prétens m'en ſervir, que comme d'une choſe vile & mépriſable, qu'on peut échanger pour d'autres choſes viles, qui malgré leur baſſeſſe peuvent ſervir à nous procurer les commodités de la vie. Je ne regarderai jamais l'Or comme un Dieu; mais

mais comme un fumier dont le ſage Laboureur ſe ſert pour faire croître des Herbes & des Fruits, néceſſaires à la vie de l'Homme. Jamais je n'aurai à me reprocher de l'avoir employé aux uſages exécrables auxquels on l'emploie ici tous les jours.

On ne pourra pas dire que je l'aye fait ſervir à corrompre l'intégrité d'un Juge, ou la vertu d'une Fille. Je n'en abuſerai point pour rendre un Dévot parjure à ſon Dieu, ou un Sujet rebelle à ſon Roi, ou un Serviteur infidelle à ſon Maître. Je ne l'employerai point pour payer un Meurtrier ou un Corrupteur de la Jeuneſſe. Je n'en ferai jamais le ſalaire d'une Femme adultère, ou le dédommagement de l'honneur d'une Fille. Jamais on ne pourra me reprocher de l'avoir employé à porter une Fille abuſée à expoſer ſon Enfant, ou à le détruire avant ou après lui avoir donné le jour, ou à commettre des énormités encore plus criantes. Quoique l'Or ſoit la ſource de tous les Maux dont je viens de parler, il eſt auſſi celle de tous les Agrémens dont on peut jouir dans ce Païs. Ce Métail, qui eſt ſi impuiſſant dans notre hémiſphère, a dans celui-ci un pouvoir ſans bornes, tant pour le Bien que pour le Mal. Son pouvoir ſurpaſſe celui de la foudre, dit un Ancien.

Jupiter fut le premier qui en connut toute la puiſſance. Ce Dieu extravagant s'étoit vainement armé de ſon tonnerre, pour triompher de la vertu de *Danaé*. Il avoit éprouvé qu'on n'eſt pas ſûr de vaincre, lorſqu'on attaque des ſentinelles avec la foudre & le tonnerre. Il voyoit qu'il ne pouvoit jamais ſe faire jour au travers des murs d'airain, qui mettoient la vertu de cette Belle en ſureté, s'il n'avoit recours à une puiſſance plus forte encore que la foudre dont il s'étoit armé. Il ſe changea en pluie d'Or, & réuſſit ſur le champ. Voilà la belle leçon qui a apris aux Peuples de l'Ancien Monde, le moyen aſſuré de triompher de l'inno-

cence. Ce Dieu étourdi en a bien plus appris à ſes Dévots, qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Depuis ce tems-là ils ſe ſont moqué du Dieu tonnant, ils ont cru que l'Or étoit le tout puiſſant, le ſeul qui pût faire des merveilles. Ils ont cherché à s'en emparer, ils l'ont enlevé à JUPITER même. Ils ſe ſont ſaiſi des richeſſes que ce Dieu avoit dans ſes Temples. Ils ont renverſé ſes Statues & ſes Autels. Ils ont mépriſé un Dieu qui n'étoit fort que par une puiſſance étrangère. Un Dieu qui ne ſait ſe faire valoir que par des armes ſi foibles, eſt auſſi mépriſable que cet ancien Roi de Phrigie, qui avoit des flèches d'Or & des oreilles d'Ane.

N'a-t-on pas vu le Dieu d'un pauvre Prêtre de Village ſauter dans la poche d'un Voleur, pour s'être aviſé de ſe laiſſer renfermer dans une petite Boëte d'or ou d'argent, dont je t'ai parlé dans ma *Lettre* XI. Il lui arrivera encore quelque choſe de pis, s'il n'y prend garde. La Soif des Richeſſes rend les Hommes hardis & entreprenans:

. . . . . *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri ſacra fames !

L'Or ne met point de bornes à ſa puiſſance. Ce que la brillante Armée de PHILIPPE n'étoit pas capable d'entreprendre, ce Prince étoit ſûr de le faire exécuter par un mulet chargé d'Or. C'eſt ce Métail qui fait mouvoir les grands reſſors qui opèrent ces évènemens qui étonnent toute la terre. Il détrône les Rois, il les couronne. Il écraſe les Tirans ou les élève. Il détruit les Empires, & en fait de nouveaux. Un Roi qui manque d'Or, eſt auſſi impuiſſant que l'Invalide qui a perdu les bras & les jambes à ſon ſervice. Comme le Soldat ne meſure ſa fidélité & ſa bravoure qu'au poids de l'Or, on cherche à enlever au Particulier, par mille moyens différens, ce Métail tout-puiſſant, quoiqu'un vil Ouvrier ſache le réduire & s'en faire obéir à coups de marteau.

Le

Le Particulier à ſon tour ne pouvant acquérir ce Métail par la Loi du plus fort, emploie tous les moyens imaginables de s'enrichir. Les plus vils ſont meilleurs que les plus honorables, s'ils ſont les plus certains. L'Artiſan s'occupe à flatter la ſotte vanité des Riches, & les rend encore plus inſenſés. Il les regarde comme s'ils étoient les Dieux de la Terre, parce qu'ils ont dans leurs coffres l'idole qu'on adore. Il encenſe à leurs vices comme à leurs vertus. Qui ſait ſi un Riche peut s'imaginer qu'il commette des injuſtices?

On loue PHILIPPE d'avoir ſçu corrompre à force d'argent les Magiſtrats de la Grèce, tandis-qu'on attache à la potence des Miſérables qui ſe mêlent d'imiter ce grand Prince. On a vu des Voleurs de grand chemins enrichis par le meurtre & par la rapine, devenus aſſez puiſſans pour attaquer de bons Rois. On les a vu ſe faire adorer, parce-qu'ils ont eu aſſez d'Or pour payer des mains parricides teintes du ſang de leur Roi. Ces horribles exemples ſe ſont rendus communs, & le Soleil s'eſt enfin accoutumé à voir de tels forfaits ſans s'arrêter.

Un Américain n'eſt pas capable de concevoir tout ce que l'Or eſt capable de faire de bien & de mal, à peine peut-il le croire quand il le voit. Si l'Or ne roule point dans une Ville, dans un Etat, tout paroit être ſans vie, c'eſt encore trop peu dire. La Pauvreté, la Miſère, la Peſte, la Famine, enfin tous les Malheurs ſemblent venir fondre ſur cette Ville & ſur cet Etat. L'Or vient-il à y circuler abondamment? tout refleurit, l'abondance ſuit ce Métail précieux, il relève les ramparts de cette Ville, il les agrandit, il change de vieilles maſures en des maiſons ſuperbes. Il rend cette Ville & cet Etat formidables. Enfin c'eſt à l'Or que les Hommes & leurs Ouvrages doivent leur gloire & leur bonheur. Tu ſeras malheureux toi, & tous nos Frères Américains, ſi vous ne vous oppoſez aux

Etrangers qui viennent au-travers de mille périls vous enlever des tréſors dont vous ne connoiſſez pas le prix. Des millions d'Hommes déjà maſſacrés dans le Pérou, devoient nous avoir apris que cet Or pour lequel on répand tant de ſang, n'eſt pas une choſe de ſi peu d'importance que nous nous le ſommes imaginés.

Si nous avions de l'ambition & du courage, nous pourrions nous faire regarder comme les Dieux de l'un & de l'autre hémisphère. Les Carthaginois ont fait une brillante figure dans le Monde, tandis qu'ils ont payé au prix de l'Or le ſang d'un Soldat mercenaire qui combattoit pour leur gloire & pour leurs intérêts. Sortons une fois de cette indolence, qui nous rend ſi mépriſables aux yeux de toutes les Nations de la Terre. Aprenons aux Raviſſeurs de nos biens & de nos vies, que le Dieu de l'Amérique nous a donné des bras capables de nous défendre & de nous faire craindre. Qu'on ſache une bonne fois, que notre Raiſon Sauvage peut faire tête à la Raiſon Civiliſée de l'Europe. Il vaut mieux faire tête aux Peuples d'une ſeule Partie du Monde, que d'attendre que tous les Peuples de cet hémiſphère ſe ſoient unis pour nous vaincre & pour nous détruire. Je ſai de bonne part, que les Peuples de l'Aſie & de l'Afrique ont deſſein de venir partager avec les autres des biens que nous défendons ſi mal; ils croient qu'il y a de la gloire à nous enlever des tréſors dont nous paroiſſons ſi indignes.

Sachez que vous êtes livrés à la fureur des Dévots du Dieu qui habite au-delà des Pirenées. Il y a ici un Homme qui tient la place du Dieu des Cieux, ou du moins qui prétend être tel, quoique tous les Proteſtans lui ſoutiennent qu'il tient la place de tout autre choſe. Cet Homme, dont le pouvoir chimérique a été ſi fatal à toutes les Nations de la terre, a fondé les prétenſions des Deſcendans

de

de CHARLES-QUINT sur toute l'Amérique, depuis l'arrêt fatal que cet Usurpateur de la place de Dieu a rendu contre nous. Les meurtres, les forfaits, les massacres qu'on a fait de nos Fréres en Amérique, & tous ceux qui se feront désormais; toutes ces cruautés ne peuvent manquer d'acquérir des Couronnes de gloire aux Meurtriers des Justes & des Innocens.

Si vous jouissez encore de la Vie & de la Liberté, ce n'est ni à votre sagèsse, ni à la clémence de vos Ennemis que vous en êtes redevables, mais à la seule stérilité des Déserts qui vous entourent. Prenez garde à vous. Il est vrai que vos Ennemis ne vont pas si vîte à pied, que lorsqu'ils sont portés dans les maisons qu'ils font glisser sur les ondes, mais ils ne laissent pas d'avancer chemin. S'ils viennent une fois à percer jusques dans les Régions heureuses que vous habitez, vous êtes perdus sans resource. Leurs Militaires mènent toujours avec eux toutes les Foudres de l'Enfer. Réfléchis sur ce que je t'en ai dit dans ma XII. *Lettre*. Je ne t'en ai fait qu'un abrégé fort imparfait, & jamais ton imagination ne sauroit se figurer toutes les horreurs qui les suivent. C'est quelque chose de bien terrible que de tomber entre les mains d'un soldat furieux, qui croit gagner le Ciel en détruisant des Hommes qui sont l'ouvrage de ses mains. Vous ne pouvez espérer de grace, si vous êtes vaincus. Apprenez que les Papes ont livré vos corps & vos biens à leurs Dévots, à condition que les Prêtres seroient maîtres de vos ames, & qu'ils élèveroient en Amérique le Tribunal de l'Inquisition, pour faire brûler vifs tous ceux d'entre vous qui voudroient faire usage de leur raison, & qui aimeroient mieux encenser au Dieu règnant au Ciel, qu'au Dieu foible que fait un Prêtre, & qui est si étroitement emmaillotté dans les apparences du Pain, qu'il reste immobile dans la place où on le met, & qu'il ne peut se défendre.

Vo-

Votre Raiſon Sauvage admet un principe dangereux, qui ſera la cauſe de votre perte. Vous ne pouvez croire que des Hommes qui tremblent aux pieds d'un Dieu ſi foible, ſoient courageux. Faut-il que la perte de vos biens, de vos vies, & de votre liberté, vous convainque d'une vérité dont les Habitans du Pérou ont fait une ſi triſte expérience? Sachez que les Nations qui ont des Dieux foibles, ont pu vaincre celles qui avoient réellement un Dieu fort, & le ſeul qui mérite ce nom. L'Auteur de la Nature ne prend point de part aux querelles qui s'élèvent entre les Nations: car il arrive fort ſouvent que le parti de l'Injuſte eſt victorieux, tandis que celui du Juſte eſt vaincu. Cela ne doit point te paroître étrange, il n'y a là rien que de naturel, la Loi eſt égale de part & d'autre. Si l'Injuſte ſe ſert de ſes bras pour attaquer, le Juſte doit ſe ſervir des ſiens pour ſe défendre. Les Sauvages ne ſavent pas ce qu'ils poſſèdent, ni la valeur des biens qu'ils mépriſent. C'eſt l'Or qui rend les Nations redoutables. Le Corps d'une Nation en général, & chacun des Particuliers qui la compoſent, ne ſont reſpectables qu'à proportion de la quantité d'Or qu'ils poſsèdent. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ne manque pas à m'en envoyer, ſi tu veux que je ſois un Homme d'importance.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXV.

ZAKARA à KAROKAJO.

Rien n'égale le reſſentiment des Dieux, il ne finit qu'avec leur Divinité, & c'eſt en cela ſeul que leurs Dévots les imitent. La fureur de JUNON ne reconnoit point de bornes, elle perſécute également le Juſte & l'Injuſte. La piété d'ENE'E ne peut le mettre à couvert de l'acharnement de cette jalouſe Déeſſe ; ſon cœur n'eſt point ſouillé par des reſſentimens cruels, qui ſeroient horribles dans tout autre cœur que celui d'un Dévot. On eſt aujourd'hui ſi accoutumé à voir de tels excès, que ce ſeroit une folie de ſe recrier contre de pareils abus, & de dire de nouveau,

. . . . . *Tantæne animis cœleſtibus iræ!*
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots ?

Leur fureur a aujourd'hui le nom ſacré de

ſaint zèle. On voit les Dévots du même Dieu ſe déchirer cruellement par des invectives atroces, & des barbaries qui ſeroient intolérables dans les cœurs les plus inhumains. Tout cela ſe fait, dit-on, pour l'honneur & la gloire de Dieu. Il n'y a que la Raiſon Civiliſée qui puiſſe donner un tel tour aux choſes. Notre Raiſon Sauvage ſe ſeroit-elle aviſée de penſer qu'on pût faire des actions diaboliques pour la gloire de Dieu ?

L'Egliſe de ce Païs eſt diviſée en deux Factions, dont peu de gens ſentent toute la conſéquence. Les trois quarts des Zèlés ont pris parti ſans connoiſſance de cauſe. Tout ce qu'ils en ſavent, c'eſt que les uns s'appellent *Janſéniſtes*, & les autres *Moliniſtes*. Le Public s'imagine follement qu'il s'agit de la *Foi* dans cette querelle, mais il eſt bien la dupe de ſon ignorance. La *Foi* n'en eſt que le prétexte, c'eſt la jalouſie & l'envie de dominer qui font le fond de l'affaire.

Les noms odieux que ſe donnent les deux Partis, ne ſervent qu'à déguiſer l'état de la queſtion. Les *Janſéniſtes* ne ſuivent pas plus le ſentiment de *Janſénius*, que les *Jéſuites* celui de *Molina*. Les uns & les autres ne prennent des maximes de leurs Patrons, que ce qui les accommode, & rejettent le reſte. Tout ce qu'on en voit clairement, c'eſt que les deux Partis ont pris le nom de leurs Patrons, qu'ils ont ſubſtitué à la place de celui de *Chrétiens*, & qu'ils ont renoncé à l'Eſſentiel de la Religion, qui eſt la Charité & l'Amour Fraternel. Si le Fondateur du Chriſtianiſme qu'on appelle le Meſſie, ſi cet Envoyé extraordinaire revenoit ſur la terre, quels re-

reproches n'auroit-il pas à leur faire? sur-tout s'il se ressouvenoit des maximes qu'il a enseignées, & de l'interprétation sensée qu'il a faite de la Loi & des Prophêtes. *Aimez Dieu de tout votre cœur, & votre Prochain comme vous-même.* Voilà l'accomplissement de la Loi & des Prophêtes. Les deux Partis ne trouvent rien à redire à cette explication sensée, tout ce qui leur en deplait, c'est la pratique.

Tu vois, cher KAROKAJO, que cette explication ne veut pas dire : les *Jansénistes* seront les maîtres, ou les *Molinistes* écraseront les *Jansénistes*, soit en Europe, soit à la Chine & ailleurs. Cette conséquence est hérétique dans la spéculation, mais elle est orthodoxe dans la pratique. Les fourbes, les trahisons, les cruautés, les persécutions barbares, les forfaits même les plus outrés, sont des actions dignes du Ciel, lorsqu'elles peuvent faire parvenir les Dévots à leurs fins.

Les *Jésuites* avoient sanctifié le Culte Idolâtre des Chinois. Ce beau secret les avoit élevés aux Honneurs. Ils étoient devenus Mandarins, ils avoient du crédit, des richesses, & s'étoient acquis la faveur du Souverain, & du Corps célèbre des Lettrés de la Chine. Les *Jansénistes* voulurent les supplanter. Ils y envoyèrent des Missionnaires, comptant qu'il n'y avoit qu'à faire entendre à ces Peuples, les abus que les Jésuites avoient introduit dans la Religion Chrétienne. Ils s'imaginèrent follement, qu'il n'en falloit pas davantage pour s'élever au-dessus de leurs Ennemis. *Luther* n'en avoit pas fait davantage, pour s'acquérir la Suprémacie en Allemagne;

magne, mais ils ne prirent pas garde que les intérêts de la Chine étoient différens de ceux de l'Allemagne: cette bévue a ruïné entièrement leurs affaires dans ce Païs-là.

Les *Janſéniſtes* voyant que leurs affaires alloient mal à la Chine, voulurent intéreſſer toute l'Europe dans leur querelle. Ils auroient triomphé, s'ils avoient eu affaire à des Ennemis moins rusés. Il sembloit même que la Fortune s'étoit déclarée pour les premiers. Ils avoient obtenu un Bref du Pape INNOCENT X. qui comdamnoit les pratiques des *Jéſuites* comme ſuperſtitieuſes & idolâtres. Le coup étoit terrible pour la Société. Le zèle qu'elle a toujours témoigné pour ſoutenir l'Infaillibilité du Pape ſe trouvoit bien mal payé. Tu t'imagines peut-être, cher KAROKAJO, que ce coup de foudre devoit les abattre, ou les faire renoncer au Dogme de l'Infaillibilité: mais la Raiſon Civiliſée eſt fertile en expédiens. Les *Jéſuites* ne ſe ſoumirent point à ce Decret, tout infaillible qu'il pût être. Ils ne firent pas plus de cas de celui qui l'avoit donné, que de ceux qui l'avoient obtenu.

Le Père *Moralez*, qui avoit porté ce Decret à la Chine, n'y eſſuya que des mortifications. Les *Jéſuites* eurent la complaiſance d'envoyer à Rome le Père *Martin Martini*, qui fit la leçon au Pape, & lui aprit qu'un Pape ſe trompe en ne ſe trompant pas. Le Pape ALEXANDRE VII. Succeſſeur d'INNOCENT X. ne douta point que ſon Prédéceſſeur ne fût un véritable *Innocent*. Il donna un Decret contradictoire à celui que les *Janſéniſtes* avoient

avoient obtenu. Voilà des moyens extraordinaires pour prouver l'Infaillibilité du Pape, & pour établir ce Dogme. L'Hiſtoire ſe trouve remplie de pareils traits ou d'autres encore plus frappans. Ce Decret n'aſſura pas ſi fort la victoire aux *Jéſuites*, qu'ils ne crûſſent qu'il falloit faire jouer d'autres reſſorts. Les *Janſéniſtes* publioient hautement en Europe, qui c'étoit-là un de ces tours extraordinaires de la Société; on crut réellement en France, & ailleurs, qu'il y avoit-là un peu de friponnerie.

Les *Jéſuites* crurent devoir ſe juſtifier. Ils obtinrent de l'Empereur de la Chine une Déclaration auſſi honorable pour eux, que flétriſſante pour leurs Ennemis. Ce témoignage glorieux leur fut donné en 1700. ſuivant le calcul des Chrétiens. Le Pape, étourdi par les cris des *Dominicains* & des *Auguſtins*, qui pour ſe faire valoir ont joint aux qualités de leurs Patrons l'opiniatreté de *Janſénius*; le Pape, dis-je, voulut pour le bien de la paix envoyer à la Chine un Légat *a Latere*. Il nomma l'Eminentiſſime *Thomas Maillard*, Patriarche d'Antioche, & Viſiteur Apoſtolique des Miſſions d'Orient, qui fut enſuite élevé à la Pourpre Romaine, & connu ſous le nom de Cardinal *de Tournon*, mais il eſt encore plus célèbre par ſa fin tragique. Ce Prelat arriva à la Chine le 8. Avril 1705. Jamais on n'a fait tant d'honneur à perſonne, qu'on en fit à ce Patriarche. Il fut reçu de l'Empereur, & des Grands de ſa Cour, avec tous les honneurs qu'on fait à l'Héritier préſomtif de la Couronne. Il ſe ſeroit maintenu dans tout l'éclat de

ſa haute fortune, s'il avoit ſçu profiter des conſeils des *Jéſuites*. Ces Révérends le prièrent de ne point parler du Culte qui s'étoit introduit à la Chine : mais ce Prelat mal aviſé voulut faire à ſa tête, & il ſe perdit. Il crut que ſa Religion étoit quelque choſe de ſérieux, & que l'honneur & la gloire de Dieu étoient intéreſſés dans le mélange que les *Jeſuites* avoient fait à la Chine, des Cérémonies Religieuſes des *Chinois* avec celles des *Catholiques*, & que cela attaquoit la Religion. Mais à quoi Penſoit-il ? Ne ſavoit-il pas que ſi ces Cérémonies avoient été condamnées par le Pape INNOCENT X. elles avoient été aprouvées par ALEXANDRE VII ? Convient-il à un Patriarche *in partibus*, de vouloir s'élever au-deſſus de deux Papes, pour les juger ? Ne devoit-il pas ſavoir qu'ils étoient infaillibles tous les deux ? Mais diſoit-il, ces deux jugemens ſont contradictoires : donc il y en a un de vrai, & l'autre eſt faux. Sottiſe toute pure ! il s'agit bien de raiſonner là-deſſus. N'y avoit-il pas un moyen plus court pour trancher la difficulté ? Il n'y avoit qu'à dire, c'eſt un Miſtère, & de-là on tire une conſéquence juſte : c'eſt que cela eſt raiſonnable & déraiſonnable tout à la fois, & qu'il faut le croire toujours à bon compte.

Je ſuis fâché de voir un grand nombre d'honnêtes gens s'expoſer à des perſécutions, & ſe faire martiriſer pour des choſes ſi indifférentes : mais afin que cela n'arrive plus, j'ai envie de leur dire : Gens de petite foi, y a-t-il plus de mal à ſe proſterner aux pieds d'une Idole de *Confucius*, qu'à le faire devant une

une Croix, faite par les mains d'un Charpentier ou d'un Maçon ? Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre. Meſſieurs les *Janſéniſtes*, vos idées ſont ridicules, vous pouvez avoir la paix à bon marché. Soyez auſſi raiſonnables, ou auſſi foux, que les *Jéſuites*. S'ils pèchent par un endroit, vous péchez par un autre. Ils ſont accommodans, dites-vous: & vous Meſſieurs, vous ne l'êtes pas aſſez. Vous vous recriez contre la Conſtitution de CLEMENT XI. Sachez que vous les avez forcés à faire donner cette Bulle. Il falloit avoir recours à une Autorité Suprême, pour faire condamner votre Morale, ſans cela la leur n'eut pu ſubſiſter. Vous leur aviez apris à jouer de pareils tours, ils ne font que vous rendre la pareille : & tout bien compté, un CLEMENT XI. vaut bien un INNOCENT X.

Les *Janſéniſtes* ſont ridicules, cher KAROKAJO, ils ſe plaignent du mauvais traitement qu'on a fait à leur Père *Quesnel*. Je trouve qu'on l'a bien ménagé, il eſt mort tranquilement en Hollande. Il a été honoré & chéri de tous ceux qui aprochoient de ſa perſonne. Il a bien été plus heureux que le Cardinal *de Tournon*; car il y a une grande différence entre martiriſer un Livre, ou martiriſer l'Auteur en perſonne. Eſt-ce qu'il n'y a pas bien de la différence entre la tête d'un ſimple Prêtre qui n'a que le droit de porter un petit bonnet quarré, & celle d'un Cardinal qui eſt couverte d'un grand chapeau rouge ? Si j'avois un conſeil à donner aux *Janſéniſtes*, je leur dirois de ſe tenir en repos, & de faire attention que leur Parti eſt auſſi décrié en

Fran-

France, qu'il l'étoit il y a trente ans à la Cour de la Chine. Je ne suis qu'un petit Sauvage moi, à qui il n'appartient pas de faire le prophète, sans cela je leur dirois: Ecoutez mes prédictions: vous êtes prêts à être chassés de France, comme vous l'avez été de la Chine: je suis bien surpris que votre Saint *Paris* n'ait pas fait cette prophétie en faveur de ses Dévots, elle leur eût été plus utile que toutes les merveilles que vous prônez tant, & dont tout le monde se moque. Tu louerois peut-être mon zèle toi, cher KAROKAJO, qui aimes la paix; mais les gens sensés de l'Ancien Monde te trouveroient ridicule, il faut être fou pour s'imaginer qu'on peut faire entendre raison à une certaine troupe de Théologiens. Porte-toi bien, & sois assuré que le vrai Dieu ne se plaît point à ces Disputes, & qu'il ne demande que des Actions justes & raisonnables.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; savoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE, Libraire sur le Speuy. 1738.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DÉPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXVI.

ZAKARA à KAROKAJO.

TU auras bien de la peine à t'imaginer, qu'un Sauvage puiſſe prendre la réſolution de reſter dans un Païs où l'on risque tout en diſant ce que l'on penſe. J'avoue que c'eſt-là une ſervitude bien dure pour un homme raiſonnable. On croiroit même que ce joug eſt inſupportable à l'Eſprit Humain, ſi l'expérience ne démontroit journellement le contraire. Il n'en coute pas plus à un François de dire, je crois d'eſprit & de coeur que ce qui paroît noir à mes yeux eſt blanc, & blanc comme neige, qu'il n'en coute à un Américain, de dire, je crois que le ſoleil luit en plein midi. Je n'emploie-là qu'une comparaiſon bien foible. Il n'y a point de mérite à croire dans notre Païs que ce qui eſt noir eſt noir, ou que ce qui eſt blanc eſt blanc : mais

il y en a en France pour ceux qui peuvent croire tout le contraire, & le nombre de ces Croyans n'eſt pas petit. Cette fauſſe Croyance eſt une erreur à la mode, fut-elle encore plus ridicule. C'eſt une folie de ne pas la ſuivre. Il t'eſt permis à toi qui es en Amérique, de penſer & de dire tout ce qu'il te plaîra: il n'y a perſonne qui puiſſe te blâmer, ſi tu ne dis rien que de raiſonnable. Mais tout cela ne fait rien à l'affaire, & tu n'en ſaurois rien conclure, ſi ce n'eſt que les Sages de ce Païs ſeroient des Foux en Amérique, & que les Sages de l'Amérique ſeroient ici de très-grands Foux.

Je conviens avec toi que cette ſervitude d'eſprit eſt quelque choſe de dur: mais on eſt bien dédommagé de cette contrainte, par la liberté dont on jouit à d'autres égards. Convient-il à un petit Mortel, à un chetif Sauvage, de trouver inſupportable un fardeau que les plus grands Rois de la Terre font gloire de porter? Je ſuis à préſent le premier à blâmer notre ſotte vanité, je n'en dois pas paroître plus mépriſable à tes yeux, ſage & judicieux KARORAJO. On me fait encore belle grace de me laiſſer penſer ce que je veux: on n'en a pas tant fait à HENRI IV. le meilleur de tous les Rois, & le meilleur Catholique du monde en apparence. Les Illuminés de la Foi, qui s'attachent principalement à ſonder l'intention des Grands, eurent la fatale pénétration de lire dans ſon coeur, qu'il penſoit en Huguenot quoiqu'il agît en Catholique. Ce Prince, dont la mémoire ſera toujours précieuſe à tous les Ages, fut la victime du zèle furieux du Dieu du Païs. Ce Prince, né pour le bonheur

heur des Humains, fut retranché de ce monde dans le tems que ſes Peuples commençoient à goûter le bien qu'il étoit capable de leur faire. Ce terrible exemple a rendu bien des gens ſages à leur ſalut.

Il y a ici une multitude de gens ſenſés qui penſent auſſi judicieuſement que toi, & qui jouiſſent des agrémens de ce charmant Païs. Ils mourront, après avoir coulé les jours les plus tranquiles & les plus heureux. Un Savant n'eſt ici malheureux que par ſa faute. Je pouſſe cette propoſition à ſon plus haut point. Un Savant même Proteſtant n'eſt ici malheureux que par ſa faute. Son Dieu ne l'a point contraint à reſter dans un Païs, où ſon nom n'eſt pas agréable. Je me ſuis inſtruit de ce fait dans leurs Saints Livres. *Si l'on vous perſécute dans une ville, fuyez dans une autre*, leur a dit ce Dieu qui aime la paix. Il a pouſſé cet ordre, ou ce conſeil, jusqu'à un point de deſintéreſſement qui révolte le Coeur Humain. Jamais il n'y a eu de Dieu qui fût ſi ennemi de la diſpute. *Si l'on vous conteſte votre tunique*, dit il, *donnez auſſi votre manteau.* Mais perſonne n'a encore pris cela au pied de la lettre. Je ne ſai ſi c'étoit-là abſolument ſon intention. Je te dirai ſeulement en paſſant, qu'on l'interprète comme l'on veut; & de là viennent les diſputes éternelles de tant de braves gens, dont les paroles & les actions à cela près, les auroient fait paſſer pour des Demi-Dieux, chez les anciens Peuples de l'Europe & de l'Aſie.

Tu pourrois parcourir la terre & les mers, ſans trouver un Peuple qui aimât tant ſon Roi, & un Roi qui aimât tant ſon Peuple. On les

voit pourtant ſouvent brouillés enſemble; mais ces querelles relèvent l'éclat de la gloire de cette Nation. Le principe en eſt noble, il n'y a que la longueur de trop. Le Roi veut faire le bonheur parfait de ſon Peuple, le Peuple veut faire le bonheur de ſon Roi: voilà toute la querelle. Le Roi n'a d'intention que de prevenir les diſſentions qui peuvent altérer la tranquilité de ſes Peuples: & cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a perſonne qui en doute, pas même ceux qui lui ſont oppoſés. Ils n'eſt presque occupé au-dedans, que du ſoin d'entrenir l'harmonie entre les deux Puiſſances qui ſont dans ſon Royaume. L'une eſt la Puiſſance Séculière ou Temporelle, l'autre eſt la Puiſſance Spirituelle ou Eccléſiaſtique. Ces deux Puiſſances, jalouſes l'une de l'autre, troublent le repos du Roi, qui n'a jamais donné à l'une & à l'autre que des marques d'une affection paternelle.

Peut-être n'y a-t-il qu'un mal-entendu entre elles, mais le préjugé eſt fort. La Puiſſance Temporelle, inſtruite par l'expérience, que la Puiſſance Eccléſiaſtique abſorbe toujours l'autorité de ſa rivale, pour peu qu'elle lui laiſſe prendre pied, tient ferme contre la bénignité du Prince, de peur qu'elle ne ſe laiſſe ſurprendre par les ſpécieux prétextes que celle-ci a coutume d'employer pour ſurprendre la bonté des plus grans Rois. Les exemples que fournit l'Hiſtoire des ſiècles paſſés, font craindre pour de ſi terribles évènemens. Voilà le ſeul point capable de porter le Parlement à réſiſter à ſon Roi. Cet illuſtre Corps ſuplie ſon Roi d'examiner l'état de la queſtion, & de faire ſentir tout le poids de ſon indignation à celle

de

de ces deux Puiſſances qui attente aux droits & prérogatives du Souverain.

Je n'entrerai point avec toi, cher KAROKAJO, dans un détail qui exigeroit que je fûſſe mieux inſtruit de toutes les conteſtations qui ſe ſont élevées ſur ce ſujet ; je voudrois que tu fûſſes à portée de voir ces choſes de tes propres yeux. C'eſt un ſpectacle digne de l'attention d'un homme judicieux. Tout ce qu'il y a de gens ſenſés, tant ici que chez les Peuples voiſins, ont les yeux attachés à ce rôle que la Diſcorde joue en France, & qui eſt bien plus de conſéquence que le Public ne ſe l'imagine.

S'il eſt vrai qu'il s'agiſſe dans cette querelle de la Prérogative Royale, & des Libertés de l'Egliſe du Païs, l'affaire eſt de la dernière conſéquence. Quelle mortification ne ſeroit-ce pas pour une Nation auſſi jalouſe du point-d'honneur que les François, de voir leur Roi ſoumis au caprice d'un Prêtre, & de le voir, comme un HENRI IV. Empereur, humilié aux pieds d'un Pontife, & recevoir publiquement des coups de bâton, ou de le voir réduit au triſte ſort d'un JEAN SANS TERRE en *Albion?* Il faut qu'on déguiſe au Public l'état de la queſtion, ou que les François ſoient bien dégénérés. Il ne convient pas à un Sauvage tout nouvellement débarqué, de prononcer ſur cet article. Tout ce que je puis croire de cette querelle bruyante, c'eſt qu'il s'y agira de quelques termes nouveaux qui choquent l'oreille des François, ou que cette Nation ſe défie du jeu de mots des Italiens. A entendre parler le Sénat, & les *Janſéniſtes* de ce Païs, la choſe eſt claire, le péril eſt grand. Ils ont ſonné le tocſin. Les Parlemens ont arboré leur pavillon contre les bannières du Pape, ils ont fait brûler par main de Bourreau des Ordonnances ſignées de celle du Pontife, & on fait le même traitement à quelques Brochures de même étoffe.

La Cour a desaprouvé la conduite de ses Gens de Justice, sans pouvoir s'en faire obéir entièrement. Les Parlemens prétendent lui donner des marques de fidélité en lui desobéissant. Tu ne pourrois croire, cher KAROKAJO, que leur procédé pût être juste & raisonnable, si je ne te l'expliquois plus clairement : il n'en faudroit pas davantage pour révolter un Sauvage, s'il n'étoit pas instruit des Maximes du Gouvernement de ce Païs. Le Roi est Souverain, & Maître absolu dans son Royaume, personne ne lui dispute cette prérogative. Ses Sujets veulent qu'il soit maître, & absolu réellement, & qu'il ne dépande d'aucune Puissance de la Terre, voilà pourquoi ils lui résistent aujourd'hui. Ils prétendent que la Cour de Rome ne s'est élevée que par ses artifices, & qu'elle en emploie aujourd'hui de si cachés & de si détournés, que Sa Majesté, toute sage qu'elle est, ne s'en apperçoit pas. Ils disent qu'elle a le cœur trop bon & trop pur, pour s'imaginer qu'il puisse y avoir quelque chose de mauvais dans celui du St. Père ; mais que les noms ne font rien aux choses, & qu'on a vu des *Scélérats* porter le nom de *Juste*. Ces Messieurs n'épargnent pas le St. Père.

Voilà les causes de leur desobéissance. Causes nobles s'il en fut jamais ! Auroit-on pu blâmer les *Athéniens*, s'ils eûssent retenu leur Roi CODRUS, lorsque, par un principe de Religion, il voulut s'exposer à périr pour sauver son Peuple ? Diroit-on que ce Roi n'aimoit pas son Peuple, ou que ce Peuple n'aimoit pas son Roi ? Jamais il n'y a eu d'amour plus sincère & plus réciproque. Voilà l'image de cet amour pur & vif, que le Roi de France a pour ses Sujets, & celui que ses Sujets ont pour lui. Y a-t-il eu personne sur la terre, qui se soit avisé de blâmer les François, d'avoir ôté à leur Roi FRANÇOIS I. la

la liberté de paſſer en Eſpagne, pour ſe rendre captif de CHARLES V?

Ce Roi, le plus zèlé obſervateur de ſa parole, avoit promis à CHARLES V. de retourner en captivité à Madrid, au cas qu'il ne pût ſatisfaire aux engagemens qu'ils avoient contractés enſemble. CHARLES avoit abuſé de la bonne foi de FRANÇOIS, & ce dernier veut tenir ſa parole à ſon dam. Ses Peuples s'y oppoſent. Dis-moi, ſont-ils criminels? Voilà l'état de la querelle d'aujourd'hui, il n'y a que les mots de changés: au lieu de CHARLES, mettez PAPE, diſent les Gens de Robe? Le préjugé eſt fort, ſur-tout ſi ce que les Oppoſans diſent eſt bien vrai. Ils diſent, que le Roi de glorieuſe mémoire, ſous le Règne duquel ces troubles ont commencé, étant alors à l'article de la mort, dit au Père *le Tellier*, qui lui recommandoit la *Conſtitution*, & le prioit, en préſence de deux Cardinaux, de donner ſur cela ſes ordres. Vous ſavez bien, dit ce grand Roi, que jamais je n'ai entendu cette affaire, que je m'y ſuis conduit par vos avis? Il y joignit, qu'il s'en remettoit à leur conſcience, & qu'ils en répondroient devant Dieu. Tous trois lui répondirent, qu'ils ſeroient volontiers ſes cautions. Ce trait ſeul, s'il eſt auſſi vrai qu'on le publie, ſuffiroit pour prouver que ceux qui ont l'oreille du Roi, ne ſont pas ceux qui ſont les mieux intentionnés pour lui.

Si ces trois Cautions eûſſent eu affaire aux Rois du Mexique, on les auroit dépêchés pour aller répondre perſonnellement de leur garantie. Mais il n'en eſt pas ainſi du Confeſſeur d'un Monarque, ou d'un Particulier de l'Europe: il ne va jamais ſe préſenter, que lorſque le procès eſt jugé définitivement, & qu'on n'a plus beſoin de ſa garantie. Il n'y en a pas un ſeul qui voulût s'expoſer à aller répondre au Tribunal de la Divinité, au moment

ment que le jugement ſe doit rendre. Un Prêtre ne ſe rend jamais caution, que lorſqu'il eſt aſſuré de n'être point obligé de payer; ſans cela ils ne voudroient jamais répondre pour perſonne. On en voit très-peu qui veuillent répondre pour une petite ſomme d'argent, que leur Parent ou leur Ami auroit empruntée d'un Uſurier. La choſe eſt de conſéquence alors, ce n'eſt plus une bagatelle, comme de répondre corps pour corps, & ame pour ame, comme ils le font au Tribunal de Pénitence. La différence eſt grande; je tâcherai de te la faire appercevoir. Selon le ſyſtême de la Religion du Païs, le jugement qui ſe fait au moment du trépas, n'eſt point ſurſis pour faire intervenir en cauſe le Garant, & le rendre reſponſable pour celui dont il s'eſt déclaré caution; & delà on conclud qu'il n'y a point de meilleure garantie que celle que fait un Prêtre, parce qu'il ne riſque rien. Dans les Tribunaux ordinaires, la Caution eſt obligée de payer, ſi celui pour qui il s'eſt rendu garant eſt inſolvable, ou ne veut pas payer. S'il en étoit de-même au Tribunal de la Juſtice Divine, le risque ſeroit grand pour les Prêtres qui ſe rendent ſi témérairement caution pour ceux qu'ils dirigent. Porte-toi bien, cher KAROKAJO, & ſois aſſuré que devant Dieu chacun eſt obligé de répondre pour ſoi.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXVII.

ZAKARA à KAROKAJO.

ON voit ici des choſes extraordinaires. Ce ne ſont pas les Eccléſiaſtiques qui ont ſeuls le privilége d'aprendre aux autres ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes. Un Sauvage eſt un ſot animal. Ne te mets pas en colère ſi je te le dis. Je veux bien, ſi tu le veux, faire une exception pour toi ſeul : car je t'aime, & je ne veux point te choquer : mais tu ſais que tu m'as fait promettre de te dire librement ce que je penſe des Maximes Européennes & des nôtres. Il y a bien loin des unes aux autres, il y a cependant du ridicule partout.

Le Bon-Sens nous a apris bien des choſes, mais ſi nous n'en ſavons pas davantage, c'eſt bien notre faute. La Raiſon Civiliſée avoit trouvé un moyen aſſuré pour dammer le pion à la nôtre. Elle alloit triompher, ſi elle

n'eût pas apris à ſes Devots l'art de tirer des conſéquences extraordinaires. Elle avoit trouvé le ſecret de répandre partout la ſcience & l'érudition : & afin que tous ſes Sujets fûſſent des Erudits, elle voulut qu'on vendît le ſavoir à grand marché.

Si notre Raiſon Sauvage avoit ſçu cela, elle auroit tremblé. Envain auroit-on voulu la raſſurer, elle auroit toujours cru ſa défaite certaine. Comment auroit-elle pu s'imaginer que dans des païs où la ſcience eſt ſi répandue, comment, dis-je, auroit-elle pû s'imaginer, qu'on y trouveroit tant d'Ignorans? Cette vérité auroit été plus incompréhenſible pour elle, que la poſſibilité de la Quadrature du Cercle pour un Mathématicien, la Tranſubſtantiation pour un Catholique, ou la Reſurection des Morts pour un Médecin.

Réellement, cher KAROKAJO, lorsque la Raiſon Civiliſée forma le deſſein de bannir l'ignorance, elle s'y prit d'une manière qui ſembloit être tout ce qu'il falloit pour réuſſir. Mais qui peut compter ſur le ſuccès d'un deſſein ſagement imaginé, ſi ce ſont les Hommes qui doivent l'exécuter? Je crois que la Raiſon Civiliſée mérite à cet égard des éloges, tu pourras en juger toi-même. Voici comme elle s'y prit. Les moyens dont on ſe ſert aujourd'hui pour inſtruire les Hommes ſont ridicules, dit-elle un jour dans un petit grenier d'Haarlem, où elle s'occupoit à déchifrer quelques Copies d'un ancien Livre, ſans pouvoir en venir à bout. Ces moyens ſont ridicules, on fait mille Copies d'un Manuscrit, & les Anes de Copiſtes qui ne ſavent

vent pas bien lire, s'aviſent de deſſiner au naturel les mots qu'ils ne peuvent pas déchiffrer. Ils croient que c'eſt aſſez pour des Lecteurs qui ſont quelquefois plus ignorans qu'eux, cela eſt ridicule à l'extrême. Allons vîte! qu'on chaſſe ces Gens-là. Ils ſont cauſe que mes Peuples ſont ignorans & indignes de mon empire. Le crime eſt grand, c'eſt un crime de Lèze Majeſté au premier chef. Il ternit la gloire de mon trône. Qu'on les puniſſe. Allons vîte! qu'on les faſſe mourir de faim.

Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Elle appelle les Imprimeurs, vilains graſſeux pour la plupart, jusques-là qu'une Sucrée ne voudroit pas les toucher du bout du doigt, quand même elle les croiroit auſſi vigoureux qu'un HERCULE, c'eſt pourtant beaucoup dire. La Raiſon Civiliſée avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir que le Public pourroit ſe dégoûter d'une drogue aprêtée & débitée par des mains ſi malpropres. Ce n'eſt pas qu'elle ignorât que les plus délicats boivent avec plaiſir un vin preſſé par les pieds puans d'un Vendangeur, & qu'ils ſe contentent de ſavoir qu'il eſt bon, ſans s'amuſer à faire d'autre enquête: elle ſavoit bien qu'on mange le pain d'un Boulanger, ſans s'informer s'il s'eſt lavé avant de le pêtrir.

Mais afin d'ôter tout prétexte de répugnance pour l'article en queſtion, elle eut recours à un tour extraordinaire, qui lui avoit déja réuſſi. Une Fille dont la beauté fait du bruit, eſt un tréſor ineſtimable pour les Marchands de Galanterie qui ont leur bou-

tique dans la galerie du Palais. Cette Belle débite plus de collifichets dans un jour, qu'une vieille Grand Mère n'en débiteroit dans toute une année. Voilà pourquoi elle voulut qu'on mît de belles Femmes dans les boutiques des Libraires de Paris, & qu'elle fit défenſe à ces Meſſieurs de trouver à redire à leur coquetterie. Jamais il n'y eut rien de mieux imaginé, pour favoriſer le débit de la ſcience.

On la vendoit alors en gros & en détail; mais l'avarice & l'orgueil des Libraires faillirent à faire évanouir ces beaux projets. Ils mépriſèrent les Auteurs, qui ſont les Ouvriers qui fabriquent la Science. Ils voulurent avoir leurs travaux au plus bas prix, & les vendre bien cher au Particulier. Leur avidité décrédita cette bonne drogue. Elle n'eſt pas ſi utile à la vie, qu'on ne puiſſe s'en paſſer ſans courir risque d'acourcir ſes jours. On ſait que l'Ignorant vit autant que le Savant. Bien des gens prirent le parti de ſe paſſer des Livres qu'on tenoit à un ſi haut prix, & cela ſe pratique encore aujourd'hui. Voilà pourquoi la Raiſon du païs a voulu qu'on en fît de toutes ſortes d'espèces, & qu'on les proportionât aux facultés du Pauvre & du Riche.

Mais malgré tous ces beaux Règlemens, on alloit voir avorter tous ces projets, ſi la Raiſon ne ſe fut aviſée de faire comparoître les Libraires à ſon tribunal. C'eſt-là qu'elle leur dit d'un ton majeſteux: Je vous prens pour être mes *Courtiers Evangéliques*: ne ſoyez point orgueilleux de cette qualité, je ne vous

vous mets point au niveau des Gens d'Egliſe, quoique vous leur reſſembliez en quelque choſe: aprenez ce qu'emporte le titre que je vous donne. *Courtier Evangélique* ne ſignifie autre choſe que Porteur de bonnes nouvelles, & ce ſera vous qui les porterez. Je vous confie les lumières des ſavans, & de ceux qui ne le ſont pas. Je ne veux point vous contraindre. Je vous fais maîtres des Livres ſaints, comme des Livres prophanes, ſenſés & ridicules. Vendez-les en gros & en détail; mais gardez-vous bien d'imiter ces Miſérables, qui font de groſſes proviſions de Bled dans leurs greniers, & qui ſe rendent exécrables aux yeux du Genre Humain, parce qu'ils ne veulent pas en faire part aux autres.

Prenez, Meſſieurs les Libraires, prenez une conduite tout oppoſée: c'eſt aſſez pour vous de ſavoir le titre d'un Livre, il faut que vous laiſſiez aux Curieux le ſoin de ſavoir ce qu'il contient. Gardez-vous bien d'imiter deux ou trois Fous qui ſont à Paris, vous ſavez de qui je veux parler. On ſe moque d'eux; parce qu'ils ſont trop ſavans pour des Libraires. Voyez comme on traite les Libraires qui ſe diſtinguent dans la République des Lettres. *Maître Henri* n'a-t-il pas été mis tout du long dans l'*Almanac du Diable*. Savez-vous le crime qu'il avoit commis? Il s'étoit rendu habile, il étoit ſavant, & cela ne convient point à un Libraire.

Gardez-vous donc bien de l'imiter, & un petit nombre d'autres que je connois. Quelle folie pour des Libraires! de s'imaginer qu'on doit n'avoir que de bons Livres dans ſa bou-

tique. Mais j'oublioís à vous recommander une choſe, cela rendra ma harangue plus longue, & elle en ſera plus à la mode. Attachez-vous à vous concilier la bienveillance des Avocats & des Gens d'Egliſe, ſur tout de ceux qui ſont d'un eſprit turbulent, voilà les gens que vous devez ménager. Ces Meſſieurs vous feront vivre, mais ce ne ſera pas à leurs dépens, ne ſoyez pas aſſez fous pour vous l'imaginer: ils vous laiſſeroient plutôt mourir de faim, que de vous donner un ſou. Voici comment ils s'y prendront. La fureur de ſe ſignaler par des diſputes les animera les uns contre les autres, ils prendront plaiſir à ſe dire des injures, ils écriront à tors & à travers, vous imprimerez, & le Public en fera les frais.

Ce ſont-là les inſtructions que la Raiſon Civiliſée donna aux Libraires pour mettre la Science en crédit; & depuis ce tems-là on en fit des Magaſins publics & particuliers, en différens endroits de la terre. On ne ſuit plus la pratique bizarre des Anciens, qui ſe minoient le corps & l'ame pour faire un petit magaſin, qu'ils emportoient par-tout où ils alloient. La Pratique aujourd'hui eſt bien différente. On peut ſe faire un aſſortiment de Savoir & d'Erudition, qui eſt bien plus conſidérable que celui que les Sages de la Grèce avoient dans leur cervelle. On le fait ſans ſe donner beaucoup de peine: & ſi l'on eſt riche on peut être poſſeſſeur de toute la ſcience des Savans, ſans ſe donner d'autre peine que celle d'ordonner à un Intendant de l'acheter chez un Libraire. Tout cela veut dire, Cher KAROKAJO, qu'on peut être ignorant, & ignoran-

antiſſime, & être poſſeſſeur de toutes les Sciences.

Ne vas pas t'imaginer pour cela, qu'il n'y a que les Riches qui puiſſent faire de groſſes proviſions de Science, qu'ils tiennent renfermée dans un Cabinet ou dans une Bibliotheque, c'eſt chez les Gueux qu'on voit les plus belles. Il y a ici une troupe de Mandians, qu'on reſpecte parce qu'ils ſont mépriſables, & qu'ils ne ſervent à rien; ou s'ils ſont bons à quelque choſe, c'eſt à faire porter aux Idiots la peine de leur crédulité. Il y des gens qui veulent être trompés. He bien ce ſont ces gens-là que les Moines attrappent, y a t-il-là tant de mal? Il eſt vrai que le nombre en diminue tous les jours; auſſi ne voit-on plus ces riches Mandians élever de ſuperbes Edifices, comme ils faiſoient autrefois. Ce n'eſt pas leur faute, diſent-ils, c'eſt qu'ils ne trouvent plus de grues.

Je voudrois pour le bien de ces Peuples-ci, qu'ils n'en trouvâſſent point du tout, & que tous les Peuples de l'Ancien Monde fuſſent auſſi ſages que les Anglois. Cette Nation a fait rendre gorge aux Moines & aux autres Eccléſiaſtiques, qui s'étoient aproprié les biens des Bigots. Les tréſors que poſſédoient ces vénerables Fainéans, ſont répandus dans le Corps de la Nation, & n'ont pas peu contribué à la faire fleurir. C'eſt-là qu'on voit mettre à profit ces riches tréſors de la Science. On voit par-ci par-là quelques riches Particuliers qui imitent les riches d'Albion. Mais la plus grande partie de ceux qui ſont dans le goût d'avoir des Bibliothèques, imitent les Moines dans ce point ſeul; c'eſt qu'ils ne ſe ſervent point de la ſcience des Savans qu'ils ont amaſſée à grands frais. Il y a réellement autant de ridicule dans la manie d'un Homme qui fait un amas de Livres ſans s'en ſervir, qu'il y en auroit dans celle d'un riche Eunu-

que

que, qui n'épargneroit rien pour ſe faire un beau Serrail. Si tu rendois viſite à un de ces Poſſeſſeurs de Science dont je te parle, il te diroit: Voilà les Ouvrages d'un tel, voilà les Penſées d'un autre; ici eſt la Philoſophie du Docteur des Rois de Macedoine, j'ai eu ſoin de mettre là le Savoir des Sages de la Grèce. Rien ne me manque. J'ai receuilli tous les Ouvrages des Savans; j'ai tout, juſqu'à leurs pièces fugitives. C'eſt ici où vous voyez d'un coup d'œil tout le ſavoir des Auteurs anciens & modernes.

Le Poſſeſſeur de la Science des Savans n'a réellement en propre que l'ignorance, c'eſt-là ce qu'il emporte par tout avec lui. S'il ſort de ſa maiſon, il laiſſe toute ſa ſcience dans ſon cabinet: & ſi les Voleurs venoient à faire rafle dans ſa Bibliothèque, il ſe trouveroit auſſi vuide de ſcience, que celui qui n'en a jamais fait proviſion. Tu vois, Cher KAROKAJO, que le beau ſecret que la Raiſon de ce Païs a inventé, n'a pas tout le ſuccès qu'on en devoit eſpérer. Mais ce n'eſt pas ſa faute, & les ſentimens ſont fort partagés là-deſſus. Les uns tiennent pour l'affirmative, & les autres pour la négative. Si un Maître ne rend pas ſon Diſciple ſavant, c'eſt la faute de l'Ecolier, diſent les Docteurs, *Aſinatio ſæpe fricat ſcholaſticos.* A cela les Diſciples répondent, *ſæpe quoque Magiſtros.* Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & ſois aſſuré qu'il faut être fou pour amaſſer des tréſors dont on ne fait point d'uſage.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.

ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DÉPAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XXVIII.

ZAKARA à KAROKAJO.

ON dit ici que toutes les Ames sont égales, mais je n'en crois rien. C'est dans les cérémonies de la Religion de ce Païs, qu'on peut s'assurer que les Peuples de l'Ancien Monde croient tout le contraire. Si un Riche laisse dequoi intéresser les Prêtres à prier pour lui après sa mort, on regarde son ame comme un être d'importance, tandis qu'on ne fait nul cas de celle d'un Pauvre qui ne laisse rien. Un Prêtre croit lui faire une belle grace s'il lui chante un *Libera*, encore n'est-ce pas sur le haut ton. Il n'en est pas de même chez les Sauvages, on n'y distingue les Hommes que par leurs vices & par leurs vertus. Si un Honnête Homme meurt, sa famille cherche à le faire vivre après sa mort; on conserve chèrement son corps après l'avoir embaumé, & on le met dans le principal endroit de la Cabane. Mais il n'en est pas ainsi dans ce Païs: on expose les corps à la corruption: tout ce qu'on cherche à

conſerver, c'eſt l'ame d'un Riche, qui ne s'eſt ſouvent ſignalé que par des injuſtices.

Qu'il y a de différence entre les funerailles d'un Pauvre, & celles d'un Riche! J'ai aſſiſté aux unes & aux autres: mais on fait à leurs corps, & à leurs amés, des honneurs bien différens. On obſerve à cet égard la même diſtinction qu'on obſerve entre un Pauvre & un Riche durant leur vie. J'ai vu enterrer une mort de qualité; c'eſt Lucius qui m'a mené à cette pompe funèbre, & j'ai eu bien de la peine à l'y résoudre. Les Dévots n'aiment pas la compagnie d'un Sauvage, lorsqu'ils vont à l'Egliſe & aux autres exercices de leur Religion. je ne ſaurois les blâmer. Car pour ne te le pas diſſimuler, cher KAROKAJO, il n'y a rien de plus ridicule que la figure d'un Sauvage dans les Aſſemblées des Dévots ſuperſtitieux, je le ſens à-préſent plus que jamais. Nous risquons beaucoup en y allant ſeuls, & nous pouvons mettre en peine les Amis qui nous y conduiſent.

Je ne veux pas vous refuſer, me dit *Lucius*, mais je veux faire quelques conditions avec vous. Tout ce qu'il vous plaîra, lui dis-je. Voici ce qu'il exigea de moi. Vous ferez, me dit-il, tout ce que vous me verrez faire. Nous fumes bientôt d'accord, bien ou mal je l'ai fait: la curioſité ne permet pas toujours d'examiner jusqu'où l'on doit être ſcrupuleux. Je ne m'amuſerai point à te dire toutes les leçons qu'il me fit. Il me rappella les petites avantures qui me ſont arrivées à cette occaſion. Il m'en raconta quelques autres, capables de rendre un Sauvage circonſpect.

Tu ſais qu'il y a des Peuples en Amérique, dont nous ne connoiſſons les Cérémonies Funèbres que par tradition. Ils croient que les Etrangers qui ſe trouvent aux Obſèques d'un Grand, ſont de Eſclaves nouveaux, que le Génie Tulélaire du Païs

y a conduit pour en honorer la pompe. On ne leur fait point de quartier : on les sacrifie, & on les enterre ensuite au pied du Mort de qualité, pour qu'ils puissent le servir dans l'Autre Monde.

On ne fait point ici ces sortes de sacrifices, j'avois eu la précaution de m'en informer avant d'assister aux Funerailles de l'illustre Mort dont je te parle. Ce n'est pas en Europe qu'on immole le sang humain dans de telles circonstances. Les yeux de ces Peuples ne sont pas faits pour des scènes si tragiques, mais ils ont pourtant une manie bien bizarre. Ils s'en prennent à leur Dieu, & le sacrifient invisiblement cent fois par heure sur cent Autels différens. Un Prêtre fait cela dévotement pour une pièce de dix sols. Voilà un Dieu sacrifié pour une bagatelle, & quelquefois pour l'honneur & la gloire d'un Scélérat trépassé.

J'ai trouvé cela si extraordinaire, que je me suis risqué à demander si ce Dieu faisoit cela de son bon gré, ou s'il y étoit forcé. On m'a dit qu'il s'étoit habitué à cela, & je crois que ce jeu lui plaît. Ses Dévots disent qu'il y prend plaisir, je ne saurois en douter : car il est constant que si cela ne lui plaisoit pas, il n'auroit qu'à n'y pas venir, & faire la sourde oreille quand les Prêtres lui diroient de descendre : il est sûr qu'ils n'iroient point le chercher.

Voilà un de ces Points capitaux qui enflamment la haine des Catholiques & des Huguenots. Ceux-ci blâment la conduite des premiers : mais ils ont tort, & je ne saurois m'empêcher de les blâmer à cet égard. Tien, cher KABOKAJO, je suis en colère contre ces gens là. Si je me mêlois de disputer avec eux, je pourrois facilement les confondre. *Volenti non fit injuria*, diront ils que ce n'est pas là un Axiôme de Droit bien apliqué ? Souffre-t-il quelque contradiction ? J'ai presque

envie de leur dire. Meſſieurs, laiſſez les Prêtres Catholiques en repos, leur procédé n'eſt pas ſi ridicule que vous le faites. Y a-t-il du mal de faire à ſon Dieu, ce qu'il veut qu'on lui faſſe ? Mais je n'aime point à diſputer. D'ailleurs on pourroit me dire, que la ſottiſe des *Amalécites* ne fut pas ſi grande, lorsqu'ils refuſèrent de tuer *Saül*, & d'obéir au commandement de ce Roi, dans le tems de ſa frénéſie & de ſa fureur. Il n'y a rien de plus dangereux que de diſputer avec un Huguenot, il ne ſe préſente jamais dans le champ de bataille ſans être armé de pied en cap, & prêt à parer les coups qui lui ſont lancés en *Barbara*. Il a des inſtrumens de guerre, qu'on appelle des Argumens Cornus, qui ſont auſſi terribles que les Beliers de JULES CESAR. . .

Revenons à notre Enterrement, je ne ſai comment j'ai pu le perdre de vue. Une foule de Prêtres & de Dévots vint querir le Mort. On portoit devant lui pluſieurs Croix, qui ſont les Armoiries du Dieu du Païs. Il y a ce-ci de particulier; c'eſt que les Croix, les Chandeliers, & les Chandelles, & tout le reſte de l'attirail, eſt plus ou moins ſomtueux, à proportion des ſommes que le Défunt laiſſe aux Gens d'Egliſe; & les Prières ſont plus ferventes & plus nombreuſes, ſi les Legs ſont plus conſidérables.

La pompe de celui-ci étoit magnifique, ſi on le peut dire d'une pompe lugubre. Cet illuſtre Mort fut porté dans le Temple du Dieu du Païs. C'eſt-là où pourriſſent les Riches, qui à proportion de leurs tréſors doivent être rongés par les vers ou par les rats, qui ont leurs retraites plus ou moins loin de l'Autel.

Les Prêtres & les Moines entonnoient des himnes & des cantiques dans une Langue que le Peuple

ple n'entend point, mais leur Dieu l'entend bien, & cela suffit. On fit à cet illustre Mort des honneurs qu'il ne sentoit pas. Je t'avouérai que je trouvai cela impertinent ; parce qu'en Amérique nous trouvons très-ridicule de faire des honneurs à des sujets qui en sont indignes, ou qui y sont insensibles. On l'arrosa d'Eau Benite, qui ne passoit point le drap qui couvroit le cercueil. Mais l'intention qui fait tout à l'Eglise, la faisoit bien passer au-delà. Pas un Malin Esprit n'aproche de ce corps, du moins je n'en vis pas ; mais ils ne se fourrent pas dans les endroits où l'on n'épargne pas l'Eau Benite. L'Ame du Trépassé n'étoit point présente, mais cela ne faisoit rien à l'affaire, on faisoit à bon compte comme si elle y eût été. On mit le corps en terre, en disant, que les Anges Saints, &c. te conduisent en Paradis, & que les Principaux de la Cour Céleste te reçoivent à ton arrivée.

Tout cela veut dire, Pauvre Corps va vite pourrir en terre, où nous te logeons ; & toi, Pauvre Ame qui n'y vas pas, & qui ne saurois avoir l'oreille assez fine pour nous entendre, obéis nous, & va seulement en Paradis. Nous savons que tu dois y être déjà ; si tu devois y aller. Et si tu y es, tu y resteras, parce que l'arrêt prononcé est irrévocable. Va seulement, & si nos prières ne te sont pas utiles, elles ne seront pas perdues, nous en trouverons bien le fruit dans notre cuisine. Voilà une paraphrase qui ne plaîroit pas à tout le monde, parce qu'elle est trop claire ; mais elle est bonne pour toi, qui aimes ce qui est clair.

Je n'entrerai point avec toi dans le détail des autres cérémonies, ce ne sont que des bagatelles qui

ne méritent pas qu'on ſe donne la peine d'en parler : il n'y a qu'un Huguenot qui puiſſe perdre ſon tems à les cenſurer. Il me ſuffira de te dire, que les offrandes ſe faiſoient en argent monnoyé. Cela eſt raiſonnable, on ſait que c'eſt-là la meilleure drogue qu'il y ait. Tu n'iras pas te mettre dans l'eſprit, que c'étoit pour le Dieu du Païs qu'on les faiſoit. Un Sauvage ſait bien qu'un Dieu qui auroit beſoin de l'or & de l'argent de ſes Dévots, ſeroit bientôt décrédité. On aime à demander aux Dieux, & on ne fait aucun compte de ceux qui veulent qu'on leur donne.

L'Or, l'Argent, & les Préſens qui ſe font à l'Offertoire, ſont pour le Prêtre, qui, par un droit legitime & inconteſtable, doit vivre de l'Autel. C'eſt-là un fond riche, noble, & qu'on ſait bien faire valoir. Je ſortis du Temple avec la foule : car on en ſort pêle-mêle, ſans obſerver rien de ce qui s'obſervoit lorsqu'on y entroit. J'étois tout occupé de ce que j'avois vu, lorsque *Lucius* me dit. Que penſez-vous de ces cérémonies ? elles ſont bien différentes de vos cérémonies de l'Amérique. Vous voyez, me dit-il, que chacun y aſſiſte volontairement. Les parens & les amis du Défunt n'y repandent que des larmes, que la tendreſſe leur arrache. Le Chant des Prêtres n'eſt point interrompu par les heurlemens de ces malheureux, que vos Sacrificateurs ſont prêts à égorger ſur le tombeau du Noble. On ne voit point pâlir ici les Aſſiſtans à l'ouverture du teſtament d'un Trépaſſé, qui contient l'arrêt de mort de ſes plus fidelles ſerviteurs & amis. On ne voit point ces malheureuſes Victimes, recevoir pour récompenſe de leurs ſervices, les chatimens que méritent le crime & l'injuſtice.

Je n'ai jamais vu *Lucius* ſi diſert, il auroit pu confondre tous les Prédicateurs du Mexique, dont les

les ſentimens & les pratiques ſont abominables. Il eſt zèlé pour les maximes de ſa Religion, mais je ne lui conſeillerois pas d'aller faire le Miſſionaire chez ces Barbares. Voyez, me dit-il, la différence qu'il y a de cette pompe, à celles que vous avez en Amérique. On ne ſacrifie point ici le ſang humain. Nous n'inſultons point à la mémoire du Trepaſſé. Nous prions pour lui. Nous empêchons les Démons d'aprocher de ſon corps, en l'aſpergeant avec de l'Eau Benite. Nous ne l'enſeveliſſons point dans les païs d'un *Ometotbili*. S'il a trop aimé le Vin, s'il a été paſſionné pour les Femmes, ou pour la profeſſion des Armes, on ne l'enterre point avec l'attirail d'un *Tlaxoleult*, ou d'un *Vitzilopuchtli*, pour que ces trois Dieux, plus méchans que trois Diables, ne ceſſent de les tourmenter éternellement.

Je vous avoue, dis-je à *Lucius*, que vos cérémonies funèbres ne ſont pas ſouillées par l'effuſion du ſang humain : mais croyez-vous qu'elles ſoient plus ſaintes que celles du Mexique, que je comdamne avec vous? Que pourriez-vous répondre à un de ces Barbares, s'il vous diſoit? Où trouvez-vous plus de cruauté, ou à repandre le ſang humain dans une cérémonie, ou à s'abreuver du ſang de la Divinité, comme font vos Prêtres qui le boivent à longs trais? L'un & l'autre me paroît abominable. Voilà, cher KAROKAJO, ce que je dis à *Lucius*, & il ne veut plus me voir. Je vai prendre une bonne réſolution, je ne parlerai plus de Religion aux Gens Civiliſés.

Ces gens-là nous prennent pour des Athées, ou pour des Foux, ils ont eux-mêmes la cervelle renverſée. Ils s'imaginent que cette belle invention de leur Raiſon Civiliſée leur fait beaucoup d'honneur, mais ils ſe trompent comme des lourdauts. Je ſuis ſûr que toi, & nos frères les Sauvages qui ſui-

ſuivent les Lumières Naturelles, & quelques Sages qu'on trouve ici répandus par-ci par-là ; je ſuis aſſuré que cette bonne troupe prend ces Zèlés pour des gens plus cruels que des Anthropophages. Si l'on jugeoit d'un Corps de Nation par quelques Pratiques Superſtitieuſes, comme celles dont je te parle, on ne voudroit pas mettre le pied dans ce païs.

Tu es trop ſage, Cher KAROKAJO, pour condamner toutes les Maximes d'une Nation, parce qu'en fait de Religion elle a des Pratiques ridicules. Il faut laiſſer au tems le ſoin de les détruire. C'eſt lui qui a détruit l'Empire du Dieu *Celum*, parce qu'il eut la bêtiſe de ſe laiſſer mutiler d'un coup de faulx. Il n'y a pas ici un ſeul Dévot, qui ne mépriſe tous les Dieux des Grecs & des Latins: & ſi tu leur demandes pourquoi? ils ont la réponſe toute prête. Ils diſent fort ſenſément que c'eſt parce que ces Divinités firent de groſſes ſottiſes, & qu'un Dieu n'en doit point faire. Pour moi je n'en trouve point de plus grande, que de ſe laiſſer manger lorſqu'on peut l'empêcher. Ce Raiſonnement eſt fondé ſur un Axiôme du païs, qui dit, *Celui qui ſe fait brebis, le loup le mange.* Si cet Axiôme vient à mettre le pied dans les Ecoles de Théologie, quel remue-ménage ne fera-t-il pas? Porte toi bien, cher KAROKAJO, & n'offre jamais ton encens qu'à ce Dieu ſage & éternel, dont la ſageſſe & la puiſſance éclattent ſi magnifiquement dans l'ordre & la Conſtruction de l'Univers.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine ; ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DÉPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXIX.

ZAKARA à KAROKAJO.

LA Raiſon Civiliſée rend ſes Dévots plus clairvoyans que des Argus. Son flambeau a diſſipé les épaiſſes ténèbres, que n'avoient pu percer les lumières des plus grands Philoſophes de l'Antiquité. Elle va bien plus loin encore. Elle redreſſe les abus de ces Hommes qui avoient puiſé leurs connoiſſances dans le ſein de la Divinité : mais elle le fait avec tant d'adreſſe, que la Religion-même ne ſauroit blâmer la manière polie dont elle s'y prend pour lui donner un démenti. Le tour eſt extraordinaire, il n'étoit reſervé que pour la brillante ſageſſe de la Raiſon Civiliſée. Tu n'en ſaurois ſentir toute la fineſſe, toi qui n'es qu'un ruſtre, qui n'as jamais rien ſçu que ce que la Raiſon Sauvage de l'Amérique t'a enſeigné.

Le Soleil avoit éclairé l'Univers pendant une longue ſuite de ſiècles, ſans que les Hommes connûſſent cet Aſtre & ſes mouvemens. On s'étoit follement imaginé qu'il rouloit d'Orient en Occident. La Religion n'avoit pû porter ſes connoiſſances au delà des bornes étroites preſcrites à la ſageſſe de l'Aréopage d'Athènes. La Raiſon Civiliſée a été plus loin, rien ne réſiſte à l'activité de ſes recherches. Elle eſt enfin parvenue à ſavoir, que ce n'eſt pas le Soleil qui tourne autour de la Terre, mais que c'eſt la Terre qui tourne autour du Soleil. L'affaire étoit délicate. Il s'agiſſoit alors de faire valoir cette découverte, ſans choquer la Religion, qui s'offenſe du moindre doute. Elle veut être crûe ſur ſa parole, & ne peut ſouffrir qu'on lui raiſonne. Comment oſer lui dire qu'elle s'abuſe, & qu'elle débite des adſurdités auſſi groſſières que le ſeroient celles d'un Cuiſinier, qui trancheroit du maître dans ſon métier, & qui feroit tourner le feu autour du rôt? C'eſt là cher KAROKAJO, une des plus ſenſibles comparaiſons dont ſes Docteurs ſe ſervent, pour mettre leur Siſtême à la portée des Eſprits les moins ſubtils.

Tout le monde ſavoit que la Religion avoit été enſeignée par celui qui avoit fait la Terre & les Cieux. On croyoit qu'il ſavoit mieux que perſonne les régles du mouvement qui ſe voit dans l'Univers. Quel parti prendre? De lui aller dire: Vous vous trompez pure & ſainte Religion; celui qui vous a inſtruit ſe trompe lui-même, ou il a voulu vous tromper, pour que nous fûſſions la dupe de vos Erreurs; ce compliment auroit

roit été pris pour une insolence qui merite le feu, & les Apôtres de la Raison Civilisée n'auroient pas manqué d'être brûlés, pour mieux répandre au long & au large leurs lumières. Cela ne manque presque jamais à ceux qui veulent se mêler de porter le flambeau pour éclairer les Idiots, & leur faire voir les horreurs des déserts où une Religion superstitieuse les conduit au travers des obscurités dont elle les couvre.

Si on alloit en Turquie pour y dévoiler les impostures de *Mahomet*, il n'y a point de suplice cruel que ses Dévots n'inventâssent pour exterminer ceux qui voudroient tirer les Turcs de leurs erreurs. La Raison de l'Asie a apris à ces Peuples barbares le secret de faire valoir ces Dogmes à coups de sabre, cette nouvelle manière de raisonner les mit en crédit. Les Pontifes de Rome goutèrent si fort cette méthode, qu'ils abandonnèrent celle du premier Fondateur du Christianisme, qui avoit ordonné à ses Disciples de n'employer que leur patience & leurs vertus, pour soutenir les Dogmes qu'il venoit de leur enseigner. Quand on n'est pas scrupuleux sur les Dogmes de pratique, on ne l'est guères sur ceux qui sont de pure spéculation. Il y a ici une troupe d'anciens Dévots, scrupuleux observateurs des rites de leur Législateur, on les appelle Juifs. Ils ont des Livres Saints, qui sont tout ce qu'ils ont de commun avec les Chrétiens, mais ces gens-là sont timides. Ils n'osent contredire aux Dogmes revélés dans leurs Saints Livres, ils aiment mieux se faire brûler vifs en Espagne & en Portugal, que de soupçon-

ner leur Législateur de mauvaise foi, & de leur avoir enseigné des choses qui ne sont pas.

La Raison Civilisée n'a point d'égards pour ces gens-là ; elle les mépriſe. Aussi ne s'est-elle point mise en devoir de leur aprendre le secret de contredire à des Livres qu'on reconnoit pour infaillibles. Voici ce qu'elle a apris à ses Dévots. Les Livres Saints sont divinement inspirés par celui qui est la Vérité, & qui ne peut ni tromper ni être trompé. Ils disent en termes formels, que c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre; mais que celui qui les a dictés, ne s'est exprimé ainsi que pour condescendre à l'ignorance de son Peuple. Il n'a pas voulu choquer ses préjugés. Il a dit que le Soleil tournoit, parce que ce Peuple se l'étoit imaginé. Cela veut dire en Langue Sauvage, que la Divinité a voulu éclairer son Peuple en le livrant à ses erreurs.

Je ne saurois te le dissimuler, cher KAROKAJO, le tour qu'a pris la Raison Civilisée ne me paroît pas si sensé qu'on se l'imagine: car supposé qu'il y ait de la fausseté dans le Sistême des Auteurs Inspirés, on pouvoit s'y prendre tout autrement pour justifier cet abus. Il n'y avoit qu'à le rejetter sur le Copiste ou sur l'Imprimeur, & mettre dans un *Errata* les Versets qui paroissent s'opposer à la Raison du Païs. Il est bien plus naturel d'en remettre la faute sur des Hommes pervers, ou sur des Copistes ignorans, que sur la Divinité qui ne peut ni tromper ni être trompée. Quoi! un Dieu voudra éclairer & instruire son Peuple, & il lui déguisera la vérité par une lâche condescen-

dance pour ſes préjugés? On auroit beau faire & beau dire. Le tour qu'on prend pour juſtifier la prétendue fauſſeté que la Raiſon de ce Païs a découvert dans les Livres Saints touchant le Siſtême du Monde, ne fait qu'agraver la faute au lieu de l'excuſer : car c'eſt rendre la Divinité coupable de lâcheté & de mauvaiſe foi, ſi ce n'eſt pas lui reprocher de l'ignorance.

Si l'on diſoit à nos Sauvages que le meilleur moyen que les gens ſenſés de ce Païs ont trouvé pour interpréter les paroles de la Divinité, ſeroit de les prendre à contrepied, ils diroient tout net que les gens ſenſés de ce Païs ſont des foux. Mais je me garderai bien de faire valoir nos raiſons à Paris, elles y auroient le ſort de celles d'un St. *André*, ou d'un *Huguenot*. Un Sauvage ne doit pas ſe faire martiriſer, pour rendre ſages des Peuples qui ne veulent pas l'être, & qui regardent la ſaine raiſon comme le plus grand mal qui puiſſe arriver aux Mortels. Ne doute pas de ce que je te dis. *Boileau*, le Caton des François, a dit quelque part :

J'aprouve ſon courroux; car puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous les maux la raiſon eſt le pire.

Je ne veux point me mêler de décider en Philoſophe ſur le Siſtême du Monde. Il eſt ſûr qu'il y avoit autrefois des gens ſenſés, comme il y en a aujourd'hui. Ils ont trouvé le vieux Siſtême raiſonnable, & peut-être l'eſt-il autant que le nouveau. Tout ce que je blâme, c'eſt le tour qu'a pris la Raiſon Civiliſée pour faire valoir ſes productions. Elle devoit avoir plus de reſpect pour des Livres qu'elle dit être Sacrés & Infaillibles. Mais

peut-être croirois-tu que le Siſtême nouveau a des avantages très-conſidérables ſur l'ancien ? Point du tout. L'avantage eſt égal de part & d'autre. Toute la différence qui s'y trouve, eſt dans la manière de compter, qui ne produit que les mêmes effets. Il en eſt de ces deux Siſtêmes, comme d'une ſouſtraction, ou une règle d'Aritmétique faite par deux Maîtres, dont l'un s'y prendroit à l'Italienne, & l'autre à la Françoiſe: ils viennent tous les deux au même point, c'eſt de trouver la ſomme en queſtion. Un avantage ſi frivole étoit-il d'une aſſez grande importance, pour porter la Raiſon de ce Païs à contredire à un Dogme Spéculatif expreſſément compris dans des Auteurs divinement inſpirés ? Auroit-on pu avoir plus de mépris pour des Auteurs profanes ? Si j'oſois parler librement aux Dévots de ce Païs, qui m'ont traité d'impie, parce que je me ſuis moqué d'une partie des Dogmes ridicules qu'ils ont ſubſtitués à la place des Dogmes raiſonnables, je leur demanderois ſi un Sauvage ne peut pas ſoupçonner ſa Raiſon de s'être trompée, comme elle le prétend des Auteurs Sacrés, qu'elle reconnoit pour infaillibles & ſujets en même-tems à l'erreur ? Si la Raiſon de ce Païs eſt en droit de pouvoir allier des idées incompatibles, pourquoi ne pourrons-nous pas dire, que notre Raiſon Sauvage ne ſait pas encore ce merveilleux ſecret ?

Il y a ici des gens ſenſés qui diſent, que le tour extraordinaire qu'on a pris pour faire valoir le Siſtême nouveau, aura des ſuites auxquelles on ne s'attend point. On a cru avoir trouvé le ſecret de ménager la chèvre & le choux

choux, & on a fait tout le contraire. Qui ſait s'il ne ſe trouvera point des gens qui diront à la Raiſon de ce Païs ? Madame, ſouvenez-vous que vous avez dit autrefois que le Siſtême des Auteurs inſpirés eſt faux & rejetable, parce qu'il renferme des abſurdités. Le vôtre, Madame, ſur tels & tels articles, en contient bien davantage & de plus manifeſtes, & nous le rejettons, attendu que votre témoignage n'eſt pas plus infaillible que celui de la Divinité.

Lorsque le Siſtême nouveau fut inventé, on donna le ſurnom de *Sage* à un Roi qui en étoit un des plus zèlés partiſans. Il avoit remarqué toutes les abſurdités qu'on trouve aujourd'hui dans le Siſtême des Anciens, & ſuivant les beaux tours de la Raiſon du Païs, qui admet le Texte infaillible, & le contredit tout à la fois, il dit que s'il avoit été du Conſeil de Dieu lorsqu'il créa l'Univers, il lui auroit donné de bons avis pour reformer ſon Ouvrage. Si les Sauvages de nos Forêts euſſent eu un Roi qui ſe fût aviſé de dire la même choſe, on lui auroit bien donné un autre nom que celui de *Sage*. Je ne crois pas que tu l'euſſes trouvé beaucoup plus aviſé que ce Païſan du même Païs, qui blâmoit l'Auteur de la Nature d'avoir attaché le gland à la branche d'un gros chêne, tandis qu'il mettoit une citrouille ſur la tige d'une plante qui ne pouvoit la ſupporter. Ce Lourdaut en faiſant ces reflexions, s'endormit au pied d'un chêne, un gland lui tomba ſur le nez, la douleur le réveilla, & lui aprit à philoſopher tout autrement. Que ſeroit devenu mon nez, ſi à la place du gland il y avoit eu une citrouille ? Qui ſait ſi un pareil accident n'arrivera pas à la Raiſon de ce Païs ? Je

Je ne ſuis qu'un ſimple Sauvage moi, mais ſi j'avois vu faire une faute ſi lourde à notre Raiſon Sauvage, je lui aurois dit tout de grand qu'elle faiſoit une ſottiſe. Mais on ne parle pas ſi librement à la Raiſon de ce Païs, on ſeroit d'abord déclaré hérétique, & peut-être n'en ſeroit-on pas quite pour cela? Il eſt pourtant ſûr qu'elle n'a pas beaucoup avancé ſes affaires, en rendant ſes Dévots ſi hardis, & en leur aprenant à ſe revolter contre des principes reſpectables par leur antiquité & par leur origine, & cela ſous prétexte qu'ils ſont ridicules. C'étoit-là la dernière choſe qu'elle devoit faire. J'ai lu le Catalogue de ſes Dogmes, & à la réſerve de quelques uns, toute ſa Doctrine ne ſauroit éviter le ſort malheureux du Siſtême qu'elle vient de décrier.

Je ſerois prêt à les nommer, ſi elle vouloit mettre à l'écart ſes Dragons, ſes Galères, & ſa Baſtille. Ces trois termes ſont un argument baroque, auquel un Sauvage n'eſt pas plus en état de réſiter qu'un Huguenot. Elle ne pourroit y réſiſter elle-même, ſi la Raiſon Barbare de l'Aſie venoit lui faire comme elle fit du tems de CHARLES MARTEL, je n'en dis pas davantage.

FIN.

Ces Lettres paroîtront deux fois par Semaine; ſavoir le Lundi & le Jeudi.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY, Libraire, dans le Pyl-Steeg.
ET A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE, Libraire ſur le Speuy. 1738.

LETTRES D'UN SAUVAGE DEPAYSÉ A SON CORRESPONDANT EN AMERIQUE.

LETTRE XXX.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE t'ai parlé, dans ma 24. *Lettre*, des prodiges & des merveilles que fait l'Or dans l'Ancien Monde. J'y conſeillois à nos Sauvages de faire plus de cas de ce Métail, qu'ils mépriſent parce qu'ils n'en connoiſſent pas la vertu. Rien n'égaleroit notre gloire & notre puiſſance, ſi nous ſavions faire uſage de ce Métail, à qui rien ne réſiſte. Mais ces tréſors nous ſeront funeſtes, ſi nous n'apprenons à les faire valoir. A quoi ſerviroit la Foudre à JUPITER, s'il ne ſavoit pas s'en ſervir? Il y a eu ici un Mortel qui trouva le ſecret de faire la Poudre à canon, qui eſt ſi utile aux Guerriers pour faire ces merveilles éclattantes dont je t'ai déjà parlé. Peut-être t'es tu imaginé qu'il y avoit de l'exaggération dans le récit que je t'en ai fait. Un Sau-

vage pourroit-il s'imaginer qu'avec quelques petits grains de poudre, on pût venir à bout des plus grandes entrepriſes?

Tu ſais, Cher KAROKAIO, que quand tous les Sauvages de l'Amérique réuniroient leurs forces pour renverſer une montagne, ils ne pourroient y reuſſir: mais ne t'imagine pas qu'il en ſoit de même des Habitans de ce Païs. Si la molleſſe les affoiblit, leur induſtrie les rend forts. Il ne faudroit qu'un inſtant à un Mineur, pour faire voler en l'air cette montagne, que tu aurois cru inébranlable. Le hazard avoit mis entre les mains d'un Moine Chimiſte le ſecret de faire cette Poudre, dont les effets ſont ſi terribles, qu'on auroit pu croire que cet ingénieux Mortel étoit un ſecond Prométhée, qui avoit dérobé la Foudre du Dieu qu'on adoroit dans le Capitole. Mais ce tréſor lui fut funeſte, parce qu'il ne ſçut pas s'en ſervir.

Le Fils de *Phœbus*, tout rayonnant de lumière, n'eut-il pas un triſte ſort, parce qu'il ne ſçut pas ſe ſervir du flambeau que ſon Pere lui avoit confié pour éclairer l'Univers? Je pourrois te citer d'autres traits, pour te prouver que les tréſors ſont preſque toujours funeſtes à ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir. Ceux que nos Sauvages poſſedent, ne peuvent que contribuer à leur perte, s'ils n'apprennent à les faire valoir.

Il y a trois ou quatre mille ans que l'Or étoit ſans force & ſans vertu dans cet Hémiſphère: on le mépriſoit dans l'Ancien Monde, comme on le mépriſe aujourd'hui dans le Nouveau: il ſeroit peut-être encore

ſans

sans force & sans vertu, si la Politique ne l'eut choisi pour en faire le plus précieux des Minéraux. Je sai qu'un Politique de Grèce se mit autrefois en tête de lui ôter sa vertu. Cette flétrissure a été réparée depuis par un Politique de France. Il n'y a pas fort longtems qu'on fit réparation d'honneur à ce Roi des Minéraux. On doubla, on tripla sa valeur, & il y conserve encore un prix qui est au-dessus de celui qu'il a dans les autres Etats de l'Europe.

Quand la Politique n'auroit jamais fait autre chose que de donner à l'Or une puissance si extraordinaire, il faut qu'elle soit un Etre de bien grande importance; car les petites causes ne produisent pas de grands effets. Si l'on s'en rapportoit à ce qu'en disent quelques Auteurs, la Politique seroit la plus belle chose du monde. C'est-là le grand Art, disent-ils, c'est de tous les Secrets celui qui est le plus admirable. C'est elle qui change la face des Gouvernemens, ou qui les maintient. Mais tous les Hommes n'ont pas la même idée d'une chose. Ceux qui prétendent savoir ce que c'est que la Politique, l'appellent la *Science des Sages*; les autres lui donnent un nom tout opposé; chacun la représente selon l'idée qu'il s'en forme; & qui sait si elle n'est pas tout ce qu'on s'en figure?

On ne connoit pas toujours une cause, quoiqu'on connoisse ses effets; & la Politique a ceci de particulier, c'est qu'elle use de certains tours, pour qu'on puisse attribuer à d'autres principes, les effets dont elle est réellement la cause. Voilà ce qui a fait dire à

quelques personnes, que c'étoit le *Merveilleux secret de paroître ce qu'on n'est pas.* Un Politique est un vrai Protnée, à qui ses intérêts font prendre une forme nouvelle le matin, pour la quitter quelquefois l'après-midi : en un mot, c'est un Homme qui fait cent personnages différens dans un jour.

Un Sauvage auroit bien de la peine à devenir bon Politique. Peut-être t'imagines-tu, Cher KAROKAJO, que ce n'est qu'un Etre imaginaire, qui n'a pas plus de réalité que le *Protnée* de la Fable. Tu sais que le More est toujours noir, & qu'il auroit beau se laver, il ne deviendra jamais si blanc que nos belles Filles de l'Amérique. Mais il n'en est pas de-même du Politique. Dans un tems il est horrible par ses vices, dans un autre il est éclattant par ses vertus. Son intérêt lui apprend à faire de si monstrueuses métamorphoses, c'est le seul Avocat qu'il consulte, la Politique ne lui permet point d'en écouter d'autres. Elle ordonne à ses Dévots de lui sacrifier leurs sentimens, même les plus involontaires : humanité, honneur, amour, fidélité, enfin tout ce qu'on appelle vertus voilà les victimes qu'elle veut qu'on lui offre, quand bon lui semble.

Si un Homme d'importance est épris d'amour pour une belle Fille qui se sera rendue maîtresse de tous ses sens, s'il n'a pu résister à la force de ses charmes, ou qu'il se soit entièrement livré à elle par des protestations & des sermens, il ne doit point se faire scrupule de devenir infidèle & parjure, si l'intérêt s'oppose au panchant de son amour. Elle

le veut qu'on lui ſacrifie des choſes encore plus chères, elle exige quelquefois qu'un Père desavoue un Enfant qu'il chérit. Ce ne ſont-là encore que de légers ſacrifices, elle ne ſe contente pas toujours de ſi peu de choſe. Elle fait quelquefois perir une multitude d'Innocens, pour ſauver un Coupable. Elle arme quelquefois un Roi contre ſes plus fidelès Sujets, & le force à ſacrifier l'Honnete-Homme à l'intérêt du Scélérat. Elle ordonne alors des meurtres, des maſſacres, & des perſécutions barbares. L'Hiſtoire eſt remplie de pareils traits. Toute la Nature ſe tait devant elle, tout plie, tout cède, rien ne lui réſiſte.

Les Politiques ne ſont pas toujours à redouter. Il y en a dont l'art n'eſt point fatal à la Société, au contraire il fait le bonheur & la tranquilité du Peuple: tels ſont ceux qui ſont préſentement à la tête des Affaires. Il ſeroit à ſouhaitter que de tels Politiques euſſent toujours la conduite des Affaires, ou qu'ils pûſſent inſpirer les mêmes ſentimens à leurs Succeſſeurs.

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'eſt que le nombre des Politiques eſt fort petit, & y a fort peu de gens qui les connoiſſent, quoique la multitude ſoit pour l'ordinaire l'inſtrument de leurs fureurs. Tu peux bien t'imaginer que ſans le ſecours du Peuple, ils ne ſeroient pas capables d'exécuter de ſi grands deſſeins: & c'eſt dans la manière de s'y prendre pour faire entrer tout un Peuple dans leurs intérêts, que conſiſte ce grand Art. Ils font que le Peuple, ſans connoiſſance de cauſe,

s'emploie de toutes ſes forces à exécuter les projets du petit nombre des Politiques. Elle s'y prend toujours en biaiſant, & fait qu'on attribue à d'autres principes les effets dont elle eſt réellement la cauſe. C'eſt la Divinité d'ordinaire qu'on met en jeu, comme le prétexte le plus impoſant pour le Peuple: c'eſt d'elle qu'on s'eſt ſervi pour l'animer, & lui faire commettre les forfaits les plus inouïs: elle les a fait battre pour la Religion: la terre a été couverte de morts, ſans qu'on ait eu égard au ſang ou à l'amitié: de-ſorte que ce qui devoit être la ſource du bonheur & de la concorde, ils en ont fait des motifs de carnages, de diviſions, & de mille autres calamités. Il n'y a point de crime qu'ils n'ayent adopté pour une vertu, lorſque la Politique l'exigeoit. Souvent des Hommes d'une grande probité deviennent méchans, & commettent des crimes atroces, par le plus noble & le plus pieux de tous les principes. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à un Docteur en Politique, que c'eſt *l'Art de pénétrer dans les ſentimens d'autrui ſans laiſſer appercevoir les ſiens, & d'employer indifféremment tout ce qui peut favoriſer ſon entrepriſe, ſans ſe mettre en peine ſi c'eſt vice ou vertu.* Sur le portrait que j'en fais, un Sauvage pourroit dire que c'eſt *l'Art d'être un grand ſcélérat.*

Tu ne dois pas t'imaginer qu'il n'y ait que les Princes qui agiſſent par politique. Le Particulier a auſſi la ſienne. C'eſt elle qui règle toutes ſes démarches. C'eſt cette dernière eſpèce de Politique qui remplit le Théatre du Monde de ſcènes tragiques, comiques & ridicules.

les. Rien n'eſt impoſſible à des Particuliers qui agiſſent par politique. Mais il n'y a rien de plus pénible que leur vie. Ils ſont dans une gêne perpétuelle. Ils ſont eſclaves de la contrainte, pour parvenir à leur but. Il faut ſe déguiſer en mille façons différentes, pour s'inſinuer dans la faveur de ceux que leurs emplois & leur naiſſance mettent en ſituation de leur être utiles. Il faut ſe déguiſer auſſi pour leur plaire, feindre un rapport de ſentimens avec les Grands, ſe conformer à leurs inclinations, donner dans leurs maximes, encenſer à leurs défauts, applaudir à toutes leurs démarches, quelqu'oppoſées qu'elles ſoient à la vertu. Et après avoir joué bien des ſcènes humiliantes, il faut encore faire des baſſeſſes pour prévenir l'emportement des Grands, le reſſentiment de ſes Amis, la cenſure du Public. Et plus que tout cela, on doit ſe tenir continuellement ſur ſes gardes, pour ne pas donner priſe à une troupe de perſonnes qui, envieuſes des commencemens de votre fortune, ſont attentifs à ſaiſir tout ce qui pourroit contribuer à la renverſer. Conſidère, je te prie, quelles ne doivent pas être les inquiétudes d'un Politique Courtiſan. Un Sauvage ſoutiendroit peut être que cette inquiétude en ôte tout le plaiſir, & qu'il eſt impoſſible de goûter quelque ſatisfaction dans la jouïſſance d'une choſe qu'on craint de perdre à tout moment. D'ailleurs le ſuccès en eſt fort équivoque; un moment détruit l'ouvrage de pluſieurs années, mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit puiſſante. Elle a fait un Pape d'un ſimple Gardeur de pourceaux. Je t'ai déjà parlé de ce Favori de la Fortune, que ſa politique éleva ſur le prémier Trône de la Chrétienté. Mais ce haut point d'élevation valloit-il toutes les peines qu'il s'étoit donné pour y parvenir? Il ſe priva toute ſa vie de tous les plaiſirs, & prit autant de ſoin à détruire & affoiblir ſa ſanté, qu'un

autre